FEB 1 1926

Année. N° 2. 15 Janvier 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ul Chack.	*Batailles manquées.* — I.	241
lette	*La Fin de Chéri* (fin).	269
ctor Bérard . . .	*L'Épos homérique.* — III	315
dré Corthis . . .	*La Belle et la Bête.* — IV.	352
lbert Mauge . . .	*Poèmes*	379
de San Martino.	*Palestrina et l'Académie de Sainte-Cécile à Rome.*	385
an Mistler	*Lettres inédites de madame de Staël* (fin).	414
bert Flament. . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	441
dré Chaumeix . .	La Politique : *Finances, Ministère et Parlement.*	460

Chronique bibliographique : J. Poirier; J.-M. Bourget.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **5** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

L'ESCAPADE

par HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie française

LE JARDIN DU DIABLE

par W. B. MAXWELL

Comment je suis devenu Collectionneur

par LÉON BONNAT

Napoléon et Eugène de Beauharnais

par ARTHUR-LÉVY

La Vie de Jack London

par CHARMIAN LONDON

L'Aviation au Maroc

par le Général NIESSEL

Le Catholicisme aux États-Unis

par A. DE LAMARTINIE

BATAILLES MANQUÉES

I. — LA MER DU NORD

La mer du Nord est une mer lugubre. Huit mois sur douze, reflétant un ciel d'encre ou de plomb, elle perd sa belle transparence verte, comme si le limon de la Meuse et de l'Escaut et les sables de l'Ems, de la Jade, de la Weser et de l'Elbe, qui la souillent le long de la Hollande et de l'Allemagne, refoulaient vers les régions polaires les eaux d'émeraude de l'été. Le ciel est terne, les flots sont troubles; on dirait que la Rhénanie et l'Angleterre soufflent jour et nuit vers le large toute la suie de leurs usines. Comment les hivers de Norvège peuvent-ils garder leur admirable clarté auprès d'un pareil pot-au-gris?

La mer du Nord est pleine d'embûches. De Douvres à l'Humber, de Gris-Nez au Texel, dans l'entonnoir sud-ouest qui mène vers le Pas-de-Calais la multitude des navires, des bancs de sable encombrent les routes, collines sous-marines parallèles à la côte et s'étendant jusqu'à plus de vingt milles au large, falaises noyées coupées de ravins étroits qui sont les seuls chenaux navigables et que l'on suit, d'un bateau-feu à l'autre, en priant Dieu pour que le temps reste clair.

On respire dès qu'on est hors de l'entonnoir. Pourtant plus loin on n'est pas plus à l'aise. La côte allemande pratiquement invisible, presque de niveau avec la mer, est frangée de hauts-fonds de sable qui sont l'effroi du navigateur. Devant

la côte anglaise, voilée par la fumée des hauts fourneaux et des manufactures[1], les courants de marée portent en plein travers des passes et vous drossent sur les dangers.

Sur la mer du Nord s'abattent tantôt les coups de vent de nord-est qu'envoie la Norvège, tantôt le noroit qui arrive d'Islande et des Fœroé; les tempêtes de l'Atlantique y viennent mourir en soubresauts d'agonie terribles. Enfin, comme toutes les mers resserrées — comme la Méditerranée, comme la mer Noire — la mer du Nord saute sans raison du calme à la tempête, de l'atmosphère de cristal au temps bouché; ses caprices déconcertent les météorologistes, même allemands.

Ceci est l'histoire d'un de ces caprices-là; elle se déroule le 16 décembre 1914 dans les environs de la ligne Hartlepool-Heligoland. Au tiers de cette ligne à partir de la côte d'Angleterre, tracez un cercle de diamètre égal à la largeur du Pas-de-Calais, ce cercle dessine grossièrement la corne sud-ouest du Dogger-Bank, base dangereuse sur quoi les grands bateaux — cuirassés et croiseurs de bataille — risquent de talonner à mort par gros temps. Tout autour on trouve trente mètres d'eau.

La corne sud-ouest du Dogger-Bank est à toucher le champ des batailles manquées.

II. — LES DEUX FLOTTES

A deux angles opposées du quadrilatère de 240 000 kilomètres carrés qu'est la mer du Nord, séparées par 960 kilomètres d'eau grise, deux flottes s'épient.

Mouillée à Scapa-Flow, dans les Orcades, la Grande Flotte de l'amiral Jellicoe surveille toutes les parties septentrionales. Elle barre aux corsaires ennemis le passage vers l'Océan; elle empêche la contrebande de guerre d'atteindre les ports germaniques.

L'autre flotte est celle de l'amiral von Ingenohl. Les Allemands l'ont nommée, par ironie sans doute, Flotte de Haute Mer. Elle est réfugiée à l'emplanture de la pénin-

1. Le bassin de la Tees regorge de fer, le bassin de la Tyne regorge de charbon. Middlesborough, Stockton, Hartlepool, Sunderland, Shields, Newcastle vomissent jour et nuit des tourbillons noirs.

sule danoise. Des escadres sont à Kiel; d'autres, les plus fortes, se cachent au fond des estuaires de la Jade et de

l'Elbe : à Wilhelmshaven, à Cuxhaven, derrière des barrages de mines, derrière les terribles bancs de sable d'Allemagne dont le balisage bouleversé ne permet plus l'accès qu'aux Allemands. A 40 kilomètres au large, Héligoland, sentinelle avancée, repaire de sous-marins et de torpilleurs, est en faction.

La Flotte de Haute Mer allemande, rigoureusement immobile, attend...

Mise en goût par l'exploit du sous-marin *U*-9, lequel a coulé le 22 septembre, en quelques minutes, les trois croiseurs anglais *Cressy*, *Hogue* et *Aboukir*, elle espère, par une guérilla de torpilles, et par les mines qu'elle a semées en pleine mer, au mépris du droit international, au mépris de la vie des neutres, grignoter suffisamment la flotte anglaise pour qu'enfin la bataille soit possible à forces égales.

Mais les nouvelles armes ont bouleversé les règles du jeu. Les Anglais restent hors de portée. Le temps n'est plus où leur première ligne de défense était la côte même de leurs ennemis.

La Flotte britannique, elle, navigue. A Scapa-Flow, bien que les chenaux d'entrée étranglés, tortueux, soient hérissés d'écueils et sillonnés par des courants de foudre, Jellicoe n'est pas tranquille. Les sous-marins pourraient attaquer [1]. On est mieux à la mer, à croiser entre Orcades et Shetlands, entre Shetlands et Norvège, en pleine brume l'été, en pleine tempête l'hiver, croisières qui éreintent les navires mais amarinent les hommes... Et, malgré la distance, la côte ennemie est hermétiquement bloquée. Rien ne passe sans être examiné à la loupe.

Quelquefois la Grande Flotte se risque jusqu'au Skagerrak ou jusqu'en vue d'Héligoland. Manœuvre dangereuse, car

1. Au début de la guerre, aucun canon, aucun projecteur, aucune obstruction sous-marine ne défendait les chenaux d'accès de Scapa, et l'on n'avait pas encore mobilisé pour y patrouiller, ces innombrables chalutiers que le grand Kipling a appelés les « franges de la Flotte ». Si bien qu'en attendant l'installation des défenses indispensables, Jellicoe dut déplacer la Grande Flotte en septembre jusqu'au Loch-Ewe (côte ouest d'Écosse) et, en octobre jusqu'au Loch-na-Keal (île Mull) et au Lough-Swilly (côte nord d'Irlande), bien loin de l'ennemi par conséquent. Heureusement l'ennemi n'osait pas bouger.

elle ne peut emmener ses destroyers[1], leur rayon d'action est trop faible. Or une flotte sans destroyers est une flotte torpillable à merci...

Tant et si bien que de tels raids sont rares et qu'en définitive la mer du Nord est vide de combattants. De combattants visibles bien entendu, car les sous-marins s'y ébattent : allemands cherchant à placer leurs torpilles ; anglais à l'affût devant Héligoland, prêts, eux aussi, à couler le gros gibier. Personne ne se risque à leur portée. La guerre nous a appris ceci : le sous-marin est un excellent éclaireur et un torpilleur très médiocre[2]. Et les sous-marins, rares encore[3], se contentent de renseigner les deux flottes qui se regardent de loin... sans résultat.

Aucune raison pour qu'une décision intervienne. Mais, au fait, de quoi s'agit-il?

De se battre, parbleu, et d'anéantir l'adversaire. Au moment où nous voici arrivés — cinquième mois de la lutte — on sait que la guerre sera longue, terriblement, et qu'on la raccourcirait grandement en supprimant une de ces deux forces navales, les plus puissantes qu'on ait jamais vues[4].

Alors? Alors les Anglais voudraient bien tirer le canon,

1. Les *torpedo boat destroyers* ou contre-torpilleurs sont les bâtiments que nous appelons torpilleurs d'escadre. Navires généralement de 800 tonnes, 28 à 32 nœuds, construits pour l'attaque à la torpille de jour et de nuit, de nuit surtout, ils servirent principalement à protéger les bâtiments de ligne contre les sous-marins. Ils sont tout à fait comparables aux bateaux que les Allemands appelaient simplement torpilleurs. Je respecterai dans ce récit, les dénominations employées dans chaque pays : destroyers pour les Anglais et torpilleurs pour les Allemands. Les lecteurs se souviendront qu'il s'agit de navires sensiblement pareils.

2. Sauf, bien entendu, lorsqu'il s'agit de torpiller les navires marchands sans vitesse et sans défense. Alors c'est du tir « au posé »... et du massacre. Malgré quoi les Allemands ratent assez souvent.

3. Les Anglais avaient tout juste 17 sous-marins de haute mer et 37 sous-marins côtiers. Les Allemands avaient 24 sous-marins de haute mer. Les sous-marins français du Nord défendaient la Manche à l'exception de l'*Archimède*, lequel était rattaché à une des escadrilles anglaises opérant à Héligoland. Il n'était pas encore question de guerre commerciale sous-marine.

4. Inutile d'insister sur ce qu'eût représenté, pour l'Allemagne, la conquête de la maîtrise des océans. Par contre, l'écrasement de sa flotte l'eût obligée de retirer du front nombre d'hommes et de canons pour défendre ses côtes. Une victoire anglaise eût, en outre, donné aux Alliés la maîtrise de la Baltique avec toutes ses conséquences (arrêt de l'envoi des minerais scandinaves, ravitaillement de la Russie : diversion (russe ou autre) sur le flanc allemand en Prusse orientale, etc.

mais pas au milieu des champs de mines allemands, ni à portée des sous-marins.

Il faudrait que von Ingenohl se décidât à sortir.

Von Ingenohl irait bien, de temps à autre, faire un tour au large, quitte à rentrer si l'horizon était trop encombré. Sur sa flotte, bouclée, les équipages commencent de croire que leurs chefs n'ont pas confiance... tranchons le mot, qu'ils ont peur des Anglais. Avec de telles idées la discipline tomberait vite en pourriture. Et, un beau jour de septembre, l'amiral allemand s'est décidé à demander la permission...

Il a été plutôt mal reçu.

Figurez-vous que, le 28 août, les forces légères allemandes ont été sévèrement étrillées dans la baie d'Héligoland. Sans subir aucune perte, les Anglais ont coulé les trois croiseurs *Ariadne, Köln* et *Mainz.*

Or le Kaiser[1] aime trop sa flotte pour supporter l'idée d'une nouvelle casse.

A la demande d'Ingenohl, un ukase, le 2 octobre, a répondu : « Sur mer comme partout, c'est l'Empereur qui commande. Et il décide que tout va bien tant que sa flotte reste prête à se battre et tant que ses côtes demeurent inviolées sans qu'il soit besoin de distraire un seul soldat du front. Une sortie pourrait entraîner des pertes et il n'en veut pas. Défense de quitter la baie d'Héligoland. L'Empereur ne s'oppose pas à un raid de croiseurs dans la mer du Nord. »

Rien de nouveau en octobre.

Au début de novembre, l'Allemagne pavoise. Ses croiseurs lointains ont gagné le combat de Coronel[2]. Mais saura-t-on exploiter ce triomphe?

Quatre semaines s'écoulent encore... La mer du Nord demeure déserte, seul le sous-marin allemand *U*-27, en plongée devant la côte est d'Angleterre, regarde...

1. Le Kaiser et la camarilla qui l'environne. Des intrigues de tout genre se tissent autour du Seigneur de la Guerre. Le Chancelier et les amiraux von Müller et von Pohl, partisans de l'inertie, luttent contre le grand amiral von Tirpitz, créateur de la flotte allemande, féru d'offensive à tout prix.

2. Je rappelle que le 1er novembre 1914, devant Coronel, port chilien, l'escadre allemande de l'amiral von Spee écrasa l'escadre anglaise de l'amiral Cradock. Deux croiseurs cuirassés coulés, deux autres croiseurs en fuite. *Cf. Revue de Paris* du 15 décembre 1924 et Claude Farrère et Paul Chack, *Combats et batailles sur mer.*

Devant cette côte la mer est truffée de mines allemandes : un champ colossal qui court sur 120 milles du nord au sud depuis Sunderland jusqu'à l'Humber, et s'étend jusqu'à 40 milles (80 km.) au large. Une seule brèche existe, entre le cap Flamborough et Hartlepool, juste en face du Dogger-Bank : porte large de 25 milles ouverte sur la haute mer...

A vrai dire, ce barrage explosif protège admirablement la côte contre l'insulte ennemie. Les Anglais se sont bien gardés de démolir cette barricade sous-marine. Mieux, ils l'ont renforcée en y mouillant des mines anglaises par milliers, mais ils draguent avec soin la brèche centrale et ils ont nettoyé le long de terre un chenal large de 15 milles où les navires marchands circulent tranquillement.

L'Allemagne le sait[1] et veut savoir aussi si la Grande Flotte fait bonne garde dans le couloir côtier. Voilà pourquoi l'*U*-27 est en croisière. Le 26 novembre le sous-marin revient : il n'a vu aucun navire de guerre dans le chenal. L'occasion est belle de polluer à nouveau les eaux propres.

La saison s'y prête. Voici décembre, le mois des nuits épaisses et interminables et des journées à peine plus claires, le mois des coups de vent d'ouest et des tourmentes de neige, le mois idéal pour les raids de grands croiseurs... ces raids qui sont permis.

Pas d'hésitation. Un coup dur vient de frapper la marine allemande encore toute congestionnée de son triomphe. L'amiral von Spee, le vainqueur de Coronel, vient d'être tué, son escadre n'est plus, les Anglais l'ont anéantie aux Falkland le 8 décembre[2].

Nouvelle sinistre, mais grosse de renseignements précieux. Deux croiseurs de bataille britanniques, l'*Invincible* et l'*Inflexible* étaient en tête de l'escadre victorieuse, là-bas, dans l'Atlantique austral, à quinze jours des ports de la Manche. Deux... et d'autres peut-être. La Grande Flotte est dégarnie. C'est le moment.

1. Le 17 octobre le sous-marin *U*-17 a coulé le vapeur anglais *Glitra* dont le capitaine n'a pas détruit les documents secrets. Ainsi l'Allemagne possède les instructions anglaises sur les routes de sécurité et les chenaux dragués de la côte est.

2. Claude Farrère et Paul Chack, *op. cit.*

Un raid, un raid tout de suite. L'amiral von Hipper bombardera la côte anglaise avec cinq croiseurs de bataille et trois croiseurs légers, pendant que le mouilleur de mines *Kolberg* contaminera le fameux chenal côtier; dix-huit destroyers seront de la partie.

Loin derrière eux viendra l'amiral von Ingenohl avec le gros de sa Flotte de Haute Mer, soutien formidable : trois escadres de ligne[1], deux escadres de croiseurs[2] et quatre flottilles de torpilleurs[3].

Ah! l'Angleterre se croit inviolable! Le réveil sera dur et la surprise complète...

La surprise ne sera pas : les Anglais savent.

III. — L'ENNEMI SE TRAHIT

Dans la nuit du 25 au 26 août 1914, en mer Baltique, devant Odensholm[4], le croiseur allemand *Magdeburg* fit naufrage dans la brume. Quand un bâtiment est en péril de mort, — événement de mer ou de guerre, — le commandant doit avant tout faire noyer ou brûler les papiers secrets. Sur le *Magdeburg* le chef de timonerie saisit lui-même les précieux documents...

... et quelques heures plus tard un torpilleur russe trouva un cadavre flottant dont les bras, raidis par la mort et par l'eau glacée, étreignaient le dictionnaire chiffré et les cartes quadrillées du *Magdeburg*.

A Berlin, personne ne se doute...

Sur le toit de Whitehall, le vieil édifice de l'Amirauté anglaise, on aperçoit une étrange plantation de pylones légers qui portent tout le réseau des antennes de la T. S. F. Toile d'araignée qu'on dirait tissée en plein ciel et dont les isolateurs semblent autant de mouches capturées. Antennes

1. 1re escadre : 8 dreadnoughts; 2e escadre : 8 pré-dreadnoughts; 3e escadre : 6 dreadnoughts.

2. 3e groupe d'éclairage : 2 croiseurs cuirassés, 1 croiseur léger; 4e groupe d'éclairage : 4 croiseurs légers.

3. 5e, 6e, 7e et 8e flottilles comptant chacune 11 torpilleurs. Deux croiseurs légers servaient de guides à ces flottilles.

4. Odensholm est une île qui gît devant la côte sud du golfe de Finlande, à l'entrée de ce golfe.

d'émission dont les brins sont étalés en nappe comme les cordes d'une harpe géante et grâce à quoi, sans relai et sans retard, les ordres de Leurs Seigneuries s'envolent vers les navires qu'honorent des pavillons d'amiraux; antennes réceptrices qui écoutent les voix britanniques résonnant sur toutes les mers et captent au passage le bourdonnement musical des *Telefunken* ennemis : messages chiffrés d'après le code d'Allemagne... code ultra-secret dont les Russes ont apporté à Londres, dès le mois d'octobre, l'exemplaire du *Magdeburg*.

Sur le registre maculé, des officiers anglais, des as de la cryptographie, ont pâli. Il a fallu trouver la clef de déchiffrage et en suivre les incessants changements. Des jours et des nuits de travail acharné. En novembre, on a enfin trouvé le sens exact des télégrammes. Résultat décevant : signaux de service ordinaire, de routine habituelle. Avidement on écoute quand même, on traduit, et par centaines, chaque jour, les télégrammes s'entassent sur le bureau de sir Arthur Wilson, Amiral de la Flotte[1], deuxième Lord Naval de l'Amirauté, seul entre tous capable de débrouiller l'écheveau incompréhensible, tel Cuvier reconstituant quelque grand vertébré fossile avec une poignée de débris...

Winston Churchill, premier Lord de l'Amirauté britannique, a appelé à ses côtés deux amiraux de la Flotte; Lord Fisher of Kilverstone et Sir Arthur K. Wilson, deux grands vieillards qui ont survécu à leur génération navale. Fisher, du fond de son bureau, a gagné la bataille des Falkland.

Wilson, à la retraite depuis des années, a un beau jour été mandé à Whitehall pour faire œuvre de guerre. Sans un remerciement, sans un commentaire, avec un froid sourire, il est venu, s'est installé. C'était l'ordre, n'est-ce pas? Depuis lors, l'amiral Wilson travaille seize heures par jour, parlant peu, toujours courtois, terriblement distant.

La marine anglaise a applaudi. Malgré l'accueil glacial qu'il réserve à tous, elle aime ce chef simple et digne, qui n'a

1. Ce qui est le grade suprême de la marine britannique et correspond au maréchalat. Les officiers généraux navals anglais se divisent en contre-amiraux, vice-amiraux, amiraux et amiraux de la Flotte. Le mot commodore indique une fonction et non un grade, un capitaine de vaisseau est commodore lorsqu'il commande une division de bâtiments.

jamais rien sollicité... Chacun évoque la carrière du « old'ard' art[1] » qui s'est couvert de gloire en Crimée puis au Soudan, toujours en petit veston et toujours tête nue car les climats n'ont sur lui pas plus de prise que les tempêtes ou les périls. D'aucuns parlent de sa ténacité de roc, d'autres le disent fermé aux idées neuves. Nous allons bien voir.

Mais il nous faut d'abord regarder travailler l'amiral Oliver, chef d'état-major du premier Lord naval. Triste et voûté, l'amiral Oliver semble toujours suivre par la pensée quelque cortège funèbre. Ses amis le prétendent doué d'un sens très vif de l'humour. Cela ne se voit guère. Dans sa figure barbue, seuls les yeux semblent vivre d'une vie intense. Ils reflètent le cerveau le mieux équilibré qui soit : la science profonde alliée au jugement sûr. Et cet homme, lorsqu'il daigne parler, est avidement écouté de tous, car son discours est de cristal.

Dès l'aube de la guerre, tandis que les Allemands, ces virtuoses de l'électricité, n'ont pas songé à se servir de la radiogoniométrie, l'amiral Oliver a installé sur la côte anglaise des appareils de direction qui prennent en chasse tout navire allemand dont la T. S. F. résonne[2]. Et huit minutes suffisent pour que, tout là-bas, à Scapa-Flow, l'amiral Jellicoe connaisse à son tour la position de l'ennemi.

La journée du lundi 14 décembre paraît devoir s'achever par l'habituel « rien de nouveau ». A l'Amirauté le pouls bat régulièrement, aucun indice de fièvre prochaine. La mer du Nord par contre est déchaînée : tempête le 2 décembre, tempête le 5 et le 6, nouvelle tempête le 8 et le 9. Enfin, le 11, un ouragan a tout balayé, qui vient de mollir brusquement. Après une croisière dans la mer démontée, tout est au repos :

1. « Old'ard'art » correspond à peu près à notre vieux dur à cuire.

2. Supposez deux postes radiogoniométriques installés l'un à Brest, l'autre à Bayonne. A un moment donné, Brest entend, dans le sud-ouest, les émissions de T. S. F. d'un navire; en même temps Bayonne l'entend dans l'ouest. On aura immédiatement sur la carte la position du bâtiment à l'heure du signal par l'intersection de deux lignes, l'une orientée vers le sud-ouest et passant par Brest, l'autre orientée vers l'ouest et passant par Bayonne. Chaque fois que le navire fera un nouveau signal on pourra repérer sa position et déterminer à son insu sa route et sa vitesse. Et les Anglais connaissaient les indicatifs d'appel et la résonance particulière de tous les bâtiments allemands.

navires, hommes et éléments. La Grande Flotte vient de rentrer au mouillage : cinq escadres à Scapa Flow[1], une à Cromarty[2], deux à Rosyth[3]; les destroyers sont dispersés dans les trois bases[4].

L'atmosphère est calme, mais l'éther est déchiré par des stridences de T. S. F. plus nombreuses que de coutume. Sur le bureau de l'amiral Wilson, les papiers s'amoncellent. Messages insignifiants à première vue : ordres à des destroyers et à des dragueurs de mines; allumage de certains phares à certaines heures, ouvertures d'écluses, balisage de chenaux dragués, signaux de service courant, dirait-on. Mais Sir Arthur Wilson les étudie, les recoupe, ajuste ce puzzle d'apparence inextricable... les grandes lignes d'un plan peu à peu surgissent, çà et là brusquement coupées, puis reprenant un peu plus loin.

A sept heures du soir, l'amiral va trouver le premier Lord de l'Amirauté et, sans préambule aucun :

— Je demande la réunion du groupe de guerre.

— Fort bien, — répond Winston Churchill, qui lance aussitôt les ordres d'appel. Jamais Sir Arthur Wilson ne se permettrait, sans raison grave, de déranger les têtes de la marine britannique.

Toujours silencieux, il attend.

— Du nouveau, Sir Arthur? — interroge Churchill.

— Une escadre allemande fait route vers l'Angleterre, — répond très froidement l'amiral.

Puis tous deux gagnent la grand'chambre de l'Amirauté.

IV. — LES ORDRES

Winston Churchill, premier Lord civil de l'Amirauté —

1. Voir le croquis, p. 243. A Scapa sont mouillés : *Iron-Duke* (dreadnought battant pavillon de l'amiral Jellicoe) : 1re escadre de ligne (6 dreadnoughts); 2e escadre de ligne (7 dreadnoughts); 4e escadre de ligne (4 dreadnoughts) : 2e escadre de croiseurs (3 croiseurs cuirassés); 1re escadre légère (5 croiseurs légers).

2. A Cromarty est mouillée l'escadre de croiseurs de bataille, elle ne comprend que 4 unités car Lord Fisher en a envoyé deux aux Falkland et une aux Antilles.

3. A Rosyth sont mouillées : la 3e escadre de ligne (7 prédreadnoughts) et la 3e escadre de croiseurs (4 croiseurs cuirassés).

4. La Grande Flotte comptait à ce moment 2 escadrilles de destroyers soit en tout quarante-deux unités.

c'est-à-dire ministre de la Marine — est le plus jeune — quarante ans — de tous ceux qui vont s'assembler là.

Ses épaules solides d'ancien combattant de Khartoum et de la guerre Sud-Africaine portent, depuis octobre 1911, le poids de l'organisation navale anglaise. L'homme est de taille. Légèrement courbé, la tête portée par un cou de taureau, projetée en avant comme pour la charge, la figure glabre ruisselant d'intelligence, le regard vif et presque insolent, il arpente la grande salle de guerre.

Parfois il s'arrête devant la carte de la mer du Nord fixée au mur, carte immense, deux yards sur quatre; trois années durant, Churchill n'a pas omis un seul jour de l'étudier.

A présent il songe... Son cerveau travaille à tirage forcé, son imagination est en plein vol, quelque part entre Wilhelmshaven et la Tamise, puis revient à Londres, près de « l'homme dans la rue ».

Que veut dire cette sortie des Allemands? Un essai de débarquement? Mais non. Le *War-Office* affirme l'Allemagne assez occupée sur tous les fronts d'attaque. Le *War-Office* a raison. Alors? Un raid de croiseurs sur la côte anglaise? C'est probable et ces croiseurs-là seraient les bienvenus, car la punition suivrait, impitoyable. La Grande Flotte les attend, divisée en trois groupes mouillés en trois points différents, à la grande indignation des théoriciens de la guerre, lesquels se sont hérissés à l'idée de cette force qui n'est plus concentrée... Donc c'est un raid et, sûr et certain, on les aura. Mais la mer est grande et l'horizon qu'embrasse par temps clair une vigie postée en tête de mât, représente, sur la grande carte, la tête d'une épingle ordinaire. Pourtant, coûte que coûte, il ne faut pas manquer le coup. L'opinion ne l'admettrait pas, l'opinion impatiente qui demande, à tout bout de champ, ce que fait cette marine formidable de qui elle attend une victoire immédiate et dont elle n'entend jamais parler. Ah! le métier de premier lord n'est pas drôle... Ne l'a-t-on pas rendu responsable du torpillage des trois *Aboukir* envoyés étourdiment — le mot a été écrit — devant la côte hollandaise? Le public oublie trop vite, ou feint d'oublier l'œuvre de cette marine silencieuse : troupes passant innombrables vers le front de France, trafic mondial assuré comme

en pleine paix, et hier encore, destruction de toute une escadre ennemie aux Falkland... Les critiques absurdes et injustes ont déjà obligé à se démettre le prince Louis de Battenberg, premier lord naval. Son successeur, Lord Fisher, est plus coriace, c'est vrai. Mais que dirait-on, demain, d'un nouvel échec?

L'entrée de Lord Fisher interrompt le cours des réflexions de Churchill.

Le premier Lord naval[1] s'assoit, visiblement surmené. Sa figure étrange de dogue aux yeux mongols est fripée, jaunâtre. Le volcan de science et d'inspiration semble en sommeil. C'est qu'à cette heure sa journée est finie. En dépit de ses soixante-quatorze ans il est debout, chaque matin, à trois heures, et besogne sans trêve jusqu'à midi. Churchill se réserve le travail du soir qu'il prolonge jusqu'à deux heures de la nuit. Ainsi, à Whitehall un des deux cerveaux responsables[2] est toujours de quart.

Voici enfin l'amiral Oliver; le groupe de guerre est réuni.

— Les renseignements que j'ai reçus, — dit l'amiral Wilson, — m'amènent à conclure qu'une partie de la flotte allemande va prendre la mer cette nuit, probablement pour attaquer notre côte. Les cuirassés de ligne ennemis ne sortiront pas[3].

— Que valent vos renseignements? — demande Winston Churchill.

— Ils sont obscurs et incertains, — répond Sir Arthur Wilson. — Vous pensez bien qu'Ingenohl n'a pas signalé par sans-fil ses ordres d'opération. Les messages déchiffrés ne s'accordent pas très bien; il y a des trous. Les chances sont quand même sérieuses pour que, demain matin, von Hipper appareille avec ses croiseurs de bataille et des forces légères. Leur retour dans la Jade est prévu pour le mercredi 17 dans la soirée. A moins de faire des ronds dans l'eau au milieu de la mer du Nord ils ne peuvent que venir chez nous.

1. Que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue de Paris*, voir le numéro du 1er janvier 1925, page 111, et *Combats et Batailles sur mer* de Claude Farrère et Paul Chack.

2. Donc l'Amirauté britannique a deux têtes : Winston Churchill, premier Lord civil, et Lord Fisher of Kilverstone, Amiral de la Flotte, premier Lord naval.

3. Ainsi l'amiral Wilson n'a pu tout découvrir du projet allemand Mais ce qu'il sait est déjà énorme et l'Amirauté devrait, sans autre avis, tout préparer comme si la Flotte de Haute Mer tout entière devait attaquer la côte d'Angleterre.

— Mais, — interrompt Churchill, — il y a tout juste 300 milles d'Héligoland au cap Flamborough; s'ils appareillent cette nuit ils pourront aller bien plus loin.

— Théoriquement oui, — répond Sir Arthur, — pratiquement non. Ils ne marcheront guère plus de quinze nœuds à l'aller; ils sont bien forcés d'économiser le charbon pour pouvoir filer à toute vitesse au retour[1].

— Il suffit, — s'écrie Sir John Fisher. — En route! Nous risquons le pire, y compris la honte si nous les manquons ce coup-ci.

Chacun acquiesce et le vieux chef continue :

— Courir après eux en pleine mer serait manœuvre idiote. Ils nous fileraient entre les doigts. Puisque, d'après Wilson, ils vont bombarder, il faudra bien qu'ils amènent leurs bateaux dans le couloir côtier et qu'ils en sortent par la seule porte ouverte. Ils nous trouveront là, postés entre eux et leurs bases. Ils sont frits.

La porte en question est la brèche du champ de mines, devant le Dogger-Bank.

Et la Manche? La Manche, lac franco-anglais, bordé de ports fortifiés, défendu par la deuxième flotte britannique[2], est dangereuse souricière et l'attaque, entre le Havre et Southampton, des transports de troupes et du matériel qui transitent sans arrêt serait jeu dangereux. Le Pas-de-Calais est farci de sous-marins le jour et de torpilleurs la nuit; les Allemands le peuvent croire miné. Au retour, ceux que mines et torpilles auraient laissés vivants trouveraient la route barrée par les forces de Jellicoe descendues du nord. Du reste la date

1. Toujours la question du charbon. Un croiseur de bataille allemand du genre *Seydlitz* qui ferait route à toute vitesse — même en ligne droite — jusqu'à la côte anglaise brûlerait, à l'aller, plus de la moitié de sa provision normale. En guerre il faut toujours garder, dans ses soutes, le charbon nécessaire pour rentrer chez soi à toute allure.

2. La 2e flotte (vice-amiral Cecil Burney), généralement concentrée à Portland comptait la 5e escadre de ligne (9 cuirassés), la 6e escadre de ligne (6 cuirassés), une escadre de croiseurs et une escadrille de pose-mines. En dehors de cette flotte la Manche était gardée par les flottilles de Harwich et de la Tamise, par les flottilles anglaises de Douvres et françaises de Dunkerque, de Calais et de Boulogne. Impossible d'entrer sans être repéré et attaqué : impossible de sortir sans être anéanti.

prévue pour le retour des Allemands chez eux ne leur permet pas d'aller si loin.

Pour couvrir quand même la route du sud, l'Amirauté expédie, en grand'garde devant Terschelling, les sept grands sous-marins du commodore Keyes auxquels s'est joint notre submersible *Archimède*.

Tout le reste est l'affaire de la Grande Flotte.

L'Amirauté va-t-elle aviser Jellicoe du péril qui vient et lui dire : « Faites le nécessaire? »

Non.

L'Amirauté commande. Les harpes d'antennes de Whitehall font valser les escadres, parfois même les bâtiments isolés. Un groupe d'experts navals dirige les opérations, un groupe de chefs fameux, certes, mais assis bien au chaud, à terre, autour d'une table[1].

Que fait donc le commandant en chef de la Grande Flotte?

Il obéit, tout simplement, jusqu'à la minute où ses forces d'éclairage arrivent au contact de l'ennemi. Alors on le laisse libre.

En attendant que quelque savant invente un appareil de télévision lequel achèvera de tuer les initiatives déjà grièvement atteintes par la T. S. F....

Donc Jellicoe va, en personne, chercher les forces allemandes?

Point. Il faudrait, pour cela, que la Grande Flotte presque entière prît la mer. Il n'en est pas question car l'Amirauté a négligé de faire sienne une des théories chères à la marine à voiles, théorie que les maîtres de manœuvre des vaisseaux appliquaient en employant triple caliorne là où double palan aurait suffi et exprimaient par les mots : « Trop fort n'a jamais manqué. » Maxime de simple bon sens, n'est-ce pas?

1. Mais, objectera-t-on, Lord Fisher a, de son bureau, gagné les Falkland. D'accord mais cinq semaines auparavant, l'Amirauté avait perdu Coronel. Et Fisher était Fisher. D'ailleurs le problème était autre. Il fallait bien quelqu'un pour coordonner l'action de dix escadres lointaines séparées l'une de l'autre par des milliers de lieues. Et Fisher, agissant en réalité seul, et dans une brillante improvisation, car aucun état-major naval n'était chargé de préparer la guerre, en a envoyé partout où pouvait apparaître l'escadre de von Spee le fameux « trop fort » qui « n'a jamais manqué ». D'ailleurs nombre d'experts navals ont critiqué le principe de l'organisation britannique.

Voici l'avertissement qu'en ce lundi soir 14 décembre, l'Amirauté envoie au chef des 20 dreadnoughts, des 7 cuirassés d'escadre, des 19 croiseurs, des 4 croiseurs auxiliaires, des 42 destroyers, des 5 dragueurs qui forment la Grande Flotte d'Angleterre :

« D'après nos renseignements, la première escadre de croiseurs allemands — 4 croiseurs de bataille, 5 croiseurs légers, 3 flottilles de destroyers — appareillera mardi matin pour rentrer mercredi soir et aura le temps d'atteindre nos côtes. Les bâtiments de ligne ennemis ne sortiront probablement pas. »

Puis l'Amirauté ordonne de faire appareiller immédiatement:

de Scapa-Flow : la deuxième escadre de ligne et la première escadre légère;

de Cromarty : l'escadre des croiseurs de bataille et les destroyers présents à la base;

de Rosyth : la troisième escadre de croiseurs.

Et de leur fixer un rendez-vous au point voulu pour arrêter l'ennemi.

Ainsi, ce dernier détail est seul laissé au choix de l'amiral Jellicoe, lequel, d'ailleurs, pense et dit que les escadres désignées par Whitehall sont insuffisantes pour la recherche.., par visibilité d'hiver surtout.

On lui accorde alors les forces d'Harwich[1] dont le chef est le commodore Tyrwhitt.

L'Amirauté donne... sans donner. Tyrwhitt ne ralliera pas les escadres alertées; il croisera au large de Yarmouth. On prive ainsi la masse d'attaque de trente-cinq destroyers, renfort inestimable...

De l'austère Scapa-Flow, de Cromarty, de Rosyth, les escadres appareillent le mardi 15 décembre avant l'aube.

Dans la nuit d'encre, tous feux masqués, invisibles, silencieuses, les masses de trente mille tonnes se glissent vers la haute mer.

Sur chaque cuirassé, sur chaque croiseur de bataille, les

1. La force de Harwich dépendait nominalement de la Grande Flotte mais, en réalité, ne se joignait jamais à elle. Elle comprenait les croiseurs légers *Arethusa* (guidon), *Aurora*, *Undaunted*, *Fearless* et 35 destroyers répartis en deux flottilles.

ponts supérieurs, les superstructures sont déserts. Des douze cents hommes du bord, vingt peut-être sont au grand air, dans le noir : le groupe du commandement et les timoniers sur la passerelle de navigation, l'équipe des chaînes à l'extrême pointe de la plage avant. Tout se passe en silence. Chacun sait, geste par geste, ce qu'il doit faire.

Le cabestan électrique ronronne doucement, arrachant du fond les dix mille kilogs de l'ancre, les quinze mille kilogs de la chaîne dont les mailles énormes grincent douloureusement dans l'écubier puis heurtent une par une le pont d'acier d'un coup de marteau sourd. On perçoit vaguement aussi le sifflement mouillé du jet d'eau sous pression qui fouette et nettoie les maillons englués de vase.

Un crissement discret d'eau fendue par des étraves traverse la nuit; des destroyers, escadrilles déjà formées, passent le long du bord, ombres basses que l'on devine un instant et que bien vite l'obscurité dévore.

A l'heure prévue, sans signal, les bâtiments de ligne à leur tour s'ébranlent sans un bruit, sans une vibration. Seule la brise, qui brusquement fraîchit sous l'action de la vitesse, indique aux commandants que leurs navires sont en route. Les ténèbres sont telles que chacun des monstres pourrait se croire au large de toute terre et seul sur les eaux. Mais attention : les rades sont encombrées de navires à l'ancre. On ne les voit qu'en arrivant dessus, masses soudain plus noires sur le rideau noir qui enveloppe tout.

Ils sont dehors, en route vers le point de ralliement qu'a fixé Jellicoe.

Le jour se lève quand ceux de Scapa embouquent le détroit de Pentland entre les Orcades et la pointe extrême d'Écosse. Et voici déjà les signaux.

Boadicea à amiral Warrender : « Passerelle arrachée par un coup de mer. Dix hommes disparus. Demande à rentrer à Scapa. »

Amiral Warrender à *Boadicea* : « Accordé. »

Blanche à Commodore Goodenough : « Gaillard d'avant démoli. Toutes embarcations arrachées. Bordé disjoint. Difficile de tenir à l'allure prescrite. »

Commodore Goodenough à *Blanche* : « Rentrez à Scapa. »

La brise est tombée, mais la dernière tempête a laissé dans le détroit de Pentland un chaos de lames démesurées, qui avaient faim...

Deux éclaireurs en moins. Mauvais début de chasse...

Pendant la journée du 15 les escadres gagnent leurs postes.

Beau temps dans la mer du Nord. L'affaire se présente bien. L'ennemi va donner, tête baissée, dans le piège tendu. Seize navires de haut-bord vont l'attendre au point voulu, au point où inéluctablement il passera.

Encore vingt-quatre heures avant le choc.

L'Amirauté achève d'alerter les défenses côtières.

La radiogoniométrie suit l'ennemi qui vient, aveugle et présomptueux, vers sa perte.

Les chefs de l'Amirauté, eux aussi, ont convenu d'un rendez-vous : le 16 décembre au matin, ils se retrouveront autour de la table octogonale de la salle de guerre, pour recevoir les nouvelles de la bataille.

La bataille n'aura pas lieu.

Leurs Seigneureries n'entendront que les échos d'une canonnade allemande et des clameurs de femmes et d'enfants anglais massacrés.

Je ne suivrai pas les adversaires heure par heure. Cent pages et vingt croquis suffiraient à peine à montrer leurs évolutions dans la journée du 16 décembre : pénible récit qu'aucun combat ne viendrait rehausser. Je préfère tenter de revivre cette journée-là comme l'ont vécue, dans l'angoisse, les responsables et les victimes.

Trois décors pour ce drame : la mer du Nord, la côte est d'Angleterre, l'Amirauté.

V. — FRÔLEMENTS DANS L'OMBRE

16 décembre, 5 heures du matin, nuit profonde. On est à la veille de la nouvelle lune et derrière la courtine nuageuse

qui tapisse le ciel du zénith à l'horizon, les étoiles scintillent en vain.

Une fourche à deux pointes glisse sur la mer, vers le sud-est.

Une ligne de file de quatorze kilomètres en forme le manche solide. En tête marche l'amiral Beatty et ses quatre croiseurs de bataille[1]. A cinq milles en arrière viennent les six dreadnoughts de l'amiral Warrender[2]. Dans chaque escadre, 400 mètres séparent les bâtiments; les masses lourdes se suivent, sans se voir, machines réglées au quart de tour. Les officiers de quart gouvernent sur le reflet bleuâtre que laisse avaricieusement filtrer, par une meurtrière ténue, la ratière de leur matelot d'avant[3], seul repère visible dans la nuit. Les quatre croiseurs légers du commodore Goodenough à droite[4], les quatre croiseurs cuirassés de l'amiral Pakenham à gauche[5] sont les dents de la fourche.

Au crépuscule, Beatty a éloigné à 10 milles (20 km.) sur babord les destroyers dont la file descend, parallèle à la ligne de bataille. Il est malsain de garder près de soi, pendant les heures sombres, les petits bateaux. Ils ont la torpille facile et cette nuit ne s'achèvera pas sans qu'on donne du nez dans quelque silhouette bonne à couler.

En réalité tout un groupe de ces silhouettes-là a déjà passé devant la fourche anglaise. Un trident allemand, pointé vers le sud-ouest a glissé dans la nuit. Chaque pointe était un croiseur léger suivi de torpilleurs; les cinq croiseurs de bataille de von Hipper et un mouilleur de mines[6] étaient le manche du trident. A minuit l'amiral allemand a défilé devant les Anglais, à moins de 10 milles de leur tête. Von Hipper n'a rien vu, Beatty n'a rien vu; pas une ombre, pas une fumée...

1. *Lion* (amiral), *Tiger*, *Queen Mary*, *New-Zealand*.

2. *King George V* (amiral), *Ajax*, *Centurion*, *Orion*, *Monarch*, *Conqueror*, c'est-à-dire la 2e escadre de ligne.

3. Dans une ligne de file, on appelle matelot d'avant, le navire qui vous précède et matelot d'arrière, celui qui vous suit.

4. C'est-à-dire la 1re escadre légère : *Southampton* (commodore) *Birmingham*, *Nottingham*, *Falmouth*.

5. 3e escadre de croiseurs : *Antrim* (amiral), *Devonshire*, *Argyll*, *Roxburgh*.

6. Croiseurs de bataille *Seydlitz*, *Moltke*, *Blücher*, *Von der Tann*, *Derfflinger*, mouilleur de mines *Kolberg*.

La brise a molli, la journée s'annonce bien. Un reste de houle à l'agonie traîne sur l'eau; les croiseurs et cuirassés n'en ont cure mais elle a suffi à déporter les destroyers anglais à 9 milles trop loin de leur gros. Ils n'en savent rien, comment sauraient-ils? Depuis une heure, ils naviguent au-dessus du Dogger-Bank central; la mer, un peu plus creuse sur les petits fonds, les bouscule par l'arrière de ses irrésistibles coups d'épaule et les couche sur l'eau en des roulis de trente degrés.

Ils sont sept en ligne de file : *Lynx*, *Ambuscade*, *Unity*, *Hardy*, *Shark*, *Acasta*, *Spitfire*. Chacun d'eux navigue sur la ratière du précédent, feu follet que les grandes embardées emportent, et qu'on passe son temps à chercher tantôt sur tribord, tantôt sur bâbord, pour le reperdre aussitôt. Ainsi la ligne, au lieu de gouverner droit, serpente dans l'ombre. On veille ardemment, par bâbord surtout. De là viendra l'ennemi. Mais comment voulez-vous distinguer quelque chose sur l'horizon poisseux? On ne verrait pas un dreadnought à 500 mètres.

5 h. 15. Le temps se nettoie soudain. Là-haut, la brise d'ouest met en déroute l'arrière-garde des cumulus noirs dont le gros s'est enfui déjà vers l'Orient. Des étoiles regardent, isolées d'abord, puis par constellations. Chaque destroyer commence de voir nettement ses voisins. Une ligne de plus en plus claire sépare la mer du ciel. Et tenez, à bâbord devant du *Lynx* cette ligne d'horizon-là est coupée par quelque chose, par une masse noire... Un pêcheur peut-être. Il y a des entêtés, des gens de Grimsby qui ont le toupet de chaluter sur le Dogger-Bank malgré la guerre, malgré les mines. Mais quelles pêches!

Elle va vite, l'ombre en question, elle file vers l'ouest, vers la droite. Le *Lynx* vient tout doucement sur la gauche, sur l'inconnu. Les autres, naturellement, suivent. Alerte partout. Et soyons lestes à poser la question, à comprendre la réponse[1].

L'ombre a vu, elle aussi; elle abat sur tribord, cap au nord. Des raies lumineuses percent la nuit, le fanal du *Lynx* : long, bref, long puis bref, long, bref : K. F., les initiales

1. Les signaux de reconnaissance se font par question et réponse signalées en longues et brèves de l'alphabet Morse, et dont la formule change tous les jours à midi d'après un code secret.

du jour. L'autre aussitôt répond, mais qu'est-ce qu'il raconte? R. B. au lieu de P. S... Le *Lynx* hésite encore à tirer, il vient au nord suivi des siens.

Le fuyard — V-155, torpilleur allemand du dernier type, — voudrait bien se tirer de là les braies nettes. Il croit voir 16 destroyers; il a dû compter les ratières et leurs reflets avec... Il prend chasse à toute allure; de ses cheminées sortent d'énormes panaches de flammes rouge sombre. Parallèlement à lui et toujours silencieux, les Anglais foncent.

5 h. 25. L'Allemand est à 500 mètres. Feu! La file des destroyers lancés à 30 nœuds dans la houle debout, s'embrase de l'éclair des coups de canon et du flot lumineux des projecteurs. L'ennemi riposte. Tir de seize minutes, hasardeux, dispersé, gêné par le tangage et par les embruns. L'Allemand maintenant vomit deux nuages de fumée grasse et touffue qui reste collée sur l'eau, écran compact derrière quoi, à la dix-septième minute, il vire de bord et s'évade vers l'est...

Les destroyers anglais ont remis le cap au sud; ils ne sont plus que six. L'*Ambuscade*, crevée à l'avant par un mauvais coup de 10 centimètres, arrive tout juste, éjecteurs à toute puissance, à étaler la voie d'eau. Elle va rentrer à sa base, se faire panser.

5 h. 53. Un bateau droit devant, un grand bateau. Il approche... des éclairs longs et brefs, encore un signal faux, encore un Allemand... *Hardy* et *Shark* ouvrent le feu et la riposte est aussitôt furieuse et meurtrière. Cet allemand-là — le croiseur *Hamburg* — est armé de gros calibres et de ces maudits projecteurs démesurés qui percent les yeux jusqu'à la cervelle, qui aveuglent, qui rendent fou... Quatre faisceaux énormes illuminent la ligne anglaise, la mer devient une moire laiteuse que la houle strie de bandes d'opale verdâtre et d'où s'élancent, sveltes et blêmes fantômes à bords irisés, les gerbes des obus tellement nombreuses, tellement serrées que le jaillissement des coups longs, éclairé par la lumière violente des projecteurs, fait un rideau d'argent sur quoi les coques noires des destroyers se détachent avec une netteté mortelle. Aveuglés, les Anglais ripostent au juger. Dans l'éblouissement affolant, toute réalité leur échappe. L'ennemi est-il à cent mètres ou à mille? Marche-t-il vers l'est ou vers l'ouest? Pour le torpiller,

il faudrait avoir une notion vague de son cap, de sa vitesse. Pourtant, voyons, quand on l'a aperçu, il n'était pas loin. Voici venu, pour tous ces destroyers, l'instant dont rêvent tous les commandants, l'instant beni où l'Allemand arrive à portée... Seul le *Hardy* tente le coup, lance sa torpille...

Hourrah! Elle a touché. Plus un coup de canon, plus un projecteur... La nuit retombe, plus épaisse après l'éblouissement. La nuit, baume délicieux sur tous ces yeux que vient de vriller, douze minutes durant, la clarté mauvaise. Les Anglais se comptent , il en reste quatre : *Shark*, *Acasta*, *Spitfire* et, loin sur l'arrière, le *Hardy*, gouvernail cassé, transmissions en miettes... vainqueur quand même.

Non, sa torpille a manqué le but. Et si le croiseur allemand *Hamburg* a rompu le combat, arrêté le massacre, c'est qu'il vient de recevoir, à 6 h. 5. par T. S. F. l'ordre de piquer vers le sud-est; cet ordre a sauvé les destroyers anglais.

Le *Lynx*, coque crevée, se traîne vers Leith, convoyé par l'*Unity*.

7 heures. Voici l'aube, une aube radieuse, inattendue dans ce décembre de la mer de Nord. La houle a cessé, remplacée par un léger clapotis de nord-ouest, dont les premiers feux du soleil couronnent les crêtes d'une touche d'or vert. Le *Shark* et ses compagnons cinglent vers le rendez-vous où Beatty doit les attendre, au lever du soleil. Le voici. Toute une masse de fumées dans le sud-est à quelque 3 milles. Les destroyers mettent le cap dessus.

Bon Dieu! Encore des Allemands! cinq torpilleurs, mais cette fois on y voit clair, on les aura. A 30 nœuds, les quatre Anglais se ruent, ouvrent le feu... Les Allemands se taisent. Tant mieux, car ils sont six à présent et le sixième est bel et bien le *Roon*, un fameux croiseur et qui mettrait en morceaux tous ces chasseurs minuscules s'il daignait s'occuper d'eux. Il est à moins de 4 000 mètres et file vers le nord-est comme si les moustiques qui le poursuivent étaient quatre croiseurs de bataille, ou comme s'il avait peur de faire du bruit... C'est à n'y rien comprendre.

Le commandant Loftus Jones, du *Shark*, ne cherche pas le mot de l'énigme. Il charge à fond de train et essaie de faire passer un T. S. F., à l'amiral Warrender, mais l'ennemi

brouille les émissions, seule riposte qu'il ose se permettre ce matin.

VI. — INGENOHL A PRIS PEUR

Toute la Flotte de Haute Mer allemande est là, tout près.

A 5 h. 15, à la minute où le *Lynx* apercevait le *V*-165 dans l'ombre, le cuirassé amiral germanique était à 12 milles dans le sud-est.

Les 14 dreadnoughts, les 8 pré-dreadnoughts, les 9 croiseurs, les 44 torpilleurs[1] d'Ingenohl allaient couper Warrender et Beatty de la côte anglaise. Attaque à plus de deux contre un : 22 bâtiments de ligne contre 10; victoire certaine, écrasante; la Grande Flotte britannique amputée du tiers de sa puissance, l'Allemagne maîtresse des Océans...

Mais voici les T. S. F. du *V*-155 : « Des torpilleurs ennemis sont en vue, — ils me refoulent, — ils me chassent, — ils sont hors de vue, je fais route au sud. »

Rien d'alarmant, n'est-ce pas. Eh bien, écoutez maintenant le signal de von Ingenohl à sa flotte : « Ordre de venir sur la gauche jusqu'à l'est par mouvement simultané des escadres. »

L'est, c'est la direction de l'Allemagne...

Ah! C'est que la Grande Flotte de Jellicoe pourrait bien venir derrière les destroyers anglais.

Von Ingenohl a pris peur; von Ingenohl a pris la fuite.

Bataille manquée!

Et nous venons de voir le *Hamburg* et le *Roon* obéissant au signal de leur chef, tourner casaque devant quelques destroyers...

Von Ingenohl perd l'occasion de battre les escadres d'Angleterre...

Il ne peut s'en douter, mais ce qu'il sait bien c'est qu'il

1. La ligne de bataille comprend : 1re escadre de ligne, dreadnoughts *Ostfriesland, Thüringen, Helgoland, Oldenburg, Posen, Rheinland, Nassau, Westfalen*; 3e escadre de ligne, dreadnoughts *Friedrich der Grosse* (amiral), *Prinz-Regent-Luitpold, Kaiserin, Kaiser, König Albert, Grosser Kurfurst*; 2e escadre de ligne, cuirassés *Preussen, Schlesien, Hessen, Lothringen, Hannover, Schleswig-Holstein, Pommern, Deutschland*. Cette ligne est encadrée par les 44 torpilleurs et par les croiseurs *Roon, Prinz Heinrich, Stuttgart, München, Danzig, Frauenlob, Rostock, Stettin*.

abandonne ses propres croiseurs de bataille, que tous les navires de von Hipper, en route vers la côte anglaise, vont rester complètement en l'air. Pis encore, dans sa terreur panique, Ingenohl a oublié de les avertir...

L'occasion perdue par le grand chef allemand ne se retrouvera plus — jamais plus.

A partir de ce jour, chaque fois que la Flotte de Haute Mer osera quitter les ports d'Allemagne, elle trouvera d'abord une mer déserte semblant l'inviter à aller loin, très loin. Puis, sitôt la terre hors de vue, elle commencera de se sentir épiée, surveillée par des témoins invisibles... des chuchotements lui parviendront, rares d'abord, puis plus nombreux jusqu'à l'instant où, apercevant quelque croiseur isolé, elle prendra la fuite vers ses ports, sachant bien que, derrière la sentinelle perdue, la Grande Flotte sera massée, toujours prête, et plus forte chaque fois[1].

Jusqu'au jour où, s'éloignant trop, la Flotte de Haute Mer ne pourra rentrer sans combattre. Et ce sera la bataille du Jutland, la bataille sans vainqueur, la rencontre où la Flotte britannique aurait dû triompher...

VII. — MASSACRES

Comme tous les centres de plaisir des pays du nord, Scarborough passe l'hiver dans une douce torpeur en attendant les prochaines Pâques et les *week-ends* de printemps qui la tirent pour quelques instants de sa léthargie, en un avant-goût du gai réveil des mois d'été. C'est une villégiature délicieuse, un des joyaux de la côte est, à la fois charmante grâce à ses douces falaises gazonnées, à sa plage de sable fin, et romantique de par le vieux château en ruines perché sur un rocher qui domine le pays, château et rocher qui semblent venus des bords du Rhin pour parfaire l'harmonie du décor.

1. N'oublions pas que, toute la guerre durant, l'Angleterre n'a cessé de construire des navires de guerre — dreadnoughts, croiseurs de bataille, destroyers (en nombre énorme) et sous-marins. Si bien que la marge de supériorité de la Grande Flotte sur la Flotte de Haute Mer, *médiocre au début de la guerre*, devint réellement très redoutable au moment du Jutland, et formidable ensuite.

Scarborough dort, pleine de confiance, beauté voilée par la brume de décembre. La guerre est loin et la flotte veille... Nul n'a jamais troublé ce sommeil. Des érudits racontent bien que, du mont Oliver qui est là tout près, Cromwell aurait autrefois bombardé la ville. Mais on prête à Cromwell tant de bombardements... En tous cas c'est de l'histoire très, très ancienne.

Blottis derrière les trois jetées du port, les bateaux dorment eux aussi. Pêcheurs qui ne pêchent plus, — il y a trop de mines, — yachts désarmés depuis l'avant-dernier été, qui ne songent guère que bientôt leurs roofs vernis, leurs coques d'émail blanc, leurs listons dorés disparaîtront sous un manteau de peinture gris de guerre, tandis qu'on plantera un canon sur leur teugue et que de vieux amiraux retraités, tout heureux de reprendre du service comme capitaines, les emmèneront à la chasse du sous-marin myope et rampant.

Quel réveil pour tous en ce matin du 16 décembre!

8 heures. Depuis un moment trois formes grisâtres glissent le long de terre, se dissolvant de temps à autre dans des bancs de brume laiteuse. Brutalement des éclairs rougeâtres déchirent le brouillard, des coups de canon roulent en tonnerre assourdi et prolongé. Le *Von der Tann* et le *Derfflinger* ont ouvert le feu sur Scarborough. Le troisième croiseur, le *Kolberg*, file vers le sud.

Selon la coutume allemande, les églises encaissent tout d'abord. C'est l'heure des offices du matin et puis, que voulez-vous? Leurs clochers sont les seuls points bien visibles du large, les seuls *amers* : il faut bien donner un but aux pointeurs... Hardi là! les canonniers d'Allemagne! Allez-y! Visez bien, prenez votre temps, ça ne riposte pas, une église... Bravo! voilà Saint-Martin qui écope, et Sainte-Marie qui saute et Tous-les-Saints qui jettent au ciel un nuage rose de briques pulvérisées. Les artilleurs de Reims vont baver de jalousie.

Hourrah! Le tir est réglé. *Gott strafe England.* Décalez un peu la hausse, plus loin et à droite, sur la ville à présent. Feu rapide! Avec cette maudite brume, on ne voit même pas les Anglais crever, et les Anglaises et leurs petits. Ça ne fait rien, cognez quand même...

Bande de sauvages!

On meurt dans les rues, on meurt dans les maisons, dans le port, partout. Des incendies éclatent. Des salves entières s'abattent sur les villas, heureusement vides, mais les murs sont trop minces, les obus en traversent cinq ou six sans exploser. Le bombardement dure jusqu'à 8 h. 21 : vingt et une minutes de tir coupées par un entr'acte de cinq minutes, le temps qu'il faut pour virer de bord. A la fin, l'ennemi est tout près et il fait grand jour, les pointeurs choisissent leurs buts. Tout de suite, l'hôtel Cliff est en ruines, le Grand-Hôtel est un squelette; tout en haut d'une falaise est perché l'Hôtel de Ville, un obus bien placé en pulvérise une aile. Pendant l'été ce serait plus amusant, il y aurait des baigneurs. Oui mais en été les journées sont longues et les apaches n'opèrent que la nuit...

Allons, encore quelques obus dans le vieux château et dans l'abri du canot de sauvetage. On n'a rien oublié? Non. En route alors, il est temps.

Tout fiers d'avoir envoyé sur une ville ouverte, sans une caserne, sans un canon, 333 obus de 15 centimètres et 443 de 88 millimètres, les deux croiseurs de bataille cinglent vers le nord, bientôt rejoints par le *Kolberg*, lequel a posé une centaine de mines devant les roches de Car Naze, en travers du chenal côtier que prennent forcément tous ceux qui vont vers l'Humber soit en venant du nord, le long de la côte, soit en venant de l'est par la brèche du Dogger Bank[1].

En ligne de file, les trois Allemands observent les collines rougeâtres du rivage, cherchant quelque occasion de tirer encore? A 9 heures voici Whitby, cité chère à tous les Anglais et dont l'histoire se rattache à la naissance de la nation, Whitby, berceau de la poésie britannique, où Caedmon, le plus ancien barde d'Angleterre, composa ses chants religieux, Whitby allongée sur les deux rives de l'Esk, encadrée de deux hautes collines qui dominent les landes empourprées de bruyères et les grands marais du Yorkshire. Frapper là, c'est un peu frapper l'Angleterre au cœur. Mais le temps manque pour s'arrêter et détruire systématiquement, minutieusement. Les Allemands ont juste le temps de jeter 188 obus un peu

1. Voir le croquis, page 243. Car-Naze est à toucher le cap Flamborough dans le sud.

partout, sans oublier la vieille abbaye de Sainte-Hilda dont les restes couronnent la falaise orientale. L'assaut des ouragans soufflant au cours de huit siècles[1] a laissé debout le chœur à voûte merveilleuse, le transept nord et une partie de la nef de l'église abbatiale. Sept minutes de feu achèvent ces ruines, puis les massacreurs disparaissent dans le nord-est, se hâtant vers le rendez-vous que von Hipper leur a fixé.

Von Hipper, lui, s'est chargé d'Hartlepool.

Hartlepool ne dort pas. Cet ancien fief de Robert Bruce, cette ancienne plage à la mode est devenue, comme sa voisine Middlesborough, un centre usinier qui façonne le fer des monts Cleveland et crache sans trêve vers le ciel la flamme de ses usines, et vers la mer ses escarbilles et sa fumée grasse. A huit heures les rues sont bondées d'ouvriers qui se rendent au travail. Dans le sud résonne, orage lointain, la canonnade de Scarborough, école à feu de navires anglais pensent les citadins... Huit minutes plus tard la tuerie commence.

A travers le brouillard de suie s'avancent le *Seydlitz*, le *Moltke* et le *Blücher*, tous croiseurs de bataille. La côte est difficile à reconnaître, dangereuse à côtoyer, mais, sur le *Seydlitz*, près de l'amiral, se tient le lieutenant de vaisseau von Ahlefeld qui a exploré les parages sur l'*U*-27. Il pilote les assaillants jusqu'à 3 000 mètres du port et, suivant la règle, c'est une église, encore une Sainte-Hilda, sur quoi on règle le tir; puis une Sainte-Marie, dont la Vierge est blessée par un éclat, puis cinq autres églises, les ateliers de la marine, l'usine à gaz, dix édifices publics, cinq hôtels, trois cents maisons... La foule fuit vers la campagne, poursuivie par les obus. Un train, qui suit la grand'rue, s'arrête de temps en temps et reçoit des blessés et des cadavres. Vingt minutes de tir, 1 150 obus.

Les Allemands encadrent sans l'atteindre la batterie d'Hartlepool — 3 pièces de 15 centimètres — qui riposte de son mieux

1. L'abbaye de Sainte-Hilda date de 1109. Elle a succédé au monastère de Streonshalh que bâtit Hilda en 657 en exécution d'un vœu prononcé par le roi Oswy à la bataille de Winwidfield. En 664, Hilda étant abbesse, fut réuni le grand synode de Whitby où fut agitée la question de la séparation d'avec Rome. Le roi Oswy décida de continuer d'obéir à Saint-Pierre « de peur, dit-il, qu'en arrivant à la porte du ciel, je ne trouve personne pour me l'ouvrir. » Le monastère fut détruit par les Danois en 868.

dans la brume et touche une fois le *Moltke*, trois fois le *Seydlitz*. Le *Blücher* encaisse six projectiles, dont un obus heureux, qui tue à lui seul six Allemands...

Les quatre destroyers d'Hartlepool ont passé la nuit à la mer en grand'garde. Ils n'ont rien vu. Quand ils accourent au canon, il est trop tard, il fait jour, sous la canonnade intense ils battent en retraite. Malgré un tir de barrage formidable, qui bouche l'entrée du port, le commandant Bruce avec le petit croiseur *Patrol*, le lieutenant de vaisseau Demoy sur le sous-marin *C*-9 sortent à toute vitesse. Deux projectiles du *Blücher* frappent le *Patrol* qui se met au sec pour ne pas couler[1]. Mitraillé, le sous-marin plonge, mais trop tard pour attaquer, les Allemands sont déjà en retraite vers le sud-est, à 23 nœuds.

Von Hipper à présent va rallier les siens, marcher vers la brèche devant quoi sont postés Warrender et Beatty. La vengeance ne saurait tarder. Abandonné par la Flotte de Haute Mer, le chef allemand des croiseurs de bataille est perdu, car il fait grand jour, le ciel se dégage; on y voit comme en été...

Mais où sont les bâtiments légers de von Hipper, les trois pointes du trident de cette nuit, le *Graudenz*, le *Stralsund*, le *Strassburg* et les flottilles de torpilleurs?

La houle courte et creuse qui règne devant la côte anglaise en a eu raison dès leur arrivée. A 6 h. 30 Hipper les a renvoyés vers l'est, vers la Flotte de Haute Mer, laquelle leur a fixé un rendez-vous de retraite... et a pris la fuite sans les attendre.

PAUL CHACK

(*A suivre.*)

1. Le *Patrol* put se déséchouer et rentrer dans la Tees.

LA FIN DE CHÉRI[1]

Seule une vieille femme, assise devant une menthe verte, troublait, par une toux grasse, la paix de ce lieu où la rumeur de la place de l'Opéra s'endormait, assourdie comme par un air épais, rebelle aux remous sonores. Chéri demanda un barbotage et s'essuya la racine des cheveux, d'une manière précautionneuse qui lui venait de loin, d'une époque où il entendait, garçonnet, une musique féminine de voix échangeant des sentences, avec une gravité biblique : « Si tu veux du lait de concombres où il y ait du vrai concombre, fabrique-le toi-même... Ne frotte pas ta sueur sur ta figure quand tu es en nage, la sueur rentre dans la peau et la consume... »

Le silence, le vide du bar créaient l'illusion de la fraîcheur, et Chéri ne vit pas tout de suite un couple, étroitement penché au-dessus d'une table, perdu dans un chuchotement insaisissable. Il remarqua au bout d'un moment l'homme et la femme inconnus, à cause de leur murmure qui filtrait quelques consonnes sifflantes, à cause aussi de l'excès d'expression qui rendait évidents leurs visages, deux visages de chasseurs misérables, surmenés et patients.

Il aspira deux gorgées de barbotage glacé, renversa la tête contre la panne jaune de la banquette, et sentit fondre avec délices la roideur mentale qui l'épuisait depuis quinze jours. Son présent pesant n'avait pas franchi, en même

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1925 et 1er janvier 1926.

temps que lui, le seuil du bar démodé, rougeâtre, à guirlandes d'or en rosaces, paré d'une cheminée de province, et où la dame du lavabo, entrevue dans son domaine de faïence, penchant ses cheveux blancs sous une lampe verte reprisait du linge en comptant ses fils.

Un passant entra, ne viola point le salon jaune, but debout près du comptoir comme par discrétion, et sortit sans avoir parlé. L'odeur dentifrice de la menthe offensait seule les narines de Chéri, qui fronça les sourcils vers la vieille femme indistincte. Sous un chapeau noir mou, pétri, il entrevit une figure ancienne, rehaussée çà et là de fard, de rides, de kohol, de bouffissures, le tout distribué en désordre, ainsi qu'on jette dans une poche, pêle-mêle, les clefs, le mouchoir et les sous. Un vieux visage bas, en somme, et ordinaire dans la bassesse, à peine caractérisé par l'indifférence des sauvages et des prisonniers. Elle toussa, ouvrit son sac à main, se moucha vaguement, et reposa sur la table de marbre le réticule noirâtre qui ressemblait à son chapeau, taillé dans le même taffetas noir malaxé et hors d'usage.

Chéri suivit ses gestes avec une répugnance exagérée, car il souffrait, hors de raison, de tout ce qui était féminin et vieux, depuis quinze jours. Il songea à s'en aller à cause du réticule vautré sur la table, voulut détourner son regard et n'en fit rien, retenu par une petite arabesque scintillante, une lumière imprévue attachée aux plis du sac. Sa curiosité l'étonna, mais trente secondes plus tard il regardait encore le point scintillant, et il avait absolument cessé de penser à quoi que ce fût. Il émergea de son hébétude par un sursaut victorieux, involontaire, qui lui rendit le libre jeu de sa respiration et de sa pensée :

« Je sais! Ce sont deux « L » entrelacés! »

Il goûta un moment de doux repos, quelque chose qui ressemblait à la sécurité d'une arrivée. Il oublia véritablement la nuque aux cheveux tondus, le poil gris et vigoureux, et la grande veste impersonnelle boutonnée sur un estomac dilaté, et le rire innocent en notes de contralto, tout ce qui le suivait si fidèlement et lui ôtait, depuis quinze jours, l'envie de manger et la liberté d'être seul.

« C'est trop beau pour que ça dure », pensa-t-il. En effet,

il reprit courageusement sa place dans la réalité, regarda de nouveau l'offensant objet, et se récita sans faute :

« Les deux initiales en petits brillants que Léa avait dessinées pour la bourse de daim d'abord, pour le service en écaille blonde après, et pour le papier à lettres! » »

Il n'admit pas un instant que le monogramme du sac pût se rapporter à un autre nom, il sourit ironiquement :

« A d'autres! On ne m'en raconte pas, à moi, sur ce genre de hasards. Je rencontre ce sac-là ce soir, par hasard, demain ma femme aura engagé un ancien valet de chambre de Léa, toujours par hasard, et après je ne pourrai plus entrer au restaurant, dans un cinéma ou dans un bureau de tabac, sans que je trouve Léa à tous les tournants. C'est ma faute, je n'ai rien à dire, je n'avais qu'à la laisser tranquille. »

Il déposa des petits billets près de son verre, et se leva avant d'appeler le barman. Il tourna le dos à la vieille femme, en se glissant entre les deux tables, ravala son ventre comme un matou qui passe sous une porte, dépensa une telle force de contention et d'adresse qu'il effleura, du bord de son veston, le verre de menthe verte, dit « pardon » à mi-voix, s'élança vers la porte vitrée, vers l'orée respirable, et s'entendit, avec horreur et sans le moindre étonnement, appeler :

— Chéri!

Acceptant le choc trop prévu, il se retourna, ne reconnut rien, dans la vieille écroulée, qui portât un nom dans sa mémoire; mais il n'essaya pas de s'évader une seconde fois, sachant bien que tout allait s'éclaircir.

— Tu ne me reconnais pas? Non? Et comment est-ce que tu me reconnaîtrais? Cette guerre, ça a vieilli plus de femmes que ça n'a tué d'hommes, on peut le dire. Et encore je ne peux pas me plaindre, moi, je ne risquais pas d'y perdre quelqu'un, à la guerre... Hein, Chéri...

Elle rit, et il la reconnut, en s'apercevant qu'il avait pris pour vétusté en elle ce qui était surtout misère, et profonde insouciance. Redressée et riante, elle ne paraissait pas plus que ses soixante ans probables, et sa main, qui quêta celle de Chéri, n'était point celle d'une grand'mère tremblotante.

— La Copine!... — murmura Chéri, sur un ton presque admiratif.

— Tu es donc content de me voir?

— Oh! oui...

Il ne mentait pas, se rassurait par degrés et pensait :

« Ce n'est qu'elle... La pauvre Copine... J'ai eu peur... »

— Tu prends quelque chose, Copine?

— Rien qu'un whisky soda, mon bel enfant. Es-tu resté beau, tout de même!

Il avala l'amer compliment, qu'elle lui jetait du bord pacifié de la vieillesse.

— Et décoré, encore, — ajouta-t-elle par politesse pure. — Oh! je le savais, tu sais! Nous l'avons toutes su.

Ce pluriel ambigu n'arracha pas un sourire à Chéri, et la Copine crut l'avoir choqué.

— Quand je dis nous, je parle de celles qui étaient tes véritables amies, Camille de la Berche, Léa, Rita, moi... Tu penses, ce n'est pas Charlotte qui me l'aurait raconté. Je n'existe pas pour elle. Mais on peut affirmer qu'elle n'existe pas pour moi.

Elle étendit solennellement au-dessus de la table une main pâle, qui avait oublié la lumière du jour.

— Tu comprends, Charlotte, elle ne sera plus pour moi désormais que la femme qui a réussi à faire arrêter, pendant vingt-quatre heures, la pauvre petite Rita... La pauvre Rita, qui n'a jamais su un mot d'allemand. Est-ce que c'était sa faute, à Rita, si elle était suisse, je te demande?

— Je sais, je sais, je connais l'histoire, — interrompit Chéri précipitamment.

La Copine leva sur lui son vaste œil sombre et huileux, plein d'une complicité invétérée et d'une compassion qui se trompait toujours.

— Pauvre gosse, — soupira-t-elle. — Je te comprends. Excuse-moi. Ah! tu l'as eu, ton calvaire!...

Il l'interrogea du regard, déshabitué des superlatifs qui assuraient, au vocabulaire de la Copine, une richesse funèbre, et il craignit qu'elle ne lui parlât de la guerre. Mais elle ne pensait pas à la guerre. Peut-être n'y avait-elle jamais pensé, car le souci de la guerre est l'affaire de deux générations seulement. Elle s'expliqua :

— Oui, je dis que c'est un calvaire qu'une mère pareille,

pour un fils comme toi, un enfant qui a vécu sans reproche, avant son mariage et après! Un enfant tranquille et tout, qui n'a pas passé par trente-six mains et qui a su conserver son patrimoine intact!

Elle hochait la tête et il la retrouvait peu à peu, chargée d'un grand visage ruiné de reine banale, d'une vieillesse sans noblesse et sans maladies qui avait traversé et délaissé impunément l'opium, clément à qui en est indigne.

— Tu ne fumes plus? — demanda brusquement Chéri.

Elle leva sa main blanche et mal soignée.

— Penses-tu! Ces bêtises-là, c'est bon quand on n'est pas seule. Du temps que j'épatais les gosses, oui... Tu t'en rappelles, quand tu venais la nuit? Ah! tu aimais bien ça... « Ma Copine, que tu me disais, encore une petite pipe, bien tassée! »

Il reçut sans broncher cette humble flatterie de vieille servante, qui mentait pour mieux aduler. Il sourit d'un air entendu et chercha dans l'ombre du chapeau flétri, sur un cou cravaté de tulle noir, un collier de grosses perles légères...

Il buvait, à petites gorgées machinales, le whisky qu'on lui avait servi par erreur. L'alcool qu'il n'aimait pas lui donnait ce soir du plaisir, de la facilité à sourire, effaçait sous ses doigts l'âpreté des surfaces non polies et des étoffes, et il écoutait avec bonté cette vieille femme pour qui le présent n'existait pas. Ils se rejoignaient par-dessus une époque superflue, par-dessus de jeunes morts importuns, et la Copine jetait vers Chéri une passerelle de noms qui étaient ceux de vieillards invulnérables, de vieillardes redressées pour la lutte ou pétrifiées sous leur aspect définitif et qui ne changeraient plus jamais. Elle contait minutieusement un déboire de dix-neuf cent treize, un dol antérieur au mois d'août dix-neuf cent quatorze, et quelque chose vacilla dans sa voix lorsqu'elle parla d'une Loupiote morte — « la semaine de ton mariage, mon petit! tu vois cette coïncidence? la fatalité a sa main sur nous, va! » — après quatre ans d'une amitié pure et paisible...

— On s'engueulait à journée faite, mon petit, mais seulement devant des tiers. Parce que tu comprends, pour les tiers, ça leur donnait l'idée que nous étions un ménage. Sans les engueulades, qui est-ce qui l'aurait cru? Alors, on s'en

disait... comme par la bouche de l'enfer! et les tiers rigolaient : « Ah! quelles passionnées! » Mon petit, je vais t'en raconter une que tu en resteras assis : tu sais bien, le prétendu testament de Massau...

— Quel Massau? — murmurait Chéri plein de langueur.

— Allons, tu ne connais que lui! Le testament qu'il avait — soi-disant! — remis aux mains de Louise Mac-Millar... C'était dix-neuf cent neuf, et au moment que je te parle, je faisais partie de la bande à Gérault, sa bande de « chiens fidèles », nous étions cinq qu'il nourrissait à Nice, tous les soirs à la Belle-Meunière, allons, on ne voyait que toi sur la Promenade, tout en blanc comme un bébé anglais, et Léa tout en blanc aussi... Ah! quel couple! Merveille sortie des mains du Créateur! Gérault taquinait Léa : « T'es trop *jeûne*, mâ fille, pis t'es trop fière, je t'embaucherai dans quinze-vingt ans... » Et il a fallu qu'un pareil homme quitte cette terre... Ses funérailles ont été arrosées de vraies larmes, versées par tout un peuple... Et donc que je te finisse l'histoire du testament...

Un flux d'incidentes, une marée de regrets rompus et de résurrections anodines, barattés avec une habileté dévoratrice, baignait Chéri. Il se penchait vers la Copine, qui se penchait symétriquement vers lui, baissait le ton aux passages dramatiques, jetait un cri soudain ou un rire, et il vit dans une glace combien ils ressemblaient tous deux au couple chuchotant qui leur avait cédé la place. Il se leva, poussé par le besoin de changer leur apparence, et le barman imita son mouvement, mais de loin, comme fait le chien discret quand son maître met fin à une visite.

— Ah oui... — dit la Copine. — Eh bien, je te raconterai le reste une autre fois.

— Après la prochaine guerre, — plaisanta Chéri. — Dis-moi, ces deux lettres-là... Oui, ce chiffre en petits brillants... Ce n'est pas le tien, Copine?

Il désignait le sac noir du bout de l'index, avançant le doigt et reculant le corps comme si le sac eût été vivant.

— Rien ne t'échappe, — admira la Copine. — Mais oui. Elle me l'a donné, figure-toi. Elle m'a dit : « C'est trop femme pour moi, à présent, ces bibelots-là. » Elle dit : « Qu'est-ce que

tu veux que je fiche de ces outils à glace et à poudre, avec ma figure de gros gendarme? » Elle me fait rire...

Chéri poussa vers fa Copine, pour l'interrompre, la monnaie d'un billet de cent francs :

— Pour ton taxi, Copine.

Ils débouchèrent sur le trottoir par la sortie dérobée, et l'éclairage diminué révéla à Chéri que la nuit s'avançait.

— Tu n'as pas ton auto?

— Mon auto, non. Je marche à pied, ça me fait du bien.

— Ta femme est à la campagne?

— Non. Son hôpital la retient à Paris.

La Copine hocha son chapeau invertébré.

— Je sais. C'est un grand cœur de femme. Elle est proposée pour la croix, je l'ai appris par la baronne.

— Quoi?...

— Tiens, arrête-moi celui-là, mon petit, celui qui est fermé... Et Charlotte s'est bien démenée, elle connaît des personnes du giron de Clemenceau. Ça rachètera un peu l'histoire de Rita... un peu, pas beaucoup. Elle est noire comme la figure du péché, Charlotte, mon petit!

Il l'enfourna dans un taxi où elle se confondit avec l'ombre et cessa d'exister. Il douta de l'avoir rencontrée dès qu'elle ne parla plus, et il regarda autour de lui, en respirant longuement la poussière d'une nuit qui préparait encore un jour torride. Il crut, comme on le croit en songe, qu'il allait s'éveiller chez lui, parmi les jardins arrosés tous les soirs, l'odeur du chèvrefeuille d'Espagne et les cris des oiseaux, contre la hanche à peine renflée de sa jeune femme... Mais la voix de la Copine s'éleva du fond de la voiture :

— Deux cent quatorze, avenue de Villiers! Retiens mon adresse, Chéri! Et tu sais que je dîne souvent à la *Girafe*, avenue de Wagram, si des fois tu me cherchais... N'est-ce pas, si des fois tu me cherchais...

« Elle en a de bonnes », pensait Chéri en allongeant le pas. « La chercher? Merci. Une autre fois je ferai un détour, si je la vois ».

Refroidi, reposé, il marchait sans effort, et ne quitta les quais qu'à la place de l'Alma, d'où il regagna en taxi l'avenue Henri-Martin. Un feu sourd, cuivré, teignait déjà l'Est et

évoquait un coucher d'astre, plutôt qu'une aube d'été. Aucun nuage ne barrait le ciel, mais une nue minérale, arrêtée par sa pesanteur, couvrait Paris et prendrait tout à l'heure les couleurs de l'incendie, la sombre ardeur des métaux rougis.

Car la canicule sèvre les grandes villes, et leurs abords, au lever du jour, des roses mouillés, des mauves floraux et des bleus de rosée qui baignent les espaces où le végétal en foule respire.

Rien ne bougea dans l'hôtel quand Chéri tourna la clef minuscule dans la serrure. Le vestibule dallé sentait encore un peu le dîner de la veille et les branches de seringa coupées, en buissons dans des vases blancs hauts à y cacher un homme, chargeaient l'air d'un poison irrespirable. Un chat gris inconnu s'évada, prit du champ sur la courte allée et considéra l'intrus avec froideur.

— Petit greffier, viens, — appela Chéri à voix basse.

Le chat le toisa sans reculer, d'une manière insultante, et Chéri se souvint qu'aucune bête, chien, cheval ou chat, ne lui avait accordé de sympathie. Il entendit, par delà quinze années, la voix éraillée d'Aldonza, qui prophétisait : « Ceux que les bêtes n'aiment pas, c'est des maudits! » Mais comme le chat, bien réveillé maintenant, roulait de ses deux pattes de devant un petit marron vert hérissé, Chéri sourit et monta vers la chambre.

Elle était bleue et sombre comme une nuit de théâtre, et l'aube s'arrêtait à son balcon, fleuri de roses disciplinées et de pélargoniums à entraves de raphia. Edmée dormait, ses bras et ses pieds nus hors de la couverture légère, couchée sur le flanc et la tête inclinée, un doigt passé dans son collier de perles, et pareille, dans le demi-jour, à une femme pensive plus qu'à une femme endormie. Sa chevelure crépelée empiétait sur sa joue, et Chéri n'entendait pas son souffle.

« Elle se repose », pensa Chéri. « Elle rêve au docteur Arnaud, ou à la Légion d'honneur, ou à la Royal Dutch. Elle est jolie. Qu'elle est jolie! Va, encore deux, trois heures de sommeil, et puis tu iras le retrouver, ton docteur Arnaud. Ça n'est pas bien grave. Vous vous retrouvez avenue d'Italie, dans la bonne boîte qui pue le phénol. Tu lui diras « oui, docteur, non, docteur », comme une petite fille. Vous aurez

l'air bien sérieux, vous jonglerez avec des trente-sept quatre et des trente-huit neuf, et il tiendra dans sa grosse main au coaltar ta petite patte au phénosalyl. Tu en as de la chance, ma petite fille, d'avoir un roman dans ta vie! Ce n'est pas moi qui te l'ôterai, va... Je voudrais bien, moi aussi... »

Edmée s'éveilla soudain, d'un mouvement si vif que Chéri ressentit la suffocation d'un homme à qui on coupe impoliment la parole.

— C'est toi! c'est toi!... Comment, c'est toi?

— Si tu en attendais un autre, je te fais mes excuses, — dit Chéri en lui souriant.

— Oh! c'est intelligent...

Elle s'assit sur son lit, rejeta ses cheveux en arrière.

— Quelle heure? tu te lèves? Ah! non, tu n'es pas encore couché... tu rentres... Oh! Fred!... Qu'est-ce que tu as encore fait?

— « Encore » est un compliment... Si tu savais ce que j'ai fait...

Elle n'en était plus au temps où elle suppliait, les mains sur les oreilles : « Non! non! ne dis rien! ne raconte pas! » Mais Chéri, plus vite qu'elle, s'écartait de l'époque innocente et malicieuse où il pouvait, rentrant au petit jour, tourmenter normalement une jeune femme en pleurs, puis l'entraîner avec lui dans un sommeil de champions réconciliés. Plus de caprices... Plus de trahisons... Plus rien que cette chasteté inavouable...

Il jeta loin de lui ses chaussures poussiéreuses, offrit à sa femme un visage pâle, habitué à tout dissimuler sauf sa volonté de dissimuler, s'assit sur la couche de lin fin et de dentelle :

— Sens-moi! — dit-il. — Hein?... J'ai bu du whisky.

Elle rapprocha leurs deux belles bouches, posa ses mains sur les épaules de son mari.

— Du whisky... — répéta-t-elle, rêveuse... — Du whisky... Pourquoi?

Une plus simple eût demandé « avec qui » et Chéri nota cette finesse. Il montra qu'il savait jouer le jeu, en répondant :

— Avec une copine. Et veux-tu toute la vérité?

Elle sourit, éclairée par la lumière levante qui s'enhardis-

sait par degrés, touchait le bord du lit, puis le miroir, puis un tableau au mur, puis l'or d'un poisson tournoyant dans une sphère de cristal emplie d'eau :

— Pas toute, Fred, pas toute! Une vérité louche, une vérité pour heure indue...

Cependant elle réfléchissait, certaine à peu près que ni l'amour, ni le bas plaisir, n'entraînaient Chéri loin d'elle. Elle abandonnait aux bras de Chéri un corps amolli, mais il sentait sur ses épaules une étroite main dure, raidie de circonspection.

— La vérité, — reprit-il, — c'est que je ne sais pas son nom. Mais je lui ai donné... attends... quatre-vingt trois francs.

— Comme ça, tout de suite? La première fois que tu la rencontrais? C'est princier.

Elle feignit de bâiller, coula mollement au creux du lit, comme si elle n'attendait aucune réponse, et il eut brièvement pitié d'elle, pendant quelques secondes, jusqu'à ce qu'un vif rayon horizontal sculptât mieux la forme presque nue qui gisait près de lui; alors sa pitié disparut.

« Elle, elle est belle. Ce n'est pas juste ».

Renversée, elle entr'ouvrait pour lui les yeux et les lèvres. Il vit briller le regard explicite, borné, si peu féminin, que la femme dédie au donneur de plaisir, et il fut offensé dans sa chasteté inavouable. Il répliqua, de haut en bas, par un autre regard, insociable, compliqué, le regard de l'homme qui se refuse. Il ne voulait pas reculer et leva seulement la tête vers le jour doré, le jardin mouillé d'arrosage, les merles qui brodaient une arabesque vocale sur le cri sec et multiplié des passereaux. Edmée put voir qu'il portait, sur sa joue bleue de barbe naissante, les traces d'une longue fatigue, et d'un amaigrissement sensible. Elle remarqua les nobles mains douteuses, les ongles que le savon n'avait pas purifiés depuis la veille, et le stigmate bistré, en forme de fer de lance, qui creusait la paupière inférieure et remontait jusqu'à l'angle interne de l'œil. Elle jugea que ce beau garçon sans faux-col ni souliers portait toutes les déchéances physiques, précises, exceptionnelles, d'un homme qu'on a arrêté et qui a passé une nuit en prison. Il n'était pas enlaidi, mais diminué, selon un laminage mystérieux qui rendit à Edmée l'autorité.

Elle délaissa toute invite voluptueuse, s'assit, posa une main sur le front de Chéri :

— Malade?

Lentement, il détacha du jardin son attention, revint à Edmée :

— Quoi?... mais non, je n'ai rien, que sommeil. Tellement sommeil que je n'arrive pas à me coucher, figure-toi...

Il sourit, découvrit l'envers pâli de ses lèvres et des gencives de corail, sèches, sans salive. Mais surtout il révéla en souriant une tristesse qui ne quêtait nul remède, et modeste comme un mal de pauvre. Edmée faillit l'interroger catégoriquement, puis se ravisa :

— Couche-toi, — ordonna-t-elle, en lui faisant place.

— Me coucher? Et l'eau? Je suis sale que c'en est un rêve!

Il eut encore la force de saisir une carafe, d'y boire au goulot et de jeter son veston, puis il tomba comme un mur sur le lit et ne bougea plus, sapé par le sommeil.

Elle contempla un long moment l'étranger à demi vêtu qu'un narcotisme retenait auprès d'elle. Sa vigilance allait de la lèvre bleuie à la paupière creuse, et de la main abandonnée au front scellé sur un seul secret. Elle se maîtrisait comme si le dormeur eût pu la surprendre, et composait son propre visage. Elle se leva doucement, et avant d'aveugler de rideaux la fenêtre éblouissante, elle jeta sur le corps étendu une couverture de soie qui, voilant son désordre de cambrioleur assommé, laissa resplendir la belle face rigide, et elle tendit soigneusement l'étoffe sur une main pendante, avec un peu de pieux dégoût, comme elle eût caché une arme qui a peut-être servi.

Il ne tressaillit pas, retiré pour quelques instants en un gîte inexpugnable; d'ailleurs l'hôpital avait enseigné à Edmée des gestes professionnels, non point doux mais assurés, qui atteignent un point visé sans avertir ni effleurer la zone environnante. Elle ne se recoucha pas, et goûta, assise, deminue, la fraîcheur inespérée de l'heure où le soleil éveillait le vent. Les longs rideaux respiraient et versaient, selon la brise, plus ou moins de sombre azur sur le sommeil de Chéri.

Edmée ne pensait pas, en le regardant, aux blessés, ni aux

morts dont elle avait joint les mains paysannes sur les gros draps de coton. Nul blessé travaillé de cauchemars, nul mort ne ressemblait à Chéri que le sommeil, le repos, le silence douaient d'une inhumanité unique.

L'extrême beauté ne suscite point de sympathie, n'appartient à aucune patrie, et le temps ne touchait à celle-ci que pour la rendre plus sévère. L'intelligence, chargée d'amender, en la dégradant à petits coups, la splendeur humaine, respectait en Chéri un admirable édifice consacré à l'instinct. Que pouvaient l'amour, ses machiavélismes, son abnégation intéressée et ses violences, contre ce porteur inviolable de lumière et sa majesté d'illettré?

Edmée appliquait volontiers son esprit à l'acquisition de vérités humiliantes, profitables, mais en elle croissait en même temps la faim profonde, omnivore, des femmes qui, par hérédité ou par vocation, sont destinées à exploiter l'amour. Pourvue de patience, et souvent subtile, elle ne prenait pas garde que l'appétit féminin de posséder tend à émasculer toute vivante conquête et peut réduire un mâle, magnifique et inférieur, à un emploi de courtisane. Sa sagesse de petit peuple neuf entendait ne pas renoncer aux richesses — l'argent, la paix, le despotisme domestique, le mariage — conquises en si peu d'années et dont la guerre doublait la saveur.

Elle regardait le corps fourbu, clos, et comme déserté.

« C'est Chéri, se répétait-elle, voilà, c'est Chéri... Que c'est peu, Chéri! » Elle leva l'épaule, elle ajouta : « C'est ça, leur Chéri... » en s'excitant à mépriser l'homme renversé. Elle rassembla en sa mémoire des nuits conjugales, des matins tout languissants de plaisir et de soleil, et n'en fit, à ce mort somptueux sous la soie fleurie et l'aile rafraîchissante des rideaux, qu'un froid hommage vindicatif, car il la dédaignait progressivement. Elle porta la main à son sein, petit et pointu, placé bas sur son torse mince, elle pressa ce fruit élastique comme pour prendre à témoin de l'injuste abandon le point le plus tentant de son jeune corps.

« Ce qu'il lui faut, à lui, c'est sans doute autre chose... Ce qu'il lui faut... »

Mais elle s'essayait vainement au mépris et à l'insulte

mentale. Une femme même perd le goût et le pouvoir de mépriser un homme qui souffre en toute indépendance, et elle incline secrètement à situer plus haut qu'elle ce qui est libre d'elle.

Edmée se sentit soudain rassasiée du spectacle que l'ombre des rideaux, la pâleur du dormeur et le lit blanc teignaient aux couleurs romantiques de la nuit et de la mort. Elle se leva d'un jet, dispose, forte, mais rebelle à toute offensive passionnée autour du lit désordonné, autour du traître, de l'absent réfugié dans son sommeil, dans son mal offensant et muet. Elle n'était ni irritée ni chagrine, et son sang ne battit plus fort dans sa gorge, ne monta à sa joue couleur de perle, qu'à l'image rousse et sanguine de l'homme qu'elle appelait « mon cher maître » et « chef » sur un ton de badinage sérieux. La main épaisse et douce, le rire d'Arnaud et les étincelles que le soleil ou la lampe de la salle d'opération allumait dans sa moustache rouge, et la blouse blanche endossée, enlevée dans l'hôpital même, ainsi que le vêtement intime qui ne dépasse pas un seuil voluptueux... Edmée se leva comme pour la danse :

« Ça, oui, ça!... »

Elle agita sa tête et sa chevelure par un mouvement de cavale, et gagna la salle de bains sans se retourner.

***

D'invention pauvre, de proportions banales, la salle à manger empruntait son luxe aux couleurs généreuses d'une tenture jaune, à bouquets pourpres et verts. Le stucquage blanc et gris du plafond et des murs rejetait trop de clarté aux convives, déjà éclairés sans ménagement par la lumière centrale. Une constellation de cristal bougeait à chaque mouvement de la robe d'Edmée, mais madame Peloux avait gardé son costume tailleur à boutons de cuir tressé, et Camille de La Berche son voile d'infirmière, sous lequel elle ressemblait fidèlement au Dante, en plus velu. A cause de la chaleur, les femmes se taisaient, et Chéri se taisait par habitude. Le bain chaud et la douche froide triomphaient de sa fatigue,

mais la puissante lumière qui s'abattait du plafond, ricochant sur sa pommette, dénonçait la dépression de la joue, et il tenait les yeux baissés, pour que l'ombre de ses cils couvrît sa paupière inférieure.

— Chéri a seize ans, ce soir, — asséna la basse profonde de la baronne.

Personne ne lui répondit, et Chéri salua d'une petite inclinaison du buste.

— Il y a bien longtemps, — continua la baronne, — que je ne lui ai pas vu l'ovale de la figure si mince.

Edmée fronça imperceptiblement les sourcils.

— Moi, si. Simplement pendant la guerre.

— C'est vrai, c'est vrai, — approuva en petit fifre Charlotte Peloux. — Qu'il était défait, mon Dieu, en 1916, pendant son séjour à Vesoul! Ma petite Edmée, — ajouta-t-elle sans transition, — vous savez qui j'ai vu aujourd'hui, et que *tout* va très bien...

Edmée rougit d'une manière docile qui ne lui seyait pas et Chéri leva les yeux :

— Tu as vu qui? Et qu'est-ce qui va bien?

— La pension de Trousselier, mon petit amputé du bras droit. Il est sorti de l'hôpital le 20 juin. Ta mère s'occupe de lui à la Guerre.

Elle n'avait pas cherché sa réponse et elle reposait sur lui la couleur dorée de ses calmes prunelles; pourtant il savait qu'elle mentait.

— C'est de son ruban rouge qu'il s'agit. Après tout, pauvre gosse, c'est bien son tour...

Elle lui mentait devant ces deux femmes qui savaient qu'elle mentait...

« Et si j'envoyais la carafe au milieu de tout ça? »

Mais il ne bougea pas. Dans quelle passion eût-il puisé le sursaut de colère qui dresse le corps, dirige la main?

— Abzac nous quitte dans une semaine, — reprit madame de La Berche.

— Ce n'est pas sûr, — répartit Edmée avec quelque vivacité. — Le docteur Arnaud n'est pas d'avis qu'on le laisse s'échapper comme ça, sur sa jambe neuve... Vous le voyez, par trente à l'ombre, avec les possibilités de gangrène... Le

docteur Arnaud sait trop bien que des imprudences analogues, depuis cinq ans...

Chéri la regardait, et elle suspendit sa phrase sans motif. Elle maniait, comme un éventail, une rose à tige feuillue. Elle refusa d'un signe le plat qu'on passait et s'accouda. Vêtue de blanc, l'épaule nue, elle n'était pas exempte, même dans l'immobilité, de cette satisfaction intime, de cette considération de soi qui la classaient.

Quelque chose d'outrageant rayonnait à travers son suave contour. Une indiscrète lueur décelait en elle celle qui veut parvenir et qui n'a connu encore que le succès.

« Edmée, jugea Chéri, c'est une femme qui n'aurait jamais dû avoir plus de vingt ans. Ou je rêve, ou elle ressemble à sa mère depuis la guerre. »

L'instant d'après la ressemblance avait disparu. Rien d'évident ne rappelait Marie-Laure en Edmée. De la beauté d'empoisonneuse, rousse, blanche, impudente, dont Marie-Laure s'était servie pendant sa carrière comme d'un piège, Edmée ne se réclamait que par un seul signe : l'impudence. Attentive à ne choquer personne, elle choquait pourtant, à la manière d'une parure trop neuve ou d'un coursier de second ordre, les êtres anciens, fins et de souche ancienne, et aussi les êtres que leur nature ou leur absence d'éducation rapprochait de la subtilité originelle. Les domestiques et Chéri redoutaient, chacun à leur manière, ce qu'en Edmée ils pressentaient plus bas qu'eux.

Autorisée par Edmée qui allumait une cigarette, la baronne de La Berche grilla longuement la pointe d'un cigare et fuma avec volupté. Le voile blanc à croix rouge retombait sur ses épaules viriles, et elle était pareille aux hommes graves qui coiffent, à la fin des réveillons, des bonnets phrygiens, des fanchons d'ouvreuse et des shakos en papier mousseline. Charlotte défit les boutons de cuir tressé de sa jaquette, attira à elle la boîte d'abdullas, et le maître d'hôtel, respectueux des us de l'intimité, roula à portée de Chéri une petite table de prestidigitateur pleine de secrets, de doubles fonds à bascule et de liqueurs dans des fioles d'argent. Puis il quitta la salle et le mur jaune perdit son ombre longue de vieil Italien à visage de buis, coiffé de cheveux blancs.

— Il a vraiment de la branche, ce Giacomo, — dit la baronne de la Berche. — Et je m'y connais.

Madame Peloux haussa les épaules, geste qui depuis longtemps n'émouvait plus ses seins. Sa gorge chargeait une blouse de soie blanche à jabot et à encolure plissés, et sa courte chevelure teinte, encore foisonnante, brûlait d'un rouge sombre au-dessus de ses grands yeux malfaisants et de son beau front de conventionnel.

— Il a la branche qu'ont tous les vieux Italiens à cheveux blancs. Tous camériers du pape, à les voir, et ils te font le menu en latin, et puis tu ouvres une porte et tu les trouves en train...

Chéri accueillit cette virulence comme une averse opportune. La méchanceté maternelle rouvrait les nuées, le ramenait dans un air respirable. Il la retrouvait pareille à la Charlotte d'autrefois, qui du haut de son balcon traitait de « femme à trois francs » une gracieuse passante et qui, à une question de Chéri : « Tu la connais? » répliquait : « Non, mais! il faudrait peut-être que je la connaisse, cette traînée! » Confusément il prenait goût, ce soir, à la vitalité supérieure de Charlotte, confusément il la préféra, un instant, aux deux autres créatures présentes, mais il ne sut pas que cette préférence, cette partialité, s'appelaient peut-être amour filial. Il rit, il applaudit madame Peloux d'être encore, d'une façon éclatante, celle qu'il avait connue, haïe, redoutée, insultée. Un instant, madame Peloux prit aux yeux de son fils son caractère authentique, c'est-à-dire qu'il l'estima à sa valeur, l'apprécia fougueuse, dévoratrice, calculatrice, capricieuse et imprudente ensemble comme un grand financier, capable de délectation dans la malignité comme un humoriste.

« Un fléau, quoi, se dit-il, mais pas plus. Un fléau, mais pas une étrangère... » Il reconnut, en pointes mordant le front de conventionnel, les pointes d'un noir bleuté qui sur son propre front rendaient évidentes la blancheur de la peau et le noir bleu des cheveux.

« C'est ma mère, pensa-t-il, étonné et vaguement satisfait. Personne ne m'a jamais dit que je lui ressemble, et je lui ressemble. » L' « étrangère », en face de lui, rayonnait d'un éclat de perle, blanc et voilé... Chéri entendit le nom de la

duchesse de N..., jeté par la voix profonde de la baronne, et il vit, sur le visage de l'étrangère, s'allumer et mourir une férocité fugitive, comme le serpent de feu qui dessine soudain, dans une cendre attiédie, la forme d'un sarment consumé. Mais elle n'ouvrit pas la bouche et ne se mêla pas au concert de malédictions militaires dont la baronne chargeait une rivale de clinique.

— Ils ont là-dedans une histoire d'antralgésine, il paraît... Deux morts en deux jours sous la seringue. Je ne les vois pas blancs! — dit madame de La Berche avec un rire cordial.

— Vous rêvez, — rectifia sèchement Edmée. — C'est une vieille histoire de Janson de Sailly qu'on réédite.

— On ne prête qu'aux riches, — soupira Charlotte avec mansuétude. — Chéri, tu as sommeil?

Il fondait de fatigue, et il admirait la résistance de ces trois femmes que le labeur, l'été parisien, le mouvement et la parole ne mettaient pas hors de combat.

— La chaleur, — dit-il laconiquement.

Le regard d'Edmée croisa le sien, mais elle ne fit aucun commentaire et ne le démentit point.

« Ce n'est pas elle qui me vendrait », pensa-t-il.

— Pou-pou-pou, — chanta Charlotte. — La chaleur... et l'insomnie... et les promenades...

Comme d'habitude, elle savait tout. Son regard, appuyé sur celui de Chéri, débordait de complicité, de tendre chantage. Chuchotements d'office, rapports de concierge... Peut-être que Léa elle-même pour le plaisir de mentir féminiment, de triompher une dernière fois, racontait à Charlotte... La baronne laissa échapper un petit ricanement chevalin, et l'ombre de son grand nez d'ecclésiastique couvrit le bas de son visage.

— N.. de D...! — hurla Chéri.

Sa chaise tomba derrière lui, et Edmée se mit debout aussitôt, prompte, attentive. Elle n'exprimait pas le moindre étonnement. Charlotte Peloux et la baronne se mirent sur la défensive, à l'ancienne mode, avec un geste des mains à la jupe, comme pour se trousser et fuir. Chéri, appuyé des deux mains à la table, haletait, immobile, et tournait la tête de droite et de gauche, comme une bête prise dans un filet.

— Vous, d'abord, vous... — bégaya-t-il.

Il tendit le bras vers Charlotte, qui en avait vu bien d'autres et que la menace filiale, devant témoins, galvanisa :

— Quoi? quoi? quoi? — aboya-t-elle à petits coups. — M'insulter? Un petit malheureux, un petit malheureux, qui si je voulais....

Les cristaux vibraient au son de sa voix perçante, mais une voix plus aiguë lui coupa la parole :

— Laissez-le! — cria Edmée.

Le silence sembla assourdissant après trois clameurs si brèves, et Chéri, rendu à sa dignité physique, se secoua, sourit, couvert d'une pâleur verte.

— Je vous demande pardon, mame Peloux, — dit-il avec enjouement.

Déjà elle le bénissait de l'œil et du geste, en championne que la fin du round trouve apaisée et pacifique.

— Ah! tu l'as, le sang vif!

— C'est un guerrier, — dit la baronne en serrant la main de Chéri. — Je te dis au revoir, Chéri, ma cagna m'attend.

Elle refusa une place dans l'automobile de Charlotte et voulut rentrer à pied chez elle. Le long de l'avenue Henri-Martin, sa haute taille, son voile blanc d'infirmière et le feu de son cigare enlevaient, la nuit, le courage aux pires rôdeurs. Edmée suivit les deux vieilles femmes jusqu'au seuil, courtoisie exceptionnelle qui permit à Chéri de mesurer la perplexité de sa femme et sa pacifique diplomatie. Il but à lentes gorgées un verre d'eau froide, et réfléchit, debout sous une cataracte de lumière, en savourant son terrible isolement :

« Elle m'a défendu », répétait-il. « Elle m'a défendu sans amour. Elle m'a défendu comme elle défend le jardin contre les merles, sa provision de sucre contre les infirmières pillardes, son vin contre les valets. Elle sait sans doute que je suis allé... rue Raynouard, que j'en suis revenu, et que je n'y suis pas retourné. Elle ne m'en a pas dit un mot, et peut-être que cela lui est indifférent. Elle m'a défendu parce qu'il ne fallait pas que ma mère parlât... Elle m'a défendu sans amour. »

Il entendit la voix d'Edmée avant qu'elle se montrât. De loin, elle tâtait l'humeur de Chéri.

— Tu veux monter tout de suite, Fred? Tu ne te sens pas souffrant?

Elle tendit la tête par la porte entre-bâillée, et il rit amèrement en lui-même :

« Elle est si prudente... »

Elle vit son sourire et s'enhardit.

— Viens, Fred. Je crois que je suis presque aussi lasse que toi. La preuve, c'est que je me suis laissée aller tout à l'heure... Mais je viens de m'excuser auprès de ta mère.

Elle éteignit une partie de la cruelle lumière et recueillit sur la nappe des roses qu'elle plongea dans l'eau. Son corps, ses mains, les roses, sa tête penchée dans une brume de cheveux dont la chaleur effaçait un peu la crépelure, tout, en elle, pouvait enchanter un homme.

« Je dis un homme, je ne dis pas n'importe quel homme », répéta insidieusement la voix de Léa aux oreilles de Chéri.

« Je peux tout lui faire », pensait-il en la suivant des yeux. « Elle ne se plaindra pas, elle ne divorcera pas, je n'ai rien à craindre d'elle, même pas l'amour. Il ne tiendrait vraiment qu'à moi d'être bien tranquille. »

Mais en même temps il reculait avec une répugnance indicible, devant la possibilité de vivre, apparié, dans un domaine qui n'était pas régi par l'amour. Son enfance de bâtard, sa longue adolescence en tutelle lui avaient enseigné qu'en un monde qui passe pour effréné règne un code presque aussi étroit qu'un préjugé bourgeois. Chéri y avait appris que l'amour s'occupe d'argent, de trahison, de crime et de lâches consentements. Mais il était maintenant en chemin d'oublier les vieux statuts et de repousser les tacites condescendances par lesquelles un amour infidèle peut acheter sa licence de vivre éclatant ou caché. Aussi laissa-t-il glisser la douce main posée sur sa manche. Et comme il marchait aux côtés d'Edmée vers la chambre qui n'entendrait ni reproches ni baisers, il se sentit pénétré de honte inconnue, et rougit de leur bonne entente monstrueuse.

***

Il se trouva dehors, et vêtu pour la rue, sans presque avoir su qu'il revêtait un imperméable léger, coiffait un

chapeau mou. Il laissait derrière lui le hall embrumé de fumée suspendue, le fort parfum des femmes et des fleurs, l'odeur cyanhydrique du cherry. Il laissait Edmée, le docteur Arnaud, des Filipesco, des Atkins et des Kelekian, deux jeunes filles du monde qui, pour avoir bénévolement conduit des camions pendant la guerre, n'aimaient plus que le cigare, l'automobile et les camaraderies de garages. Il abandonnait Desmond flanqué d'un marchand de biens et d'un sous-secrétaire d'État au ministère du Commerce, un amputé-poète, et Charlotte Peloux. Un jeune ménage mondain, sans doute particulièrement informé, avait dîné d'un air prude et gourmand, avec des mines entendues, une avidité scandalisée et naïve qui semblait attendre que Chéri dansât tout nu...

Chéri s'en allait conscient de s'être stoïquement comporté, sans autre faute qu'une perte subite du présent, une désaffection gênante au cours du repas. Encore cette stupeur n'avait-elle duré qu'un moment, incalculable comme les songes. Maintenant, il s'éloignait de tous les étrangers qui peuplaient sa maison, et son pas, sur le sable, faisait un doux bruit de pattes légères. La couleur grise et argentée de son vêtement le rendait pareil au brouillard descendu sur le Bois, et deux ou trois promeneurs nocturnes envièrent ce jeune homme pressé qui n'allait nulle part.

L'image de sa maison pleine le pourchassait. Il entendait encore le son des voix, il emportait le souvenir des visages et des rires, et surtout de la forme des bouches. Un homme âgé avait parlé de guerre, une femme de politique. Il se rappelait aussi l'entente nouvelle qui reliait Desmond à Edmée et l'intérêt que sa femme prenait à un lotissement... « Desmond... quel mari pour ma femme... » Et puis, la danse... Charlotte Peloux accessible au tango... Chéri hâta le pas.

Une nuit de précoce automne, humide, enveloppait de brume la pleine lune. Un grand halo laiteux, environné d'un pâle arc-en-ciel, remplaçait l'astre, et s'éteignait par moments, étouffé sous des bouffées de nues courantes. L'odeur de septembre naissait des feuilles tombées pendant la canicule.

« Il fait doux », pensa Chéri.

Un banc accueillit sa lassitude, mais il ne s'arrêta pas

longtemps, rejoint par une compagne invisible à laquelle il refusa, sur le banc, sa place. Une compagne qui portait cheveux gris, longue veste, et résonnait d'une gaîté inexorable... Chéri tourna la tête vers les jardins de la Muette, comme s'il pouvait entendre, de si loin, les cymbales du jazz-band.

L'heure n'était pas venue de regagner la chambre bleue où peut-être les deux jeunes filles du meilleur monde fumaient encore de bons cigares, assises en amazone sur le velours bleu du lit, et amusaient le marchand de biens avec des anecdotes de ravitailleuses.

« Ah, une bonne chambre d'hôtel, une bonne chambre rose, bien banale et bien rose... » Mais ne perdrait-elle pas sa banalité, au moment où, la lampe éteinte, la nuit totale autoriserait l'entrée, pesante et badine, de la longue veste impersonnelle et des drus cheveux gris? Il sourit à l'intruse, car il avait franchi l'étape de la peur : « Là où ailleurs... *elle* sera aussi fidèle. Mais je ne veux plus habiter avec ces gens. »

Jour par jour, heure par heure, il devenait méprisant, et rigoriste. Déjà il jugeait sévèrement les héros des faits divers, et les jeunes veuves de la guerre qui réclamaient, comme le brûlé l'eau fraîche, des maris neufs. Son intransigeance atteignait le domaine de l'argent, sans qu'il se rendît compte d'un changement aussi grave. « Pendant le dîner, cette combine des bateaux de cuirs bruts... Quelle dégoûtation! Ils parlent de çà tout haut... » Mais pour rien au monde il n'eût révélé, par une protestation publique, qu'il devenait celui qui n'a plus, avec ses semblables, de commune mesure. Prudent, il taisait cela comme le reste. Accusée par lui de liquider bizarrement quelques tonnes de sucre, Charlotte Peloux ne lui avait-elle pas rappelé, en quelques mots explicites, le temps où Chéri demandait, sur le ton d'une désinvolte réquisition : « Léa, passe-moi donc cinq louis que j'aille chercher des cigarettes... »

« Ah! » soupira-t-il, « elles ne comprendront jamais rien, ces femmes... Ce n'était pas la même chose... »

Ainsi il rêvait, tête nue et les cheveux humides, presque inconsistant dans le brouillard. Une ombre féminine passa près de lui en courant. Le rythme de la course, la morsure grinçante des pieds sur le gravier décelaient la hâte, l'angoisse,

et l'ombre de femme se jeta sur une ombre d'homme qui venait à sa rencontre, s'abattit sur elle, poitrine à poitrine, comme traversée d'une balle.

« Ces deux-là se cachent », pensa Chéri. « Qui trompent-ils? Tout le monde trompe. Mais moi... » Il n'acheva pas, et se leva sur un mouvement de répugnance qui signifiait profondément : « Moi, je suis pur. » Une confuse lumière, sur des régions stagnantes et jusque-là insensibles, commençait de lui enseigner que pureté et solitude sont un seul et même malheur.

La nuit avançant, il sentit le froid. A veiller longuement et sans but, il apprenait que les phases de la nuit varient sa saveur, et que minuit est une heure tiède si on la compare à celle qui précède immédiatement l'aube.

« L'hiver viendra vite », pensa-t-il en allongeant le pas. « Ce n'est pas trop tôt qu'on en finisse avec cet été interminable. L'hiver prochain, je veux... Voyons, l'hiver prochain... » Son effort prospecteur plia presque aussitôt, et il s'arrêta, tête baissée, comme un cheval qui voit de loin la côte.

« L'hiver prochain, il y aura encore ma femme, ma mère, la mère La Berche, Chose, Machin et Truc. Il y aura tout ce monde... Et il n'y aura plus jamais, pour moi.... »

Il s'arrêta pour regarder marcher, sur le Bois, une horde de nues basses, d'un rose insaisissable, qu'un coup de vent abattait, empoignait par leur chevelure de brouillards, tordait, traînait sur les pelouses avant de les hisser jusqu'à la lune... Chéri contemplait familièrement les féeries lumineuses de la nuit que ceux qui dorment croient noire.

L'apparition, mi-voilée, d'une plate et large lune, parmi des fumées véloces qu'elle semblait chasser et fendre, ne le détourna pas d'une divagation arithmétique : il fit le compte en années, en mois, jours et heures, d'un précieux temps, à jamais perdu.

« Si, le jour où je suis allé la revoir, avant la guerre, je l'avais gardée, c'étaient trois, quatre ans de bons, des centaines, des centaines de jours et de nuits, gagnés, mis en réserve pour l'amour... » Un si grand mot ne le fit pas broncher.

« Des centaines de jours, une vie, — la vie. La vie comme avant, la vie avec ma pire ennemie, comme elle disait...

Ma pire ennemie qui me pardonnait tout et ne me passait rien... » Il pressait son passé, exprimait un reste de suc sur son désert présent, ressuscitait, inventait au besoin sa princière adolescence modelée, conduite par deux grandes mains robustes de femme, amoureuses, prêtes à châtier. Longue adolescence orientale, protégée, où la volupté passait comme un silence dans un chant... Luxe, caprices, cruautés d'enfant, fidélité qui s'ignorait... Il renversa la tête vers le halo de nacre qui emplissait le haut du ciel et cria tout bas : « Tout est foutu! J'ai trente ans! »

Il se hâta vers sa demeure, en s'invectivant sur le rythme vif de son pas : « Imbécile! Le pire, ce n'est pas son âge à elle, c'est le mien. Pour elle, tout est probablement fini, mais pour moi... »

Il ouvrit sans bruit sa maison enfin silencieuse et y retrouva, le cœur sur les lèvres, le relent de ceux qui avaient bu, mangé et dansé là. Le miroir du vestibule, à l'envers de la porte, le remit en face du jeune homme amaigri, qui avait la pommette dure, une belle lèvre triste, un peu bleuie de poil noir renaissant, un grand œil tragique et réticent, le jeune homme enfin qui avait inexplicablement cessé d'avoir vingt-quatre ans.

« Pour moi », acheva Chéri, « je crois bien que tout est dit ».

***

— Tu comprends, ce qu'il me faudrait, c'est un coin tranquille... Un rien, une garçonnière, un pied à terre...

— Je ne suis pas une enfant, — reprocha la Copine.

Elle leva vers le plafond à guirlandes ses yeux inconsolables.

— Un peu de rêve, mon Dieu, un peu de roman et de caresses pour un pauvre cœur d'homme... Tu parles si je comprends! Et tu n'as pas de préférence?

Chéri fronça les sourcils.

— De préférence? Pour qui?

— Tu ne me comprends pas, mon bel enfant... De préférence pour un quartier?

— Ah... Non, je n'ai pas de préférence. Un coin tranquille.

La Copine hocha sa grande tête complice.

— Je vois, je vois. Quelque chose dans mon genre, dans le genre de mon appartement. Tu sais où je reste?

— Oui...

— Non, tu n'en sais rien. J'étais sûre que tu ne le mettrais pas en écrit. Deux cent quatorze, avenue de Villiers. Ça n'est ni beau ni grand. Mais tu ne cherches pas une garçonnière pour être remarqué?

— Non.

— Moi, j'ai trouvé la mienne grâce à une combine avec ma propriétaire. Un bijou de femme, par parenthèse, mariée ou tout comme. Un oiseau aux yeux de pervenche, mais la fatalité l'a marquée au front, et je lui ai déjà vu dans ses cartes qu'elle abusait de toutes choses et que...

— Oui. Tu m'as dit tout à l'heure que tu connaissais un pied-à-terre...

— Un pied-à-terre, oui, mais indigne de toi.

— Tu crois?

— De toi... de vous!

La Copine enfouit son rire plein d'allusions dans un whisky dont l'odeur de harnais mouillé incommodait Chéri. Il supporta qu'elle plaisantât des bonnes fortunes imaginaires, car il voyait, sur son cou grenu, un fil de grosses perles creuses qu'il croyait reconnaître. Toute trace intacte du passé l'immobilisait sur une voie qu'il descendait insensiblement, et pendant ces haltes il se reposait.

— Ah! — soupira la Copine, — je voudrais la contempler au passage! Quel couple!... Je ne la connais pas, mais je vous vois ensemble!... Naturellement, tu veux la meubler?

— Qui?

— Mais ta garçonnière, donc!

Perplexe, il regarda la Copine. Des meubles... Quels meubles? Il n'avait songé qu'à une chose : posséder une retraite dont la porte s'ouvrirait, se fermerait pour lui seul, sur un lieu ignoré d'Edmée, de Charlotte, de tous...

— Tu la meubles en ancien, ou en moderne? La belle Serrano avait tendu son rez-de-chaussée rien qu'en châles

espagnols, mais c'est une excentricité. Il est vrai que tu es assez grand pour savoir ce que tu veux...

Il l'écoutait peu, requis par l'effort d'imaginer un futur logis, secret, étroit, chaud et noir. Cependant, il buvait du sirop de groseilles comme une jeune fille d'autrefois, dans le bar rougeâtre, démodé, invariable, et pareil à lui-même depuis que Chéri, garçonnet, y avait sucé du bout d'une paille ses premiers barbotages... Le barman lui-même ne changeait pas, et si la femme assise en face de Chéri était une femme flétrie, du moins ne l'avait-il jamais connue belle, ni jeune...

« Ma mère, ma femme, les gens qu'elles voient, tout ce monde change, et vit pour changer... Ma mère peut devenir banquier et Edmée conseiller municipal. Mais moi... » Il se hâta de revenir en pensée au refuge futur, situé dans un point inconnu de l'espace, mais qui serait secret, étroit, chaud, et...

— Moi, c'est algérien, — poursuivait la Copine. — Ça ne se fait plus, mais ça m'est bien égal, d'autant que c'est des meubles prêtés. J'y ai mis des souvenirs, des photos du bon temps, des photos que tu connais sûrement, et puis le portrait de la Loupiote... Viens visiter, tu me feras plaisir.

— Je veux bien. Allons!

Du seuil, il appela un taxi.

— Mais tu n'as donc jamais ton auto? Pourquoi n'as-tu pas ton auto? C'est tout de même extraordinaire que les personnes qui ont une auto n'ont jamais leur auto!

Elle rassemblait sa jupe noire fanée, pinçait le cordonnet de son face-à-main dans le fermoir de son sac, laissait tomber un gant, et subissait avec un sans-gêne nègre les regards des passants. A côté d'elle, Chéri reçut des sourires insultants et l'admiration condoléante d'une jeune femme qui s'écria : « Que de bien de perdu, Seigneur! »

Patient, assoupi, il subit le bavardage de la vieille femme dans la voiture. Elle lui contait d'ailleurs de douces histoires, celle du petit chien de neuf cents grammes qui avait immobilisé le retour des courses en 1897; celle de la mère La Berche enlevant une jeune épousée, le jour du mariage, en 1893...

— C'est là. Ouvre-moi la portière qui est dure, Chéri. Je te préviens que le vestibule n'est pas clair, ni d'ailleurs,

comme tu vois, l'entrée de la maison... Mais un rez-de-chaussée, n'est-ce pas... Reste là une seconde...

Debout dans l'obscurité, il attendait. Il écoutait un bruit de trousseau de clefs, une soufflerie de la créature âgée et poussive, sa voix de servante affairée.

— J'allume... Tu vas d'ailleurs te trouver en pays de connaissance. Bien entendu, j'ai l'électricité... Je te présente mon petit salon, qui est en même temps mon grand salon.

Il entra, loua sans la voir, par gentillesse, une pièce basse aux murs vaguement grenat, boucanée par la fumée d'innombrables cigares et cigarettes. D'instinct, il chercha la fenêtre aveuglée de volets et de rideaux...

— Tu n'y vois pas? Tu n'es pas un vieil oiseau de nuit comme la Copine... Attends, j'allume le plafond.

— Ne te donne pas la peine... Je ne fais qu'entrer et...

Tourné vers la paroi la plus éclairée, tapissée de petits cadres et de photographies percées de quatre punaises, il se tut, et la Copine se mit à rire.

— Quand je te le disais, que tu serais en pays de connaissance! J'étais sûre que ça te ferait plaisir. Tu ne l'as pas, celle-là?

« Celle-là », c'était un très grand portrait photographique, rehaussé de couleurs d'aquarelle presque éteintes. Des yeux bleus, une bouche riante, un chignon blond, un air de paisible triomphe armé... La taille haute dans un corselet premier empire, et des jambes visibles sous la gaze, des jambes à n'en plus finir, renflées aux cuisses, minces au genou, des jambes... Et un chapeau de gommeuse, un chapeau qui n'avait qu'une seule aile relevée, tendue comme une seule voile au vent...

— Elle ne te l'avait pas donnée, celle-là, je le parie bien? Une déesse, une fée, là-dessus! elle marche sur les nuées! Et comme c'est bien elle tout de même! Cette grande photo, c'est la plus belle à mon sens, mais je tiens tout autant aux autres, tiens, par exemple cette petite-là, qui est beaucoup plus récente, est-ce que ce n'est pas un plaisir des yeux?

Un instantané, assujetti par une épingle rouillée, montrait une femme sombre sur un jardin clair...

« C'est la robe bleu-marine et le chapeau avec des mouettes », se dit Chéri en lui-même.

— Moi, je suis pour les portraits flatteurs, — continua la Copine. — Un portrait comme celui-ci, voyons, en conscience, est-ce que ce n'est pas à joindre les mains et croire en Dieu?

Un art bas et savonneux avait léché le suave « portrait-carte », allongé le cou, rétréci un peu la bouche du modèle. Mais le nez, aquilin juste assez, le nez délicieux et ses conquérantes narines, mais le pli chaste, le sillon de velours qui creusait sous le nez la lèvre supérieure, demeuraient intacts, authentiques, respectés du photographe même...

— Crois-tu qu'elle voulait tout brûler, sous prétexte qu'à présent ça n'intéresse plus personne de savoir comme elle a été? Mon sang s'est révolté, j'ai jeté des cris d'enfer, elle me les a toutes données, le même jour qu'elle m'a fait cadeau du réticule à son chiffre...

— Qui c'est, ce type, là-dessus, avec elle?

— Quoi? Tu dis? qu'est-ce qu'il y a?... Attends que je pose mon chapeau?...

— Je te demande qui c'est, le type, là... Un peu vite, allons...

— Mon Dieu, mais tu me bouscules... Là? C'est Bacciocchi, voyons! Naturellement, tu ne peux guère le reconnaître, il date de deux tours avant toi.

— Deux quoi?

— Après Bacciocchi, elle a eu Septfons, — et encore non, attends, Septfons, c'était avant... Septfons, Bacciocchi, Spéleïeff, et toi. Hein, ce pantalon à carreaux... C'est rigolo, ces modes d'homme d'autrefois.

— Et cette photo-là, c'est de quand?

Il s'écarta d'un pas, car la Copine penchait, près de lui, sa tête nue et des cheveux en nid de pie, feutrés, qui sentaient la perruque.

— Ca, c'est sa toilette des Drags en... en 1888 ou 9. Oui, l'année de l'exposition. Là, mon petit, il faut tirer le chapeau. Des beautés comme çà, on n'en fait plus.

— Peuh... Je ne la trouve pas épatante...

La Copine joignit les mains. Sans chapeau, elle vieillissait,

la chevelure teinte d'un noir vert, au-dessus d'un front nu, en beurre jaune.

— Pas épatante! Cette taille à serrer dans les dix doigts! Ce cou de colombe! Et regarde-moi la robe! Toute en mousseline de soie ciel coulissée, mon petit, et des cordons de roses pompon cousus sur les coulissés, et le chapeau en pareil! Et la petite aumônière en pareil aussi, on appelait ça une aumônière... Ah! la beauté! On n'a pas revu de débuts comme les siens, une aurore, un soleil de l'amour!

— Des débuts où?

Elle poussa Chéri d'une molle bourrade.

— Allons!... Ce que tu me fais rire! Ah! les deuils de la vie doivent être bien roses, près de toi!...

Tourné vers la muraille, il cachait ainsi son visage rigide. Il parut attentif encore à quelques Léa, l'une respirant une rose artificielle, l'autre penchée sur un livre à fermoir gothique et découvrant une nuque large, un col sans pli, rond et blanc, en fût de bouleau.

— Eh bien, je m'en vais, — dit-il comme Valérie Cheniaguine.

— Comment, tu t'en vas? Et ma salle à manger? Et ma chambre à coucher? Donne un coup d'œil, mon bel enfant! Rends-toi compte, pour ta garçonnière!

— Ah! oui... Écoute, pas aujourd'hui, parce que...

Il glissait vers le rempart de portraits un regard méfiant et baissait la voix.

— J'ai un rendez-vous. Mais je reviens... demain. Probablement demain, avant le dîner.

— Bon. Alors, je peux marcher?

— Marcher?

— Pour l'appartement?

— Oui. C'est ça. Vois venir. Et merci.

« Ma parole, je me demande dans quel temps on vit. Les jeunes, les vieux, c'est à qui sera le plus dégoûtant... Deux « tours » avant moi... Et des débuts, dit cette vieille araignée, des débuts éblouissants!... Tout ça au grand jour, non, vraiment, quel monde... »

Il s'aperçut qu'il menait un train d'entraînement pédestre,

et qu'il s'essoufflait. Aussi bien l'orage, lointain et qui n'éclaterait pas sur Paris, arrêtait la brise derrière une muraille violette, droite contre le ciel. Sur les fortifications, au long du boulevard Berthier, une foule clairsemée de Parisiens en espadrilles, d'enfants demi-nus en jerseys rouges, semblait attendre, sous les arbres dénudés par l'été, qu'une marée montante accourût de Levallois-Perret. Chéri s'assit sur un banc, sans prendre garde que ses forces, mystérieusement délabrées depuis qu'il les dispersait en veilles, depuis qu'il négligeait d'assouplir et d'alimenter son corps, devenaient promptes à le trahir.

« Deux tours! vraiment! deux tours avant moi! Et après moi, combien? Et en les additionnant tous, moi compris, combien de tours? »

Il revoyait, aux côtés d'une Léa de bleu vêtue, de mouettes coiffée, un Spéleïeff haut et large, tout riant. Petit garçon, il se souvenait d'une Léa triste, rouge d'avoir pleuré, et qui lui caressait les cheveux en l'appelant « sale graine d'homme »...

« L'amant de Léa... Le nouveau béguin de Léa... » Mot traditionnel et sans portée, usuel comme les prédictions météorologiques, comme la cote d'Auteuil, comme les vols domestiques. « Tu viens, gosse? » disait Spéleïeff à Chéri. « On va prendre un porto à Armenonville en attendant que Léa rejoigne, je ne peux pas la tirer du pieu, ce matin... » « Elle a un nouveau petit Bacciocchi ravissant! » annonçait madame Peloux à son fils, alors âgé de quatorze ou quinze ans...

Mais, faisandé et frais tout ensemble, familier de l'amour, aveuglé par l'évidence de l'amour, Chéri parlait amour, en ce temps-là, à la manière des enfants qui ont appris d'un langage tous les mots, suaves ou sales, comme des sons purement musicaux et privés d'origine. Aucune image vivante et voluptueuse ne se levait dans l'ombre de ce grand Spéleïeff, qui quittait à peine le lit de Léa. Et ce « petit Bacciocchi ravissant », quelle différence y avait-il entre lui et un « pékinois de toute beauté? »

Portraits, lettres, récits tombés de la seule bouche qui eût été véridique, rien n'avait franchi jamais l'étroit éden où vivaient, ensemble, Léa et Chéri, pendant des années.

Presque rien de Chéri ne datait d'avant Léa, — comment se fût-il soucié de ce qui avait, avant lui, mûri, chagriné ou enrichi son amie?

Un enfant blond, aux gros genoux, appuya ses bras croisés sur le banc, à côté de Chéri. Ils se regardèrent avec une expression de réserve offensée, car Chéri traitait tous les enfants en étrangers. Celui-ci laissa ses yeux d'un bleu pâle appuyés sur ceux de Chéri, un long temps, et Chéri vit monter, d'une petite bouche anémique jusqu'aux prunelles bleu de lin, une sorte de sourire indicible, plein de mépris. Puis l'enfant se détourna, reprit dans la poussière des jouets souillés, et se mit à jouer au pied du banc en supprimant Chéri de ce monde; alors Chéri se leva et s'en alla.

Une demi-heure après, il gisait dans une eau tiède, odorante, troublée d'un parfum laiteux, et il jouissait du luxe et du bien-être, de l'onctueux savon, des bruits adoucis de la maison, comme s'il les eût mérités par un très grand courage ou savourés pour la dernière fois.

Sa femme rentra, fredonnante, cessa de fredonner à sa vue et ne cacha pas son muet étonnement de rencontrer Chéri chez lui, en peignoir de bain. Il l'interrogea sans ironie.

— Je te gêne?

— Pas du tout, Fred.

Elle quittait ses vêtements de la journée avec une liberté jeune, écartée de la pudeur et de l'impudeur, avec une hâte vers la nudité et l'eau qui divertit Chéri.

« Comme je l'avais oubliée », songea-t-il en regardant le dos d'esclave, sinueux, aux vertèbres cachées, de la femme penchée qui dénouait son soulier.

Elle ne lui parlait pas, agissait en sécurité comme une femme qui se sent seule, et il revit l'enfant dans la poussière, l'enfant qui jouait tout à l'heure à ses pieds avec la volonté de ne le point voir.

— Dis-moi...

Edmée releva un front surpris, un doux corps demi-nu.

— Qu'est-ce que tu dirais si nous avions un enfant?

— Fred!... A quoi penses-tu!

Ce fut presque un cri de terreur, et Edmée tenait maintenant, d'une main, un chiffon de linon serré contre sa gorge,

tandis que son autre main attirait à tâtons le premier kimono venu. Chéri ne put s'empêcher de rire.

— Veux-tu mon revolver?... Je ne t'attaque pas, tu sais.

— Pourquoi ris-tu? — demanda-t-elle tout bas. — Tu ne devrais jamais rire...

— Je ris rarement. Mais explique-moi — on est si tranquilles, voyons, nous deux — explique-moi... C'est si terrible, pour toi, cette idée que nous aurions pu, que nous pourrions avoir un enfant?

— Oui, — dit-elle cruellement, et sa franchise inattendue sembla la blesser elle-même.

Elle ne quitta pas du regard son mari renversé dans un fauteuil bas, et murmura nettement, afin qu'il l'entendît :

— Un enfant... Pour qu'il te ressemble... Deux fois toi, deux fois toi dans une seule existence de femme?... Non... Oh! non...

Il commença un geste auquel elle se trompa.

— Non, je t'en prie... C'est tout. Je ne dirai pas un mot de plus. Laissons tout en place. Nous n'avons qu'à faire un peu attention, et continuer... Je ne te demande rien.

— Ça t'arrange?

Elle ne répondit que par un regard qui seyait à sa nudité de captive, un regard plein d'impuissance injurieuse et de misérable plainte. Sa joue poudrée de frais, sa bouche jeune et rougie, le léger halo brun autour des yeux bruns, l'apprêt discret et soigné de tout le visage accentuaient par contraste le désordre de son corps, nu sauf le linge de soie froissée qu'elle serrait sur ses seins.

« Je ne peux plus la rendre heureuse », pensait Chéri, « mais je peux encore la faire souffrir. Elle ne m'est pas complètement infidèle. Tandis que moi, qui ne la trompe pas, je l'ai abandonnée. »

Détournée de lui, Edmée s'habillait. Elle avait repris sa liberté de mouvements, sa menteuse indulgence. Une robe d'un rose très pâle cachait maintenant la femme qui appuyait si fort son dernier voile sur sa gorge comme sur une blessure.

Elle avait recouvré son élastique volonté, le désir de vivre, de régir, la prodigieuse et femelle aptitude au bonheur. De nouveau Chéri la méprisa, mais vint au moment où la lumière

du soir, traversant la robe rose légère, délimita une forme de jeune femme qui ne ressemblait plus à la blessée nue, une forme aspirée vers le ciel, énergique et ronde comme un serpent dressé...

« Je peux encore lui faire mal, mais comme elle guérit vite... Ici non plus, je ne suis ni nécessaire, ni attendu... Elle m'a dépassé, et s'en va ailleurs, — je suis, dirait la vieille, son premier tour... A moi de l'imiter, si je pouvais. Mais je ne peux pas. Et encore, est-ce que je voudrais si je pouvais? Edmée n'a pas buté, elle, sur ce qu'on rencontre une fois seulement, et dont on reste assommé... Spéléïeff disait qu'après une certaine chute qui ne leur a pourtant coûté aucun membre, il y a des chevaux qu'on tuerait devant l'obstacle plutôt que de les faire sauter... J'ai eu le mauvais obstacle... »

Il chercha encore des comparaisons sportives, un peu brutales, qui eussent assimilé sa ruine et son mal à un accident. Mais sa nuit, qu'il commença trop tôt, et ses songes d'homme recru, furent visités d'images suaves, de coulissés bleu de ciel, et de réminiscences dues à la littérature impérissable qui franchit le seuil foulé des logis vénaux, vers et proses voués à la constance, aux amants que la mort ne saurait disjoindre, vers et proses où puisent, égaux en crédulité et en exaltation, les courtisanes usées et les adolescents...

***

— ... Alors, Léa me dit : « Je sais d'où vient le coup, c'est encore Charlotte qui m'a fait des histoires... C'est bien fait », je lui dis «, tu n'as qu'à ne pas fréquenter Charlotte comme tu fais, et à ne pas tout lui confier. » Elle me répond : « Je suis plus habituée à Charlotte qu'à Spéléïeff, et depuis plus longtemps. Je t'assure, que Charlotte; Neuilly, le bésigue et le petit me manqueraient plus que Spéléïeff, on ne se refait pas. » « N'empêche, je lui dis, que ça te coûte cher, ta confiance en Charlotte. » « Oh! bien, qu'elle me dit, il faut bien payer ce qui est bon ». Tu la reconnais là, grande et généreuse, toujours, mais pas dupe. Et là-dessus, elle s'en va passer sa robe pour les courses, elle me dit qu'elle allait aux courses avec un gigolo...

— Avec moi! — cria Chéri aigrement. — Je le sais, peut-être?

— Je ne te conteste pas. Je te répète les choses comme elles se sont passées. Une robe blanche, en soie de Chine blanche, exotique, avec une bordure en broderie chinoise véritable, bleue, la même robe que tu lui vois ici sur la photo prise aux courses. Et rien ne m'ôtera de l'idée que l'épaule d'homme qu'on voit derrière elle, c'est toi.

— Apporte-la-moi, — ordonna Chéri.

La vieille femme se leva, retira les punaises rouillées qui fixaient au mur la photographie, et l'apporta à Chéri. Couché sur le divan algérien, il souleva sa tête décoiffée et ne jeta qu'un coup d'œil sur l'instantané qu'il lança à travers la pièce.

— Tu m'as jamais vu des cols qui bâillent par derrière, et une jaquette pour aller aux courses? Allez, allez, autre chose! celle-là ne m'amuse pas.

Elle fit entendre un « tt! tt! » de blâme timide, plia ses genoux raides pour ramasser le carton, et ouvrit la porte qui donnait accès sur le vestibule.

— Où vas-tu? — cria Chéri.

— L'eau de mon café bout, je l'entends, je vais la verser.

— Bon. Mais reviens après!

Elle disparut dans un bruit de taffetas usé et de pantoufles sans talons. Seul, Chéri reposa sa nuque contre le coussin de moquette à dessins tunisiens. Une robe japonaise neuve et éclatante, brodée de glycines roses sur un fond couleur d'améthyste, remplaçait son veston et son gilet. Une cigarette fumée trop longtemps lui séchait la lèvre et ses cheveux en éventail, touchant ses sourcils, couvraient à demi son front.

Aucune ambiguïté ne lui venait du vêtement féminin ni des fleurs brodées; mais une souveraineté ignominieuse donnait à tous ses traits leur juste valeur. Il semblait brûler de nuire et de détruire, et la photographie lancée par sa main avait volé comme une lame. Des os délicats et durs remuaient dans ses joues selon la contraction rythmée des mâchoires. La lumière blanche et noire de ses yeux jouait dans l'ombre comme la crête du flot qui appelle et retient, la nuit, le rayon de la lune...

Mais quand il fut seul il appuya lourdement sa tête au coussin et il ferma les yeux.

— Seigneur! — s'exclama la Copine en rentrant, — tu ne seras pas plus beau quand tu seras mort! J'ai du café frais. En veux-tu? Il a un arôme qui vous transporte aux îles bienheureuses...

— Oui. Deux morceaux.

Il lui parlait bref, et elle obéissait avec une douceur qui cachait peut-être un profond plaisir d'esclave.

— Tu n'as guère mangé, à dîner?

— J'ai assez mangé.

Il but son café sans se lever, appuyé sur un coude. Une portière orientale, drapée en dais, descendait du plafond au-dessus du divan, abritant un Chéri d'ivoire, d'émail, de soie précieuse, couché sur une vieille laine rase pénétrée de poussière.

Sur une table de cuivre, la Copine disposa le café, une lampe à opium coiffée de son chapeau de verre, deux pipes, le pot de pâte, la tabatière d'argent pour la cocaïne, un flacon dont le bouchon solidement enfoncé ne maîtrisait pas tout à fait la froide et traîtresse expansion de l'éther. Elle y joignit un paquet de tarots, un étui à jeu de poker, une paire de lunettes, puis elle s'assit, avec une componction de garde-malade.

— Je t'ai déjà appris, — gronda Chéri, — que toute cette panoplie ne m'intéresse pas.

Elle protesta, de ses deux mains tendues, blanches à écœurer. Chez elle, elle adoptait, disait-elle, un « genre Charlotte Corday », la chevelure lâche, de grands fichus de linon blanc croisés sur son deuil poussiéreux, et toute ressemblante, ensemble digne et déchue, à mainte héroïne de la Salpêtrière.

— Ça ne fait rien, Chéri. C'est en cas. Et je suis si contente de voir tout mon petit fourbi là, sous mes yeux, bien en ordre. L'arsenal du rêve! Les munitions du délire, la porte d'or des illusions!

Elle hochait sa longue tête, levait au plafond des yeux compatissants de grand'mère qui se ruine en joujoux. Mais son hôte ne touchait à aucun philtre. Une sorte d'honorabilité physique survivait en lui, et son dédain des drogues rejoignait son dégoût des maisons publiques.

Depuis un nombre de jours qu'il ne comptait pas, il entrait quotidiennement dans ce trou noir, où veillait cette Parque asservie. Il donnait de l'argent, sans bonne grâce et sans discussion, pour les repas, le café, les liqueurs de la Copine, et pour ses provisions personnelles de cigarettes, de glace, de fruits et de sirops. Il avait chargé son ilote d'acheter le somptueux vêtement japonais, des parfums, des savons fins. Moins cupide qu'enivrée de complicité, elle se vouait à Chéri avec un zèle où revivait son prosélytisme d'autrefois, le bénisseur et coupable empressement qui cuisait la perle d'opium, versait l'alcool ou l'éther. Apostolat déçu, car l'hôte singulier n'amenait point de femelles, buvait des sirops, s'étendait sur le vieux divan et commandait seulement :

— Parle.

Elle parlait, et croyait parler à sa guise. En fait, il gouvernait, tantôt brutal, tantôt subtil, un cours boueux et lent de souvenirs. Elle parlait comme une couturière à la journée, avec la continuité, la monotonie enivrante des femmes qui s'adonnent aux tâches longues et immobiles. Mais elle ne cousait jamais, et révélait ainsi son incurie aristocratique d'ancienne prostituée. Elle épinglait, en parlant, un pli sur un trou ou sur une tache, et reprenait un travail de tarots et de réussites. Elle se gantait pour moudre le café acheté par la femme de ménage, et maniait sans dégoût des cartes qu'obscurcissait un glacis de crasse.

Elle parlait, et Chéri écoutait la voix anesthésiante, le bruit des pieds feutrés et traînants. Dans le gîte négligé, il reposait en robe éclatante. Sa gardienne ne se risquait pas à questionner. Il lui suffisait de reconnaître, dans l'abstention totale, la monomanie. Elle servait un mal mystérieux, mais un mal. Elle convoqua, à tout hasard et comme par ponctualité, une très jolie jeune femme, enfantine et gaie professionnellement. Chéri ne la regarda ni plus ni moins qu'un petit chien et dit à la Copine :

— C'est fini, ces mondanités?

Elle ne se fit pas tancer deux fois, et il n'eut jamais besoin de lui demander le secret. Un jour, elle fut sur le chemin d'une vérité banale et proposa à Chéri la compagnie d'une ou deux

amies du bon temps, par exemple Léa... Il ne sourcilla point :

— Personne. Ou bien je me cherche une autre crèmerie.

Une quinzaine passa, funèbre et réglée comme une vie religieuse, et qui ne pesa à l'un ni à l'autre des deux reclus. Pendant le jour, la Copine allait à ses frivolités de vieille femme, pokers et whiskys, tripots clandestins, parlottes empoisonnées, déjeuners provinciaux dans l'étouffante obscurité d'un cabaret limousin ou normand... Chéri arrivait avec la première ombre du soir, parfois trempé de pluie. Elle reconnaissait le claquement de la portière du taxi, et ne demandait plus : « Mais pourquoi n'as-tu jamais ton auto? »

Il partait après minuit, généralement avant le jour. Pendant les longues stations sur le divan algérien, la Copine le vit quelquefois trébucher dans le sommeil, y rester pris comme au piège, le cou tordu sur l'épaule, immobile pour peu d'instants. Elle ne dormait qu'après son départ, ayant oublié le besoin du repos. Un petit matin qu'il prenait posément, pièce à pièce, le contenu de ses poches — la clef et sa chaîne, le porte-billets, le petit revolver plat, le mouchoir, l'étui à cigarettes en or vert — elle osa questionner :

— Ta femme ne te cherche pas de raisons, quand tu rentres aussi tard?

Chéri haussa ses longs sourcils au-dessus de ses yeux agrandis d'insomnie.

— Non. Pourquoi? Elle sait bien que je ne fais rien de mal.

— C'est vrai qu'un enfant ne serait pas plus raisonnable que toi... Tu viens ce soir?

— Je ne sais pas. Je verrai. Fais comme si je venais sûrement.

Il attachait encore un regard sur toutes les nuques blondes, tous les yeux bleus qui fleurissaient une paroi de son asile, et s'en allait, pour revenir fidèlement quelque douze heures plus tard.

Quand il avait amené la Copine, par des détours qu'il croyait savants, à parler de Léa, il déblayait le récit des déchets libertins qui le retardaient. « Passe, passe... » Il prononçait à peine le mot dont seuls les *s* sifflants coupaient et fouaillaient le monologue. Il ne voulait entendre que des

réminiscences sans venin, des glorifications purement descriptives... Il exigeait de la chroniqueuse un respect documentaire de la vérité, et la reprenait hargneusement. Il notait dans sa mémoire des dates, des couleurs, des noms d'étoffes, de localités, de couturiers.

— Qu'est-ce que c'est, de la popeline? — demandait-il à brûle-pourpoint.

— De la popeline? C'est une étoffe soie et laine, sèche, tu sais, qui ne colle pas...

— Oui. Et du mohair? Tu as dit : du mohair blanc.

— Le mohair, c'était un genre alpaga, en plus tombant, tu vois? Léa craignait le linon en été, elle prétendait que c'était bon pour le linge de corps et les mouchoirs... Elle avait du linge de reine, tu t'en rappelles, et au moment de cette photo-là... oui, la belle aux grandes jambes... on n'était pas au linge plat comme aujourd'hui. C'était des ruchés et des ruchés, une écume, une neige, et des pantalons, mon petit, à vous donner le vertige, les côtés en chantilly blanc, le milieu en chantilly noir, tu vois l'effet!... Tu le vois?

« Écœurant, pensait Chéri. Écœurant. Le milieu en chantilly noir. Une femme ne met pas des milieux en chantilly noir pour elle seule. Elle portait ça, devant qui? pour qui? »

Il revoyait le geste de Léa quand il entrait dans la salle de bains ou dans le boudoir, le geste furtif de la gandourah recroisée. Il revoyait la chaste confiance du grand corps rosé, nu dans la baignoire, rassuré par l'eau laiteuse qu'une essence troublait...

« Mais pour d'autres, des pantalons en Chantilly... »

Il rejeta à terre, d'un coup de pied, l'un des coussins de moquette bourré de foin.

— Tu as trop chaud, Chéri?

— Non. Passe-moi un peu la photographie, la grande, encadrée... Tourne le réflecteur de ta lampe de table. Encore... là!

Perdant sa prudence habituelle, il étudia de son œil perçant des détails qui lui furent nouveaux, presque rafraîchissants.

« Une ceinture haute, avec des camées... jamais vu ça chez elle. Et des cothurnes à l'antique. Elle avait un maillot? Non, naturellement, les doigts sont nus... Écœurant... »

— Chez qui le portait-elle, ce costume?

— Je ne sais plus bien... Une soirée de cercle, je crois... Ou chez Molier...

Il rendit le cadre, à bout de bras, dédaigneux et ennuyé en apparence. Il partit peu après, sous un ciel encore fermé, par une fin de nuit qui sentait la fumée de bois et le lavoir.

Il changeait sensiblement et ne s'en rendait guère compte. A manger et dormir peu, marcher et fumer beaucoup, il perdait du poids, troquait sa vigueur évidente contre une légèreté, un faux rajeunissement que la lumière du jour récusait. Chez lui, il vivait à sa guise, acceptait ou fuyait des convives, des passants qui ne savaient de lui que son nom, sa beauté peu à peu pétrifiée et comme corrigée par un ciseau accusateur, et son inconcevable aisance à les ignorer.

Il porta ainsi jusqu'aux derniers jours d'octobre son paisible et bureaucratique désespoir. L'hilarité le prit, un après-midi, à cause d'un mouvement de fuite involontaire qu'il surprit chez sa femme. Il s'éclaira soudain d'une gaîté d'immunisé : « Elle me croit fou, quelle chance! »

Sa gaîté ne dura point, car il réfléchit que, du méchant ou du fou, l'avantage est pour le méchant. Effrayée par le fou, Edmée ne fût-elle pas demeurée là, mordant sa lèvre et refoulant ses larmes, afin de conquérir le méchant?

« On ne me croit même plus méchant », pensa-t-il avec amertume. « C'est que je ne le suis plus. Ah! quel mal m'a fait la femme que j'ai quittée... D'autres l'ont laissée pourtant, elle en a laissé d'autres... Comment vivent, à cette heure, Bacciocchi, par exemple, Septfons, Spéléïeff, tous les autres?... Mais qu'ont de commun tous les autres et moi?... Elle m'appelait « petit bourgeois » parce que je comptais les bouteilles dans sa cave. Petit bourgeois, homme fidèle, grand amoureux, voilà mes noms, voilà mes vrais noms, et elle, toute vernie de larmes à mon départ, c'est pourtant elle, Léa, qui me préfère la vieillesse, elle qui compte sur ses doigts, au coin du feu : « J'ai eu Chose, Machin, Chéri, Un tel... » Je croyais qu'elle était à moi, et je ne m'apercevais

pas que j'étais seulement un de ses amants. De qui puis-je ne pas rougir, à présent? »

Rompu à une gymnastique d'impassibilité, il s'occupait à subir le capricieux ravage en possédé digne de son démon. Orgueilleux, l'œil sec, la main ferme tenant l'allumette enflammée, il surveillait de biais, un jour, sa mère qu'il sentait attentive. Ayant allumé sa cigarette, il se serait, pour un peu, pavané devant un public invisible, il eût nargué « hein? » ses tourmenteurs. Confuse, la force qui naît de la dissimulation et de la résistance se formait péniblement, au plus profond de lui-même, et il goûtait l'excès de son détachement avec l'obscure prescience qu'un paroxysme s'utilise et s'exploite comme une accalmie, et que l'on peut trouver en lui le conseil que refuse la sérénité. Enfant, Chéri profitait souvent d'une colère réelle pour développer une irritation intéressée. Aujourd'hui, il se rapprochait déjà du point où, parvenu à une détresse formelle, il s'en remettrait à elle du soin de tout conclure...

L'après-midi d'octobre, balayé de vent actif et de feuilles voguant horizontales, l'après-midi de crevasses bleues dans le ciel et de gouttes d'eau éparses, appelait Chéri vers son noir abri, vers sa servante de noir vêtue, avec un peu de blanc sur le poitrail, comme les chats des poubelles, la nuit. Il se sentait léger, avide des confidences qui étaient, comme l'arbouse, douceâtres, et comme elle armées. Il se chantait par avance des mots, des phrases qui avaient une vertu mal définie : « Son chiffre brodé en cheveux, mon petit, en cheveux blonds de sa tête sur son linge... une œuvre des fées! » La masseuse lui ôtait les poils des mollets à la pince, un à un... »

Il se retourna. Charlotte n'avait pas quitté son siège. Elle contemplait son fils de loin, de bas en haut, et il vit, sur l'eau inapaisable des grands yeux, se former une lueur convexe, mobile, cristalline, prodigieuse, qui se détacha de la prunelle mordorée et que le feu de la joue congestionnée, sans doute, volatilisa... Chéri se sentit flatté et égayé : « Qu'elle est gentille! Elle me pleure!... »

Il trouva, une heure après, sa vieille complice à son poste. Mais elle était coiffée d'une sorte de chapeau de curé, empa-

quetée d'un ciré noir, et elle tendit à Chéri un papier bleu qu'il écarta.

— Quoi?... Je n'ai pas le temps. Explique ce qu'il y a dessus.

La Copine leva sur lui un regard perplexe :

— C'est ma mère.

— Ta mère? Tu rigoles?

Elle essaya d'être offensée.

— Je ne rigole pas du tout. Respect aux mânes! Elle est morte.

Elle ajouta en façon d'excuse :

— Elle avait quatre-vingt-trois ans.

— Mes compliments. Tu sors?

— Non, je pars.

— Pour où?

— Pour Tarascon, et de là j'ai un petit embranchement local qui me met...

— Combien de temps?

— Quatre, cinq jours... au moins... Il y a le notaire à voir, à cause du testament, parce que ma sœur cadette...

Il éclata, les bras au ciel.

— Une sœur, à présent! Pourquoi pas quatre enfants?

Il entendit que sa propre voix criait sur un ton haut et imprévu, et il se maîtrisa.

— Bon. Bien. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, à tout ça? Pars, pars...

— J'allais te laisser un mot, je prends sept heures trente.

— Prends sept heures trente.

— L'heure des obsèques n'est pas marquée sur la dépêche, ma sœur me parle seulement de la mise en bière, le climat est très chaud là-bas, on sera forcé de faire vite, il n'y a que les formalités qui me retiendraient. Avec les formalités, on n'est pas maître...

— Évidemment, évidemment.

Il marchait, de la porte au mur des photographies, du mur à la porte. Au passage, il heurtait un sac de voyage affaissé. La cafetière et les tasses fumaient sur la table.

— Je t'ai fait du café, à tout hasard...

— Merci.

Ils burent debout, comme dans une gare, et le froid des départs serrait la gorge de Chéri, qui grelottait secrètement des mâchoires.

— Alors, au revoir, mon petit, — dit la Copine. — Tu penses que je me dépêcherai.

— Au revoir. Fais un bon voyage.

Ils se touchèrent la main, et elle n'osa pas l'embrasser.

— Tu ne restes pas ici un petit moment?

Il regarda autour de lui avec agitation.

— Non. Non.

— Prends la clef?

— Pourquoi faire?

— Tu es chez toi, ici. Tu as tes habitudes. J'ai dit à Maria de venir à cinq heures faire une flambée et le café, tous les jours... Prends toujours ma clef?

Il prit mollement une clef qu'il trouva énorme. Dehors, il eut envie de la jeter, ou de la reporter chez la concierge.

Enhardie, la vieille femme lui fit, entre le vestibule et le trottoir, les recommandations dont elle eût chargé un enfant de douze ans.

— L'électricité est à main gauche en entrant. La bouilloire est toujours sur le gaz dans la cuisine, il n'y a qu'une allumette à passer dessous... Ta robe japonaise, les ordres sont donnés à Maria pour qu'elle soit pliée sur le coin du divan, et les cigarettes à leur place.

Chéri répondait « oui, oui » de la tête, de l'air insouciant et courageux qu'arborent les lycéens, le matin de la rentrée. Et, lorsqu'il fut seul, il ne se moqua pas de sa servante aux cheveux teints, qui cotait à leur prix les dernières prérogatives et les plaisirs d'un abandonné.

***

Il sortit, le matin suivant, d'un rêve indéchiffrable au sein duquel des passants s'empressaient et couraient, tous, dans le même sens. Il les connaissait tous, bien qu'il ne les vît que de dos. Il nommait au passage sa mère, Léa nue singulièrement et essouflée, Desmond, la Copine, le fils Maudru...

Edmée fut la seule à se retourner et à sourire d'un grinçant petit sourire de martre. « Mais c'est la martre que Ragut avait prise dans les Vosges »! s'écriait Chéri dans son rêve, et cette découverte lui causait un plaisir démesuré. Puis il nommait et comptait encore ceux qui couraient dans le même sens, et se disait : « Il en manque un... Il en manque un... » Hors du songe déjà, en deçà du réveil encore, il lui fut révélé que le manquant n'était autre que lui-même : « Je vais y retourner... » Mais l'effort d'insecte englué qui tendit tous ses membres élargit entre ses paupières une barre bleue, et il émergea dans une réalité où il gaspillait depuis tant de jours ses forces et ses heures. Il étendit ses jambes, les baigna dans une région fraîche des draps : « Edmée est levée depuis longtemps. »

Sous la fenêtre, un jardin nouveau, d'anthémis jaunes et d'héliotropes, le surprit, il ne se souvenait que du jardin d'été, bleu et rose. Il sonna, et son coup de sonnette suscita une femme de chambre inconnue, qu'il interrogea.

— Où est Henriette?

— Je la remplace, monsieur.

— Depuis quand?...

— Mais... depuis un mois...

Il fit : « Ah! » comme il eût dit : « Tout s'explique ».

— Où est Madame?

— Madame vient, monsieur, elle est prête à sortir.

Edmée entra en effet, vive, mais marquant sur le seuil un arrêt dont Chéri s'amusa intérieurement. Il se donna le plaisir d'inquiéter un peu plus sa femme, en s'écriant : « Mais c'est la martre de Ragut! » et les beaux yeux châtains vacillèrent une seconde sous les siens.

— Fred, je...

— Oui, tu sors. Je ne t'ai pas entendue te lever?

Elle rougit très faiblement.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, je dors si mal ces nuits-ci que j'ai fait mettre des draps au divan, dans le boudoir... Tu ne fais rien de spécial aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Si, — dit-il sombrement.

— C'est grave?

— Très grave.

Il prit un temps, et acheva d'un ton léger :

— Je vais me faire couper les cheveux.

— Mais tu déjeunes?

— Non, je mangerai une côtelette dans Paris, j'ai pris rendez-vous chez Gustave à deux heures un quart. L'employé qui vient d'habitude ici est malade.

Le mensonge fleurissait sur sa bouche sans effort, courtois, puéril. Parce qu'il mentait, il retrouvait sa bouche d'enfant, arrondie en baiser et avancée coquettement. Edmée le regarda avec une sorte de complaisance masculine.

— Tu as bonne mine, ce matin, Fred... Je me sauve.

— Tu prends sept heures trente?

Elle le dévisagea, saisie, et partit si précipitamment qu'il en riait encore lorsqu'elle referma la porte du rez-de-chaussée.

« Ah! ça fait du bien, — soupira-t-il. — Comme on rit facilement quand on n'attend plus rien de personne... » Ainsi il inventait, en s'habillant, l'ascétisme, et la petite chanson, fausse, à bouche fermée, qu'il fredonna, lui tint compagnie comme une nonne niaise.

Il descendit vers Paris qu'il avait oublié. La foule fit chanceler son équilibre paradoxal qui réclamait un vide de cristal et la routine de la douleur. Son image dans une glace, rue Royale, l'atteignit de face, et de la tête aux pieds, au moment où l'éclaircie de midi divisait des nuages pluvieux, et Chéri ne discuta pas avec cette image crue, nouvelle, dressée sur un fond de midinettes et de crieurs de journaux, flanquée de colliers de jade et de renards argentés. Il pensa que certain flottement intérieur, qu'il compara au grain de plomb sautillant dans la balle de celluloïd, provenait de l'inanition, et il se réfugia dans un restaurant.

Le dos à la paroi vitrée, protégé du jour, il déjeuna d'huîtres fines, de poisson, de fruits. Des jeunes femmes proches, qui ne prenaient pas garde à sa présence, lui causèrent un agrément analogue à celui que donne un bouquet de violettes froides appliqué sur des paupières fermées. Mais l'arôme du café, soudain, rendit Chéri à l'urgence de se lever, de sortir, de se rendre au rendez-vous que lui assignait cet arôme de café frais. Avant d'obéir, il entra chez son coiffeur, tendit ses mains à la manucure et glissa, pendant que des paumes

expertes substituaient leur volonté à la sienne, dans un moment d'inestimable repos.

L'énorme clef barrait sa poche. « Je n'irai pas, je n'irai pas... » A la cadence d'un tel refrain, ressassé, détergé de tout sens, il parvint sans peine à l'avenue de Villiers. Sa maladresse à tâtonner autour de la serrure, le grincement de la clef, accélérèrent un moment son cœur, mais une vivante tiédeur, dans le vestibule, apaisa tous ses nerfs.

Il avançait avec précaution, maître de cet empire de quelques pieds carrés qu'il possédait et ne connaissait pas. La femme de ménage stylée avait préparé, sur la table, l'inutile arsenal quotidien, et la braise mourait sous un velours de cendres chaudes, autour d'une cafetière de terre brune. Méthodiquement, Chéri retira de ses poches et rangea l'étui à cigarettes, la grosse clef, la petite clef, le revolver plat, le porte-billets, le mouchoir et la montre. Mais, vêtu de la robe japonaise, il ne s'étendit pas sur le divan. Il ouvrit des portes, scruta des placards, avec une curiosité silencieuse de chat. Un cabinet de toilette sommaire, féminin quand même, fit reculer sa singulière pruderie. La chambre à coucher, meublée surtout d'un lit, et tendue elle aussi de ce rouge triste qui s'installe autour des existences déclinantes, sentait le vieux garçon et l'eau de Cologne, et Chéri revint au salon. Il alluma les deux appliques, le lustre à nœuds de ruban. Il écoutait les bruits faibles, expérimentait sur lui-même, seul pour la première fois dans le bas logis, le pouvoir de ceux, défunts ou passants, qui l'avaient comme surpeuplé. Il crut entendre et reconnaître un pas familier, son bruit de savates ou de pattes d'animal âgé, puis secoua la tête.

« Ce n'est pas elle. Elle ne sera là que dans huit jours. Et quand elle sera revenue, qu'aurai-je de plus dans ce monde? J'aurai... »

Il prêta mentalement l'oreille à la voix de la Copine, la voix usée de couche-dehors... « Et donc que je te finisse l'histoire de l'engueulade aux courses, entre Léa et le père Mortier. Le père Mortier croyait qu'avec de la publicité dans le *Gil Blas*, il aurait tout ce qu'il voudrait de Léa. Ah! la la, mes enfants, quel bec de gaz!... Elle s'amène à Longchamps,

bleue comme un rêve, posée comme une image dans sa victoria attelée de deux chevaux pie... »

Il releva la tête vers la paroi où, devant lui, souriaient tant d'yeux bleus, se rengorgeaient tant de cous moelleux au-dessus de seins impassibles :

« J'aurai cela. J'aurai seulement cela. Il est vrai que c'est peut-être beaucoup. C'est une grande chance que je l'aie retrouvée, elle, sur ce mur. Mais après l'avoir retrouvée, je ne peux plus que la perdre. Je suis encore accroché, comme elle, à ces quelques clous rouillés, à ces épingles fichées de travers. Combien de temps cela tiendra-t-il? Pas longtemps. Et puis, je me connais, je peux retrouver une exigence plus grande. Je peux tout d'un coup crier : « Je la veux! il me la faut tout de suite! Alors, que ferai-je?... »

Il poussa le divan vers le mur illustré et s'y coucha. Ainsi couché, celles des Léas qui avaient les yeux baissés semblaient s'occuper de lui. « Mais ce n'est qu'un air qu'elles ont, je le sais bien. Qu'est-ce que tu comptais donc me laisser après toi, ma Nounoune, quand tu m'as renvoyé? Tu as fait de la grandeur d'âme à bon compte, tu savais ce que c'était qu'un Chéri, tu ne risquais pas grand'chose. Mais, toi de naître si longtemps avant moi, moi de t'aimer au-dessus des autres femmes, nous en avons été bien punis : te voilà finie et consolée que c'en est une honte, et moi... Moi, tandis que les gens disent : Il y a eu la guerre, je peux dire : il y a eu Léa, — Léa, et la guerre... Je croyais que je ne songeais pas plus à l'une qu'à l'autre, c'est l'une et l'autre pourtant qui m'ont poussé hors de ce temps-ci. Désormais, je n'occuperai partout que la moitié d'une place... »

Il attira à lui la table, pour consulter sa montre.

« Cinq heures et demie. La vieille ne sera là que dans huit jours... Et c'est le premier jour. Et si elle mourait en route?... »

Il s'agita un peu sur son divan, fuma, se versa une tasse de café tiède.

« Huit jours. Il ne faudrait tout de même pas trop m'en demander. Dans huit jours... quelle histoire me racontera-t-elle? Je sais par cœur celle des Drags, celle de l'engueulade à Longchamps, celle de la rupture, — et quand je les aurai toutes entendues, tellement et tellement, qu'est-ce qui viendra

après?... Plus rien. Dans huit jours, cette vieille que j'attends déjà comme si elle devait me faire une piqûre, cette vieille sera là, et... et elle ne m'apportera rien. »

Il tourna vers le portrait préféré un mendiant regard. Déjà la ressemblante image ne lui inspirait plus qu'une rancune, une extase, une palpitation diminuées. Il se tournait de côté et d'autre sur le sommier de moquette, et il imitait, malgré lui, les contractions musculaires de l'homme qui veut sauter de haut et n'ose.

Il s'excita à gémir tout haut et à répéter « Nounoune... Ma Nounoune... » pour se faire croire qu'il était exalté. Mais il se tut, honteux, car il savait bien qu'il n'avait pas besoin d'être exalté pour prendre le petit revolver plat sur la table. Sans se lever, il chercha une attitude favorable, finit par s'étendre sur son bras droit qui, replié, tenait l'arme, colla son oreille sur le canon enfoncé dans les coussins. Son bras commença tout de suite de s'engourdir et il sut que s'il ne se hâtait pas ses doigts fourmillants lui refuseraient l'obéissance. Il se hâta donc, poussa quelques plaintes étouffées de geindre à l'ouvrage, parce que son avant-bras droit, écrasé sous son corps, le gênait, — et il ne connut plus rien de la vie, au delà d'un effort de l'index sur une petite saillie d'acier fileté.

COLETTE

L'ÉPOS HOMÉRIQUE[1]

III

ÉPISODES ET POÈMES ODYSSÉENS

J'arrive à la composition ou, comme disaient les Anciens, à la structure architecturale, à l'« économie » de l'*Odyssée*. Parmi les nouveautés, qui pourraient surprendre le lecteur en ma traduction, il en est trois surtout qui sautent aux yeux dès les premières pages :

1° l'unité et la continuité du texte classique y sont rompues; la « Poésie » des Anciens est répartie en trois pièces ou poèmes séparés : *Voyage de Télémaque*, *Récits chez Alkinoos* et *Vengeance d'Ulysse*;

2° ces trois poèmes à leur tour sont divisés en une trentaine d'épisodes, qui ne correspondent presque jamais aux XXIV chants traditionnels;

3° en tête de ces trois poèmes, figure une *Ouverture* et, en queue, un *Finale*, qui n'appartiennent pas, je crois, à l'œuvre primitive; dès le IIIe siècle avant notre ère, les Alexandrins proclamaient déjà qu'au vers 296 de leur chant XXIII, s'arrêtait l'*Odyssée* véritable et qu'au delà, nous n'avions plus, dans la fin de ce chant XXIII et tout au long du chant XXIV (au total : 620 vers), qu'un texte d'une autre main et d'une époque beaucoup plus récente;

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1925 et 1er janvier 1926.

les Modernes sont enclins à reconnaître un pareil apport étranger dans le chant I qui ouvre la Poésie.

Je tâcherai de résumer ici les raisons et calculs qui imposent, je crois, cette façon de restaurer l'*Odyssée* en ce premier état tripartite. Mais dans ce chapitre, plus encore que dans les précédents, je devrai me restreindre aux arguments généraux de fait et de fond, me borner à quelques exemples particulièrement typiques et laisser de côté toutes les singularités de langue, de métrique et de style : je demande au lecteur de me faire confiance, si parfois je vais user d'affirmations rapides dont il n'aura sous les yeux ni la preuve, ni même tout le développement; il en pourra trouver le détail dans les volumes de mon *Introduction à l'Odyssée.*

***

L'histoire du texte odysséen, durant les siècles helléniques, est jalonnée par trois dates certaines, si l'on en croit les Anciens:

ce n'est, dit-on, qu'au VIe siècle avant notre ère, — trois cents ans pour le moins après la naissance du Poète, — que les législateurs d'Athènes, Solon, Pisistrate ou ses fils, auraient, les premiers, réuni tous les vers et poèmes homériques dans les deux Poésies, *Iliade* et *Odyssée*, quenous possédons aujourd'hui;

ce n'est qu'au Ve ou au IVe siècle avant notre ère que les éditeurs antiques et leurs scribes eurent à transcrire la « vieille écriture » des siècles antérieurs, dont l'alphabet ne comportait que vingt ou vingt-deux lettres, en l' « orthographe nouvelle », dont l'alphabet comportait les vingt-quatre lettres classiques : c'est à partir de l'archontat d'Euclide seulement, — de l'an 403-402 avant notre ère, — que cette nouvelle orthographe devint légale pour les textes officiels d'Athènes;

ce n'est qu'au IVe ou au IIIe siècle avant notre ère, que les Alexandriens répartirent cette transcription entre les XXIV chants de notre *Iliade* et les XXIV chants de notre *Odyssée.*

De ces trois opérations, la seconde, — celle des scribes et de la nouvelle orthographe, — n'affecta guère que la lettre du texte; ne considérant ici que la bâtisse, nous n'avons

pas à étudier ce chapitre de l'histoire littérale; seules, nous importent les deux opérations athénienne et alexandrine.

A l'école de Fr.-Aug. Wolf, les homérisants du XIXe siècle avaient pris l'habitude de donner la primauté à la plus ancienne de ces deux opérations : on peut dire qu'ils fondaient toute leur homérologie sur le travail de rassemblement, de récolement et d'assemblage qu'ils attribuaient au législateur d'Athènes. Nous allons voir bientôt ce qu'il faut penser de ce rôle attribué à Pisistrate. Avec les Alexandrins, nous sommes du moins sur une certitude : nous savons à n'en pas douter qu'avant eux, les poèmes homériques étaient divisés, non en chants, mais en épisodes, et qu'après eux, chacune des deux Poésies, *Iliade* et *Odyssée*, fut répartie en XXIV chants; au bout de deux mille ans, nous continuons de lire Homère à l'alexandrine :

Nous avons d'Homère, — nous disent les Commentateurs antiques, — deux *Poésies*, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui comprennent, chacune, plusieurs *rhapsodies* ou *lettres* : ce dernier nom leur est venu de leur numération alphabétique.

Cette division n'est pas du Poète lui-même. Elle est des grammairiens de l'école alexandrine. Elle leur parut nécessaire à cause de la longueur interminable et, par là, rebutante des deux Poésies : d'où ce découpage en tranches. Ils ne jugèrent pas utile de donner à ces tranches les noms de *premier, second, troisième discours, etc.*, comme a fait Quintus de Smyrne : vu le nombre de ces divisions, ils préférèrent leur donner le nom de *lettres*.

Les Latins ne gardèrent pas ce nom de *lettres* : ils disaient « livres ». Nous disons plus volontiers « chants ». Du coup, la réelle nature de cette répartition alexandrine a été un peu oubliée : la plupart de nos lettrés et même nos historiens de la littérature grecque étudient, chant par chant, l'*Iliade* et l'*Odyssée*; puis, de l'étude d'un chant ou de la comparaison de divers chants entre eux, ils déduisent leurs théories; à les entendre, tel chant est authentique et tel autre ne l'est pas; tel chant est de la main d'un grand poète et tel autre n'est que l'ouvrage d'un maladroit imitateur... Il faut dire et redire à nos contemporains que ce découpage en *rhapsodies* ou *lettres* est tout récent, qu'il n'a rien à voir avec la constitution intime des deux Poésies, ni avec les intentions du Poète, ni avec les besoins de ses premiers auditoires, ni

même avec les habitudes des contemporains de Périclès et de Socrate, lesquels n'avaient pas encore vingt-quatre lettres dans leur alphabet officiel. Il a fallu l'exemple souverain de Virgile et de son *Énéide* en douze livres, pour habituer les yeux et les esprits de l'Occident à cette vivisection des drames homériques, dont tout lecteur sans prévention constate à première rencontre l'illogique et cruelle fantaisie. Les éditeurs d'aujourd'hui, — même les plus conservateurs, — sont obligés d'y renoncer au fond, quand ils semblent la maintenir dans la forme... Je ne l'ai inscrite que dans les titres et les marges.

Les Alexandrins ne l'avaient faite que pour la commodité de leurs éditions et commentaires. Ils en avaient usé de même avec un assez grand nombre d'auteurs antiques[1]; c'est ainsi qu'ils distribuèrent en « neuf Muses » le texte d'Hérodote qui, jadis, était ordonné en une suite de « discours ».

Ces découpages étaient arbitraires dans le fond : pour nous en tenir à l'*Odyssée* et ne prendre que deux exemples, tout lecteur et, à plus forte raison, tout auditeur se demandera pourquoi les questions d'Alkinoos et les réponses d'Ulysse, séparées les unes des autres, ont été réparties entre les deux chants VIII et IX :

Dis-nous quelle est ta terre et ton peuple et ta ville... Dis-nous où tu erras, les contrées que tu vis... Dis-nous pourquoi ces pleurs, et pourquoi ce chagrin qui remplissait ton âme?... as-tu sous Ilion perdu quelque allié?... ou quelque compagnon à l'amitié charmante?

Telle est la fin du chant VIII, et voici le début du chant IX :

Ulysse l'avisé lui fit cette réponse :
ULYSSE. — Seigneur Alkinoos, l'honneur de tout ce peuple...

1. « Au début du second siècle avant notre ère, les dialogues très étendus de Platon, comme la *République* et les *Lois*, furent partagés en livres : Platon n'a certainement pas été l'auteur de ce découpage. On sait maintenant que presque toutes ces divisions ont été introduites dans les œuvres classiques par les Alexandrins. Elles sont nées sans doute de nécessités pratiques. On avait acheté de toutes parts les œuvres des grands écrivains; quand le contenu en était quelque peu étendu, il se trouvait arbitrairement réparti entre plusieurs rouleaux de papyrus... Or il était gênant d'avoir, dans une bibliothèque, un même ouvrage partagé différemment suivant les exemplaires. On détermina donc une fois pour toutes des divisions fixes. Par la suite, on améliora quelquefois ces premières divisions, comme le prouve l'emploi de plusieurs modes de partage, — pour la *République* de Platon en 6 et 10 livres, pour Thucydide en 8, 9 et 13 livres ». H. Aline, *Histoire du Texte de Platon*, p. 100.

Imagine-t-on que, jamais, dans la récitation d'un aède ou d'un rhapsode, pareille coupure ait été possible? De même, à la fin du chant XII, Ulysse dit à Alkinoos :

Mais pourquoi vous reprendre ce récit d'hier soir? je l'ai fait devant toi et ta vaillante épouse, en cette même salle. Quand l'histoire est connue, je hais de la redire.

et voici le début du chant XIII :

Il dit : tous se taisaient et, tenus sous le charme, ils gardaient le silence dans l'ombre de la salle.
Alkinoos enfin prit la parole et dit...

Cette brisure du dialogue ne choque peut-être pas nos lettrés autant qu'elle devrait : leurs yeux s'y sont habitués dès l'enfance dans la lecture de l'*Énéide*, car Virgile, qui pensait et écrivait à l'instar d'Alexandrie, n'a pas manqué de la reproduire en son épopée; imitateur et, pour tout dire, traducteur de ses maîtres, il ne divisa son *Énéide* qu'en une seule douzaine (et non pas deux douzaines) de livres; mais il copia, presque servilement, telles dispositions qui nous semblent et qui sont des plus irrationnelles. C'est sur le modèle de la coupure entre les chants VIII et IX de l'*Odyssée* alexandrine qu'à la fin de son premier livre, Virgile a mis la question de Didon :

Donc, mon hôte, réponds et, depuis le début, raconte-nous, — dit-elle, — les embûches des Grecs, et les malheurs des tiens, et les propres voyages. Car voici que déjà c'est le septième été qui, sur terre et sur mer, t'emporte par le monde.

Et la réponse d'Énée ne vient qu'au début du second livre,

Tous avaient fait silence et, sur le père Énée, ils gardaient attachés leurs regards attentifs. Lui, du haut de son lit, commença de leur dire...

On voit que, malgré tout, ce fidèle disciple des Alexandrins a jugé nécessaire de pallier un peu leur découpage, en intercalant au début de son second livre un vers qu'ils n'avaient pas au début de leur chant IX : il emprunta ce vers au début de leur chant XIII.

De même, leur coupure entre les chants XII et XIII lui parut si invraisemblable qu'ayant arrêté au vers 715 de son livre III le récit d'Énée,

Au bout de mes travaux, ce fut enfin le terme d'une si longue route, et c'est de là qu'un dieu, m'ayant remis en mer, me poussa sur vos bords.

il ajouta une « fin » dans les trois derniers vers 716-718 :

Devant le père Énée, tous restaient attentifs; seule dans le silence, sa voix leur racontait les décrets du destin et ses propres voyages. Il se tut à la fin, le récit achevé.

Le découpage alexandrin n'était pas moins arbitraire dans la forme. Les douze livres de Virgile sont de longueurs assez comparables :

I. 756	vers.	V. 871	vers.	IX. 871	vers.
II. 804	»	VI. 901	»	X. 908	»
III. 718	»	VII. 817	»	XI. 915	»
IV. 705	»	VIII. 731	»	XII. 950	»

Dans l'*Odyssée*, au contraire, tel chant est, sans raison apparente, le double de son voisin :

I. 444	vers.	IX. 566	vers.	XVII. 606	vers.
II. 434	»	X. 574	»	XVIII. 428	»
III. 497	»	XI. 640	»	XIX. 604	»
IV. 847	»	XII. 453	»	XX. 394	»
V. 493	»	XIII. 440	»	XXI. 434	»
VI. 331	»	XIV. 533	»	XXII. 501	»
VII. 347	»	XV. 557	»	XXIII. 372	»
VIII. 586	»	XVI. 481	»	XXIV. 548	»

Quelque surprenante que soit cette division, il n'est peut-être pas impossible néanmoins d'en apercevoir l'intention directrice, et nous aurions, je crois, l'une des clefs du problème homérique.

Antérieurement aux Alexandrins, les Hellènes connaissaient dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* des épisodes que l'on pouvait réciter séparément, dont chacun formait un tout et avait son titre particulier; de ces titres, Élien nous donne une liste que les Scholies et les Commentaires permettent de compléter et d'attribuer aux divers chants des deux Poésies. En voici le début pour l'*Odyssée* :

CHANT I : trois titres : *Assemblée des Dieux*; *Conseils d'Athéna à Télémaque*; *Festin des Prétendants*.

CHANT II : deux titres : *L'Assemblée d'Ithaque*; *Le Voyage de Télémaque*.

CHANT III : un double titre : *L'Arrivée de Télémaque à Pylos* ou *A Pylos.*

CHANT IV : un double titre : *L'Arrivée de Télémaque à Sparte* ou *A Lacédémone.*

CHANT V : deux doubles titres : *Le Départ d'Ulysse de chez Calypso* ou *L'Antre de Calypso*; *Le Radeau d'Ulysse* ou *Sur le Radeau.*

CHANT VI : un seul titre, *L'Arrivée en Phéacie.*

CHANT VII : un seul titre, *L'Entrée chez Alkinoos.*

CHANT VIII : deux titres : *La Fête phéacienne*; *Les Récits d'Ulysse chez Alkinoos.*

CHANT IX : un double titre : *Aux Pays des Kikones, des Lotophages et des Cyclopes* ou *Cyclopée.*

CHANT X : deux titres : *Chez Éole et chez les Lestrygons*; *Chez Circé...*

Or, il peut sembler que chaque tranche alexandrine a été faite pour répondre plus littéralement à l'un de ces titres antérieurs. Prenez, en effet, dans cette division les exemples les plus étranges, — et d'abord celui du chant X. On ne saurait imaginer coupure moins rationnelle :

Durant tout ce grand jour, jusqu'au soleil couchant, nous restons au festin : on avait du bon vin, de la viande à foison! Au coucher du soleil, quand vient le crépuscule, on s'étend pour dormir sur la grève de mer (*chant* IX, *vers* 559).

Mais sitôt qu'apparaît, dans son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, j'ordonne à tous mes gens d'embarquer sans retard et de larguer l'amarre. Mes gens sautent à bord et vont s'asseoir aux bancs; puis, chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups. Nous reprenons la mer, l'âme navrée, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les amis (*chant* IX, *vers* 566),

CHANT X

CHEZ ÉOLE...

et gagnons Éolie, où le fils d'Hippotès, cher aux dieux immortels, Éole, a sa demeure...

On comprendrait l'arrêt au vers 560 du chant IX, à l'aurore, au début d'une nouvelle journée; mais après 566, couper en plein voyage! C'est le titre *Chez Éole* qui nous a valu cette coupure juste devant le vers où figure le nom d'*Éolie.*

Nous avons les mêmes formules, mais sans coupure, au chant IX, vers 105-107 :

Mes gens sautent à bord et vont s'asseoir aux bancs, puis, chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups. Nous

reprenons la mer, l'âme toujours navrée. De là, nous arrivons au pays des Yeux Ronds, brutes sans foi ni lois, qui, dans les Immortels, ont tant de confiance qu'ils ne font de leurs mains ni plants ni labourages.

et de même, au chant X, vers 80-81 :

Nous reprenons la mer, l'âme navrée; mes gens n'avaient plus de courage à peiner sur la rame : après notre folie, où retrouver un guide? Durant six jours, six nuits, nous voguons sans relâche. Nous touchons, le septième, au pays lestrygon, sous le bourg de Lamos, la haute Télépyle...

Un plus bel exemple encore nous est fourni au chant X, vers 133-136 :

Nous reprenons la mer, l'âme navrée, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les amis, et gagnons Aiaié, une île que Circé, la terrible déesse douée de voix humaine, a choisie pour demeure...

Pourquoi la division entre les chants IX et X n'a-t-elle pas été reproduite en ce dernier passage? Le texte de part et d'autre était pourtant le même, sauf le nom propre *Aiaié* qui remplace ici *Éolie*.

Au chant III, 481-490, Télémaque et Pisistrate partent de Pylos et vont passer la nuit à Phères :

Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplit toutes les rues comme on entrait à Phères, où le roi Dioclès, un des fils d'Orsiloque, un petit-fils d'Alphée, leur offrit pour la nuit son hospitalité (*chant* III, *vers* 490).

Ici, la journée étant finie, on aurait un arrêt logique, et le chant IV commencerait à l'aurore suivante :

Mais à peine sortait, de son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses qu'attelant les chevaux et montant sur le char aux brillantes couleurs, ils poussaient hors du porche et de l'entrée sonore, vers les blés de la plaine : là, d'une seule traite, on acheva la route, tant les bêtes avaient de vitesse et de fond (*chant* III, *vers* 496).

Mais c'est devant le vers où figure le nom de *Lacédémone* que le titre *A Lacédémone* nous a valu l'absurde coupure que les éditeurs se transmettent depuis vingt et un ou vingt-deux siècles :

Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplit toutes les rues (*chant* III, *dernier vers*).

CHANT IV

A LACÉDÉMONE

quand, au creux des ravins parut Lacédémone : poussant droit au manoir du noble Ménélas, ils trouvèrent le roi...

Et, de même, c'est pour le titre de l'ancien épisode que furent séparés plus illogiquement encore les chants XIII et XIV :

Quand tout fut concerté entre eux, ils se quittèrent : Athéna s'en allait vers Sparte la divine chercher le fils d'Ulysse (*chant* XIII, *dernier vers*);

CHANT XIV

LA MONTÉE CHEZ EUMÉE

mais Ulysse prenait le sentier rocailleux qui monte à travers bois, du port vers la falaise. Il allait à l'endroit qu'avait dit Athéna, chez le divin porcher, qui, mieux que tous les gens qu'avait acquis Ulysse, soignait les biens du maître.

Ces « inscriptions », comme disaient les Anciens, sont donc antérieures aux tranches alexandrines et elles les ont conditionnées. Mais entre les épisodes primitifs qu'elles dénommaient et les chants qu'elles ont en quelque façon délimités, quels sont les rapports d'équivalence ou de contraste, les différences ou les similitudes?

Nous avons une preuve indiscutable que le découpage en chants n'a pas respecté l'unité et la continuité des anciens épisodes : Hérodote (II, 116) lisait dans les *Exploits de Diomède* des vers que nous lisons, non pas au chant V de l'*Iliade* qui porte ce titre, mais au chant VI qui s'appelle aujourd'hui *Conversation d'Hector et d'Andromaque.*

Pourtant plusieurs de nos chants, qui n'ont qu'un seul titre, semblent correspondre à l'un des épisodes originaux.

Nos deux chants VI et VII de l'*Odyssée* portent, chacun, son titre : *Arrivée en Phéacie* et *Entrée chez Alkinoos.* Chacun de ces deux chants se suffit et forme un tout complet, qui correspond exactement à l'un de ces deux titres. Au chant VI, Ulysse se réveille sur la terre de Phéacie, puis s'en va chez les Phéaciens, conduit par Nausicaa : *Arrivée chez les Phéaciens.* Au chant VII, il pénètre dans la ville, puis dans le manoir d'Alkinoos où il couchera : *Entrée chez Alkinoos.* Aurions-nous là deux des épisodes au complet? Débarrassées

des vers « bâtards » et des vers « superflus », — des insertions et des interpolations, — l'*Arrivée* aurait 269 vers légitimes, et l'*Entrée* en aurait 264 : pareille symétrie est-elle fortuite?

Le chant III n'a qu'un titre, *A Pylos*, mais raconte deux journées. La première, qui se passe tout entière chez les Pyliens, comprendrait les 403 premiers vers, jusqu'à l'aurore du second jour : ôtées les interpolations et insertions, resteraient 388 vers.

Le chant II a aujourd'hui 433 vers; débarrassé de ses insertions et interpolations, il en aurait 406 environ et comprendrait une seule et pleine journée, du lever de Télémaque à sa navigation nocturne. Mais ce chant a deux titres : *Assemblée d'Ithaque* et « *Départ de Télémaque* », — traduisent la plupart de nos éditeurs, qui ont essayé de mettre en place ces deux titres; l'*Assemblée* irait du vers 1 au vers 257; avec la dispersion de l'assemblée, commencerait le *Départ* (258-433).

Une telle opération repose sur un gros contresens : quoi qu'en disent la plupart des Modernes, jamais « *Départ de Télémaque* » n'a traduit le titre grec *Telemakhou Apodemia.* A ce dernier mot grec, en effet, correspondent nos mots français de *voyage, absence* (du pays), *séjour à l'étranger.* Jamais les Anciens n'ont compris cette *Apodémie de Télémaque* autrement que comme l'ensemble d'un *Voyage de Télémaque* : départ, absence et retour.

Ainsi traduit, le titre ne peut pas convenir au seul chant II ni surtout à cette seule fin du chant II qui ne nous raconte que le départ : en ses 406 vers, l'ensemble de ce chant n'est qu'un seul et unique épisode, qui, similaire à *A Pylos*, aurait le même nombre de vers à peu près, — 406 pour l'un, 388 pour l'autre, — et qui s'appelle *l'Assemblée d'Ithaque.*

Par contre, le titre général *Voyage de Télémaque* doit englober plusieurs aventures qui formaient ensemble une pièce : nous en connaissons déjà deux épisodes, *l'Assemblée d'Ithaque* et *A Pylos*; on en retrouve facilement, aux chants III-IV, deux autres de même longueur à peu près : *A Lacédémone* et *le Retour de Télémaque*; parti d'Ithaque, le fils d'Ulysse y revient après un double séjour à Pylos et à Lacédémone.

Aurions-nous donc en notre Poésie actuelle une pièce que l'on pourrait en détacher, dont le titre propre serait *le Voyage de Télémaque* et dont les quatre épisodes, symétriquement longs de quelque quatre cents vers, comprendraient au total 1 600 vers, — trois heures ou trois heures et demie de récitation?... Faudrait-il revenir aux hypothèses des Wolfiens du XIXe siècle, en particulier d'Ad. Kirchhoff et de ses disciples, qui retrouvaient dans notre *Odyssée* trois poèmes séparés : une *Télémachie*, un *Retour d'Ulysse* et une *Vengeance d'Ulysse*?

***

Les deux titres d'un autre chant pourraient nous incliner encore vers cette hypothèse : le chant VIII, en effet, s'appelle tout à la fois *la Fête phéacienne* et *les Récits chez Alkinoos*. Or, personne ne conteste plus que ce deuxième titre ne peut convenir ni au seul chant VIII ni à un seul épisode : c'est, comme *le Voyage de Télémaque*, un titre de pièce, englobant plusieurs actes ou scènes, car Ulysse, invité par le roi Alkinoos à raconter ses aventures devant les nobles Phéaciens, prend la parole au début du chant VIII et la garde, sans interruption, au long des chants suivants, durant plusieurs milliers de vers; les *Récits chez Alkinoos* s'allongent, par-dessus les chants IX, X, XI et XII, jusqu'au début du chant XIII, dont les 184 premiers vers leur appartiennent encore.

Finissant en XIII, 184, où commencerait cette autre pièce? Comment en séparer le chant VII, à la fin duquel Alkinoos invite Ulysse à leur faire ce récit, et les chants précédents où Ulysse quitte « la grotte de Calypso », navigue sur « le radeau », « arrive en Phéacie », puis « entre chez Alkinoos »? Pourtant, même à première lecture, comment ne pas noter la formule qui ouvre le chant VII?

De son berceau de brume, à peine était sortie l'Aurore aux doigts de roses...

Nous avons le même début dans *l'Assemblée d'Ithaque*, et dans *A Lacédémone*. Nous allons retrouver ce même début dans quatre autres épisodes : *Cyclopée*, *Chez Éole*, *Chez Circé* et *Rentrée de Télémaque en Ville*. Le début de l'épisode

A Pylos est encore une aurore. Les trois chants VIII, XI et XIX de l'*Iliade*, qui commencent aussi par des aurores, semblent aussi le véritable début de trois épisodes : *la Bataille tronquée, les Exploits d'Agamemnon, la Réconciliation.*

Eustathe commentant une autre aurore, au début du chant V de l'*Odyssée*, nous dit : « C'est le début habituel au Poète ». On imagine aisément que chaque épisode peut être une journée qui commence à l'aurore, puisque les héros homériques étaient debout dès les premiers feux du levant. Mais, en notre texte odysséen, toutes les « aurores aux doigts de roses » ne sont pas, ne peuvent pas être des débuts d'épisodes : au chant IV, 134 vers, puis 145 vers seulement séparent les trois aurores des vers 306, 431 et 576; au chant IX, cinq aurores se succèdent aux vers 152, 170, 307, 437, 560. Notre chant V, avec deux aurores, a deux titres, qui ne peuvent convenir qu'à deux épisodes séparés : *l'Antre de Calypso* et *le Radeau d'Ulysse.* Après la première journée de *l'Antre*, la seconde aurore ouvre au vers 228 une seconde journée, où le héros va construire et mettre à flot son radeau, puis s'embarquer et naviguer dessus et le perdre en mer et échouer sans lui sur la côte phéacienne. Du vers 228 au dernier vers du chant V, le radeau est bien le personnage ou l'accessoire essentiel : du vers 228 à ce dernier vers 493, on aurait, débarrassés de leurs insertions et interpolations, environ 250 vers légitimes.

Est-ce le hasard seulement qui nous rend ainsi aux chants V-VII les trois épisodes, *Radeau, Arrivée en Phéacie et Entrée chez Alkinoos,* avec des nombres assez semblables de vers authentiques?

Si l'on étudie les aurores des chants suivants, VIII à XIII, on arrive sans peine à discerner d'autres débuts d'épisodes, si bien qu'au total, en cette pièce des *Récits chez Alkinoos,* on peut, de V à XIII, reconstituer sept ou huit scènes :

Le Radeau . .	250 vers.	*Éole et Lestrygons*	281 vers.
L'Arrivée . .	269 »	*Chez Circé*.	251 »
L'Entrée . . .	264 »	. . . . .	
. . . . .		*Sirènes, Charybde et Skylla.*	258 »
La Cyclopée. .	255 »	*Les Bœufs du Soleil* . . .	280 »

Ces huit scènes, de 250 à 280 vers chacune, ne sont pas

toute la pièce des *Récits*. Le texte actuel nous fournit en outre, au début, *l'Antre de Calypso* et, au milieu, deux couples d'autres épisodes : *Fête phéacienne-Kikones et Lotophages*, d'une part, et *Évocation des Morts-Visite aux Enfers*, d'autre part. Laissons de côté pour le moment la scène du début, *l'Antre de Calypso*. Mais considérons avec quelque attention, — et quelque longueur, hélas! — les deux couples du milieu.

La première de ces couples, au long de nos chants VIII et IX, comprendrait 755 vers : il en tombe 186 « bâtards » ou « superflus »; resteraient, semble-t-il, 569 vers légitimes, — la valeur de deux de nos épisodes à 280 vers. Mais ce chant VIII présente plusieurs de ces répétitions maladroites, qui souvent trahissent la main de l'interpolateur : l'aède Démodocos chante deux fois, pour que, deux fois, Ulysse se mette à pleurer, sans pouvoir cacher ses pleurs au roi Alkinoos, qui, par deux fois, impose silence à l'aède, mais n'interroge Ulysse que la seconde fois; dans l'intervalle, se déroulent les jeux à l'agora, puis l'apport des premiers cadeaux que les Phéaciens font à Ulysse et que la reine Arété met dans un coffre. Scènes étranges et qui ne peuvent pas s'accorder avec la suite de la Poésie!

Ulysse reçoit ici treize robes, treize écharpes et treize talents d'or, sans parler d'un glaive à poignée d'argent et à gaine d'ivoire (réparation d'une injure) et d'une coupe en or (gracieuseté du roi)... Empli de ces présents, le coffre de la reine devrait être fort lourd : treize robes, treize écharpes, un glaive et une coupe font déjà pour le moins quelque trente ou quarante livres. Et treize talents d'or... Nous ne savons pas ce que pesait au juste un talent homérique. Les fouilles de Phæstos nous ont ouvert une cachette, un trésor, où étaient rangés des cubes de bronze en forme de coussins, dont chacun pesait un talent babylonien, entre 29 et 30 kilogrammes. Le vieux talent euboïque était de 26 kilogrammes en chiffres ronds, et c'était aussi le poids du talent monétaire dans le système de Solon : calculé en monnaie classique, ce poids d'or donnerait quelque 60 000 drachmes, et les treize talents des Phéaciens représenteraient une somme globale de 800 000 drachmes. Cette somme n'a rien qui dépasse l'estimation de Posidon : car Posidon, le dieu des mers qui s'y

connaît aux tarifs du commerce et aux habitudes de la piraterie, estime que ces tissus et ces talents d'or équivalent à tout ce qu'Ulysse aurait pu rapporter de Troie, s'il en avait ramené sa part de butin (XIII 125-138)... Dix ans d'exploits sous Ilion valent bien un poids équivalant à quelque 1 200 milliers de nos francs-or d'avant-guerre, — 36 000 francs de rente à 3 p. 100!

Mais treize talents homériques pèseraient quelque sept ou huit cents livres qui, ajoutées aux trente ou quarante livres du reste, feraient pour le moins quelque 400 kilogrammes. Or, voici qu'au chant XIII, quand Ulysse, le soir, doit quitter le manoir d'Alkinoos pour gagner le navire phéacien qui l'attend, la bonne reine Arété fait emporter par l'une des servantes ce coffre aux bois épais (XIII 68), et la fille obéissante emporte allégrement, à travers la ville, puis au long du port, jusqu'à l'entrée de la rade, ces 800 livres! La bonne et forte fille!... Quand Ulysse arrive en Ithaque, le coffre a disparu; du moins, les Phéaciens semblent ne pas l'avoir débarqué sur la grève où ils laissent Ulysse endormi et où la première pensée du héros au réveil est pour dénombrer ses richesses :

... Mais allons! que je compte et revoie mes richesses : pourvu qu'en s'en allant, ils n'aient rien emporté au creux de leur vaisseau!

Si les richesses étaient dans le coffre, à quoi bon ce « dénombrement »? Le coffre était fermé par un nœud à secret, qu'Ulysse avait appris de l'ingénieuse Circé; il suffisait de vérifier cette fermeture, laquelle, il est vrai, nous a été annoncée en des vers un peu surprenants (VIII, 438-448) :

Mais la reine Arété apportait du trésor son coffre le plus beau, qu'elle offrit à son hôte, puis déposait au fond les cadeaux magnifiques, les vêtements et l'or, présents des Phéaciens, ajoutait pour son compte une écharpe avec la plus belle de ses robes et disait, élevant la voix, ces mots ailés :

Arété. — Vite! à toi maintenant de veiller au couvercle et d'y mettre le nœud : il ne faut pas qu'en route, à bord du noir vaisseau, on te trompe à nouveau lorsque tu dormiras du plus doux des sommeils.

Ce texte du chant VIII est formel : Arété y fait allusion à une mésaventure d'Ulysse que nous connaissons bien, mais

qu'elle ne connaît pas encore, car c'est au chant X seulement, — dans quelque sept cents vers d'ici, — qu'Ulysse racontera devant Alkinoos, Arété et les chefs phéaciens le doux et malheureux sommeil durant lequel, à bord du noir vaisseau, ses compagnons ont ouvert l'outre d'Éole.

Toutes ces impossibilités nous montrent, je crois que, les 315 ou 316 vers de *la Fête phéacienne*, — ou des *Jeux* pour donner à l'épisode son nom véritable, — doivent être condamnés comme l'œuvre récente d'un interpolateur; quelque rhapsode des VIIe ou VIe siècles voulut ajouter à l'*Odyssée* un ornement dont était parée l'*Iliade*; plusieurs anachronismes trahissent la main du faussaire.

Au chant XIII en effet, l'*Iliade* a l'épisode des *Jeux funèbres* en l'honneur de Patrocle : ces jeux homériques comportent la course des chars, le ceste, la lutte, la course à pied, le combat en armure, le disque, l'arc et le javelot. Les cinq jeux de l'*Odyssée* sont tout différents : ils ressemblent au *pentathle* des premiers temps classiques, lutte, course, saut, disque et pugilat, et certains de nos vers et plusieurs de leurs mots sonnent étrangement en ces manoirs et villes homériques; on se croirait plutôt dans l'une des cités nouvelles de la Grèce démocratique. Ce sont des magistrats choisis dans le peuple, des « aisymnètes », qui préparent le terrain : le mot, qui ne se retrouve qu'en une grossière interpolation de l'*Iliade* (XXIV, 347), nous reporte à l'époque des élections populaires, et tout respire la démocratie en cet épisode où les personnages estimés du public sont, — non pas les nobles et les braves, — mais l'athlète et l'orateur. Cinq de nos vers ne sont même, à la gloire de l'orateur-citoyen, que la transposition des éloges qu'Hésiode décernait au sage roi du bon vieux temps, pasteur et juge de son peuple : vers par vers, hémistiche par hémistiche, on peut suivre le travail du copiste. D'autres mots du texte fournissent de nombreux indices supplémentaires : ces *Jeux* de l'*Odyssée* sont, à n'en pas douter, une interpolation qui doit disparaître, en ne laissant que 255 vers légitimes pour l'épisode *Kikones et Lotophages*.

Il en est de même, au chant XI, de l'autre couple d'épisodes *Évocation des Morts-Visite aux Enfers*. Elle comprend

640 vers. Mais, seule, l'*Évocation* appartient au texte primitif. Pour se renseigner sur les moyens et conditions de son retour, Ulysse est venu à la porte de l'Hadès évoquer, « faire monter » le devin de Thèbes, Tirésias, comme Saül vers le même temps allait chez la femme d'Aïn-Dor pour « faire monter » l'ombre de Samuel ou comme les envoyés du tyran Périandre feront plus tard monter l'ombre de sa femme Mélissa, sur les bords de cet Achéron thesprote, qui coule sur la terre des vivants et longe un « Oracle des Morts », *Nekuomanteion*.

La légende odysséenne n'était donc primitivement qu'une *Consultation des Morts*, — ou *Nekuomanteia*, comme dit l'un des titres de ce chant XI. Cette *Consultation* se passait aux confins du monde des vivants, sur la terre, non pas au-dessous : Ulysse ne *descendait* pas chez les ombres; c'est elles qui *montaient* juqu'à lui. Mais à cette *Consultation*, notre texte actuel juxtapose une *Descente aux Enfers*, une *Visite au Pays des Morts*, comme l'indique bien l'autre titre, *Nekuia*, et comme l'indique mieux encore le titre de *Seconde Nekuia*, donné au début du chant XXIV : ici, les âmes des prétendants, conduites par Hermès, descendent sous terre, pénètrent dans les lieux réservés aux défunts et sont accueillies par les grands morts de la guerre de Troie.

L'Énée de Virgile, descendu au séjour des ombres, y peut voir les défunts en leurs occupations familières. Mais comment Ulysse, sans entrer dans les Enfers, pourrait-il *voir* les tourments des grands damnés, Orion, Titye, Tantale, Sisyphe?... Ces captifs ne se dérangent pas, comme Tirésias et Anticlée, pour monter à la porte de l'Érèbe. Le texte dit expressément que Tirésias et Anticlée *viennent*, *montent*, apparaissent, — comme Mélissa et Samuel, — puis rentrent dans l'Hadès d'où ils sont sortis. Mais ces venues et ces rentrées n'ont rien de commun avec les visions, ou plutôt les visites, d'une descente aux Enfers. Dès l'antiquité, Aristarque raillait : « Ce n'est pas que ces vers soient, tous, de mauvais style. Mais Ulysse, de l'endroit où il est, ne saurait voir ce qu'ils décrivent. Si Minos est assis à son tribunal, comment peut-il être venu hors des Enfers? c'est sottise de l'imaginer sortant avec ses justiciables et sur son siège!... Sottise, la

chasse d'Orion hors de l'Hadès! Orion avait-il amené son troupeau de fauves auprès d'Ulysse?... Et Titye, étendu sur le sol, est-il aussi venu?... Et Tantale avait-il amené ses arbres et son lac près de la fosse évocatrice? » Et le sage Aristarque continue la revue avec le refrain : « C'est ridicule! » Les critiques du XIXe siècle ont adopté cette juste condamnation.

Comme les *Jeux*, la *Visite* est une interpolation qui doit disparaître. Seule, l'*Évocation* est un épisode de la pièce authentique. Ainsi reconstituée, cette pièce des *Récits chez Alkinoos* ne comprendrait plus, du chant V au chant XIII, qu'onze épisodes originaux de longueur presque uniforme (les vers « bâtards » et « superflus » étant défalqués) :

L'Antre de Calypso	198	vers	légitimes.
Le Radeau d'Ulysse.	250	»	»
L'Arrivée chez les Phéaciens.	259	»	»
L'Entrée chez Alkinoos. . . .	264	»	»
Kikones et Lotophages.	253	»	»
Le Cyclope.	255	»	»
Éole et Lestrygons.	281	»	»
Circé	251	»	»
L'Évocation des Morts	270	»	»
Sirènes, Charybde et Skylla.	258	»	»
Les Bœufs du Soleil	278	»	»

Deux autres scènes, interpolées par la suite, vinrent figurer dans les récitations athéniennes et ont été conservées dans le texte actuel :

La Fête Phéacienne *ou* Les Jeux.
La Nékuia *ou* La Visite aux Enfers.

De même taille, ou peu s'en faut, que les épisodes authentiques, elles ont été composées à une date toute différente et par une autre ou deux autres mains, mais sur le même patron.

On pourrait donc comparer les *Récits chez Alkinoos* à l'une de ces suites de tapisseries dont tous les panneaux de même taille, mais indépendants, font partie d'un ensemble et traitent, chacun, un chapitre du sujet. Mais, en cette suite phéacienne, l'auteur du carton primitif n'avait imaginé et créé qu'onze panneaux; deux autres furent ajoutés par le goût douteux des âges plus récents; ils se distinguent aux yeux les moins prévenus par la différence de matière, de couleur et de style.

Car les deux scènes interpolées offrent à chaque ligne quelque marque de « bâtardise ». Les onze épisodes originaux, au contraire, sont, pris à part ou juxtaposés, les ouvrages les plus parfaits, peut-être, du génie grec. On peut les examiner point à point, fil à fil, sans trouver jamais dans la chaîne ou la trame la moindre malfaçon ni la moindre faiblesse : c'est partout la même qualité de la matière et la même maîtrise du métier, au service de l'art le plus vigoureux et le plus fin. Si j'avais à suggérer aux lecteurs français un terme de comparaison, je les renverrais aux tragédies les plus achevées de notre Racine : composition et exécution, ensemble et détail, fond et forme, langue et rythme, mots et phrases, dialogues et descriptions, tout dans les *Récits* conspire à la perfection d'une œuvre de force et de charme, de simplicité et de noblesse, d'émotion et d'éloquence, de terreur et de sourires, où l'homme de tous les siècles vient se chercher et se reconnaître.

Ces onze épisodes authentiques forment une suite de 2 905 hexamètres, ordonnés en groupes de 250 à 280 unités. Chacun de ces groupes convient et suffit à une récitation séparée, sans le moindre risque de fatigue ni pour le récitant ni pour l'assistance, et 2 905 hexamètres, au rythme de 10 à 12 à la minute, sans pause ni repos, ne prendraient guère que cinq heures au maximum. Ajoutez une autre heure et demie pour les pauses. C'est au total six heures et demie de séance. Il ne faut pas mesurer sur la nôtre l'endurance de ces auditoires antiques : le public athénien était capable d'écouter, le même matin et d'affilée, une trilogie, parfois deux trilogies composées, chacune, de trois tragédies et d'un drame satyrique, — au total : huit pièces de mille vers en moyenne. Nos directeurs de théâtre ne donnent-ils pas quelquefois cinq actes de Molière et cinq actes de Corneille ou de Racine, en ces matinées populaires où le « bon public » en veut pour son argent?

***

Dans notre *Odyssée* actuelle, les *Récits chez Alkinoos* occupent, au centre, les chants V-XII et le début de XIII. Vient ensuite, de XIII à XXIII, la pièce que l'on peut inti-

tuler *la Vengeance d'Ulysse*. Débarrassés des insertions et interpolations, tous les épisodes de cette pièce se succèdent de même taille, — neuf épisodes authentiques et un épisode (*le Pugilat*) interpolé :

L'Arrivée d'Ulysse en Ithaque.	370	vers	légitimes.
La Conversation chez Eumée. .	387	»	»
Aux Champs....	322	»	»
Fils et Père	369	»	»
A la Ville	381	»	»
(*Le Pugilat*.	*391*	»)	
Le Bain de Pieds.	369	»	»
Le Jeu de l'Arc	385	»	»
Le Massacre des Prétendants.	372	»	»
Mari et Femme.	368	»	»

Cette pièce de la *Vengeance* ainsi reconstituée, — au total : 3215 vers, — se présente comme la continuation immédiate des *Récits* : après le dernier mot de ceux-ci, les premiers mots de celle-là viennent prendre place; on ne peut pas mettre en doute un seul instant qu'ils n'ont été écrits que pour venir en cette suite.

Les deux pièces sont-elles donc du même auteur? Il serait surprenant qu'ayant fait une première suite d'épisodes de 250 à 280 vers, le même auteur eût continué par une autre série d'épisodes de 360 à 390 vers : à une première suite de tapisseries de 2 m. 50 de haut, on ne donne pas, d'ordinaire, pour continuation des panneaux de 3 m. 60. Mais cette différence de taille n'est rien encore, si l'on considère les différences de travail et de matière.

Les *Récits chez Alkinoos*, en effet, furent exécutés suivant une technique et un rythme de frise continue (je dirais presque : de film) : chaque épisode est une scène unique et la suite des épisodes déroule d'une seule teneur ses alternances de récitatifs et de dialogues, sans que jamais le héros principal, ses actes, ses projets et ses sentiments quittent le champ ni même le premier plan de la scène.

La *Vengeance* au contraire a été conçue suivant un rythme et une technique de tableautins, de métopes séparées (je dirais presque : de projections successives) : chaque épisode y comprend le plus souvent deux, trois ou quatre scènes juxtaposées, mais indépendantes, avec deux, trois et quatre

groupes de personnages différents, en des lieux éloignés les uns des autres. L'épisode de la *Reconnaissance d'Ulysse par Télémaque* (chant XVI) peut être pris comme type : de l'aube à la nuit, trois changements de personnages et de lieux nous montrent Eumée, Ulysse et son fils dans la cabane du porcher, les prétendants dans le port, l'agora et le manoir d'Ithaque, puis la descente de Pénélope dans la grand'salle et, de nouveau, la réunion d'Ulysse, de Télémaque et d'Eumée dans la cabane.

Autre différence dans les « annonces » du dialogue : les *Récits* recourent pour cet usage au vers plein, complet; il semble que l'auteur de la *Vengeance* ait voulu parfois se contenter d'un hémistiche. Et il est une annonce que la seule *Vengeance* possède en propre et répète une quinzaine de fois : *Alors, porcher Eumée, tu lui dis en réponse.* Nulle part ailleurs, dans l'*Odyssée*, on ne rencontre cette formule, qui ne manque pas d'une certaine emphase ironique.

Quant au style, sans même dresser le catalogue des mots que la *Vengeance* est seule à employer, il suffit de traduire cent vers authentiques de l'une de ces pièces et cent vers authentiques de l'autre pour apprécier tout aussitôt la valeur des deux textes.

D'un bout à l'autre de la *Vengeance*, le traducteur vient chopper sur des termes impropres, sur des répétitions, des délayages et du verbiage, qu'aggravent encore des rythmes heurtés ou un ronronnement monotone. Je n'ai rien fait dans ma traduction pour voiler ces faiblesses ni rompre ce ronron épique : à la lire, on constatera l'infériorité de ces derniers chants de la Poésie sur les chants du milieu; même dans le dernier épisode de cette *Vengeance*, — le plus beau, peut-être, — même dans *Mari et Femme*, où nous est contée la réunion des deux époux, j'ai tâché que l'on pût toujours mesurer la distance qui, du « Racine » des *Récits*, sépare celui que j'appellerais volontiers le « Voltaire » de la *Vengeance*, — pour emprunter deux termes de comparaison à l'histoire de notre tragédie.

Entre la pièce de la *Vengeance* et celle du *Voyage de Télémaque*, la distance est moins grande, mais n'est pas moins sensible. Les épisodes n'étant pas de tailles très différentes

(380 vers d'un côté, 400 vers de l'autre, en moyenne), on pourrait se demander si les deux ouvrages n'ont pas été tissés sur le même métier. Quelques marques d'origine les distinguent néanmoins.

Le *Voyage* est bâti comme les *Récits* et souvent sur leur modèle, parfois même avec une évidente volonté d'imitation. Cette longue frise continue déroule sans interruption les faits et dires du principal personnage. On n'y rencontre pas toujours la claire simplicité ni la légère et souveraine aisance du modèle; mais jamais, ou presque jamais, on ne s'y heurte aux cahots, obscurités et maladresses de la *Vengeance*. Pourtant, du ronron épique de cette dernière, il est de-ci de-là quelques échos dans le *Voyage*; en plusieurs passages, on a la preuve matérielle que l'auteur de la *Vengeance* a imité, parfois parodié le *Voyage*, mais que l'auteur du *Voyage* a imité, parfois copié les inventions et les mots des *Récits*. Pour résumer toute mon opinion, je dirais volontiers que le « bonhomme » Eumée aux allures cordiales, mais un peu communes, est le personnage typique de la *Vengeance*; le vieux roi Nestor aux longs discours un peu conventionnels est celui du *Voyage*; l'éloquent, alerte et fertile Ulysse est celui des *Récits* : entre le grand poète des *Récits* et le versificateur de la *Vengeance*, l'écrivain du *Voyage* est un ingénieux ouvrier de bons vers faciles, coulants et pleins; notre théâtre, entre ses Racine et ses Voltaire, eut ses Regnard.

De ces trois pièces, le *Voyage* est de beaucoup la plus courte. Il ne comporte que quatre épisodes : départ d'Ithaque, séjours à Pylos et à Sparte, retour à Ithaque :

L'Assemblée d'Ithaque.	406	vers	légitimes.
A Pylos.	388	»	»
A Lacédémone	356	»	»
Le Retour de Télémaque. . .	275	»	»

L'inégalité de longueur entre les trois premiers de ces épisodes et le dernier est frappante. Nous avons de semblables écarts dans les *Récits* et la *Vengeance*. Le premier épisode des *Récits*, — *l'Antre de Calypso*, — n'aurait dans le texte actuel que 198 vers, les autres en ayant de 250 à 278. Le troisième épisode de la *Vengeance*, — *Aux Champs*, — n'en aurait que 322, les autres en ayant de 370 à 390. Nous

touchons là aux deux points les plus délicats du problème odysséen : on peut facilement retrouver les trois pièces du *Voyage*, des *Récits* et de la *Vengeance* au long des chants II-XXIII de l'*Odyssée* actuelle; mais que dire et que faire des deux chants I et XXIV qui encadrent ces pièces? et comment restaurer les mutilations ou remédier aux déformations que les sutures de la Poésie unitaire ont fait subir à quelques-uns des épisodes originaux?

Je voudrais que le lecteur tâtât du doigt quelques-unes de ces sutures, où l'on sent le rapetassage, et de ces déformations, où l'on discerne clairement les différences de matières et de manières.

Relisez ce qui nous reste de *l'Antre de Calypso*. Tous les homérisants signalent les étrangetés du début, tel que nous le fournissent aujourd'hui les vingt premiers vers de notre chant V : on y rencontre les mêmes mots inusités, les mêmes formes irrégulières, les mêmes vers empruntés de droite et de gauche que dans les plus grossières des interpolations, et ce début du chant V répète, en le mutilant, le début du chant I; c'est une seconde assemblée des dieux, où Athéna demande à nouveau, où Zeus accorde à nouveau ce que l'un avait accordé, ce que l'autre avait demandé en une première assemblée des mêmes dieux, dans les vers 1-87 du chant I. Or, les dix premiers de ces 87 vers sont une *Invocation à la Muse*, qui ne peut appartenir qu'aux *Récits* :

C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire, Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit, Celui qui, sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens. Hélas! même à ce prix, tout son désir ne put sauver son équipage; ils ne durent la mort qu'à leur propre sottise, ces fous qui, du Soleil avaient mangé les bœufs : c'est lui, le Fils d'En Haut, qui raya de leur vie la journée du retour.

Viens, ô fille de Zeus, nous dire, à nous aussi quelqu'un de ces exploits.

En ce programme, les seuls *Récits chez Alkinoos* sont annoncés, et avec la fin que nous avons cru pouvoir leur assigner; car l'épisode des *Bœufs du Soleil* est bien le dernier que chantera le poète des *Récits*. En outre, cette *Invocation* définit exactement quelle part de la légende il compte traiter

maintenant : la colère de Posidon en sera le centre et le moteur; du début du chant V au milieu du chant XIII, nous en voyons les effets; elle cesse, — et la pièce des *Récits* avec elle, — dès l'instant qu'Ulysse a mis le pied sur son île.

Cette *Invocation à la Muse*, ces vers 1-10 du chant I sont donc le début logique et nécessaire des *Récits*... C'est après ces dix vers que la première assemblée des dieux part du même débat pour aboutir au même décret que la seconde assemblée au début du chant V.

Les « Vieux » d'Alexandrie avaient critiqué ce redoublement d'assemblées divines qui, à cinq jours d'intervalle, discutent la même affaire du retour d'Ulysse. — La première, répondaient les « Jeunes » de Pergame, en avait discuté le principe; la seconde en discutait les moyens. — Mais, aux vers 81-85 du chant I, Athéna demande à Zeus l'envoi d'Hermès chez Calypso pour signifier au plus tôt à la Nymphe bouclée le décret sans appel et « la façon dont Ulysse doit rentrer »; à cette demande d'Athéna Zeus ne répond que cinq jours après, au chant V, 29-34; pourtant, les mots en I, 87 n'ont un sens que si les vers du chant V suivent aussitôt.

Séparés du reste de ce chant I, les 87 premiers vers peuvent-ils donc retrouver leur place originelle au chant V, en tête des *Récits*, comme début de l'*Antre de Calypso*?

La trame est assurément la même. Si les dix vers de l'*Invocation* (1-10) semblent n'avoir été faits que pour les *Récits*, les dix vers suivants (11-21) nous mettent dès l'abord en présence des deux personnages qui vont être des plus importants au cours de ces mêmes *Récits* : Calypso dont le nom reviendra sans cesse, et Posidon dont la colère durera jusqu'au bout de la pièce.

Sur cette trame pareille, le tissu au début de I et au long de V est de même lin et de mêmes teintes, « de l'époque » : même solidité, même souplesse, même brillante, mais sobre fantaisie, même absence de lourds ornements, même légèreté aussi bien de la matière que de la broderie et des couleurs. En comparant entre eux les *Récits chez Alkinoos*, le *Voyage de Télémaque* et la *Vengeance d'Ulysse*, nous avons constaté quelques différences de manière, de style et de langue qui

nous montrent un chef-d'œuvre original dans les *Récits*, une excellente copie dans le *Voyage* et une continuation plus médiocre dans la *Vengeance* : nos vers 1-87 du chant I peuvent entrer dans le chef-d'œuvre sans le déparer, sans y faire la moindre tache. Porté sur ce texte résistant et uni, comme sur un courant limpide et rapide, le traducteur de ces 87 vers se sent glisser à l'aise, en sûreté : brusquement, au vers 88, commencent les aspérités et les faiblesses de vers lâches ou compacts, mous ou rugueux, bousculés ou mal suturés, qui durent jusqu'à la fin de ce chant I. Puis, on retrouve aux chants II-IV, — avec le texte du *Voyage*, — une matière de bonne qualité. Mais c'est au chant V seulement, — sur le texte des *Récits*, — que l'on peut de nouveau s'abandonner sans risque aux charmes sans perfidies ni défaillances de cette belle urbanité.

En ce chant I, il semble que d'autres différences permettent de discerner ces deux parties distinctes. Dans la première, dans les vers 1-87, on trouve assurément les mêmes répétitions « de style » que dans les autres chants de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*; mais elles n'occupent qu'une partie fort restreinte du texte, et ces formules indispensables sont toujours employées avec leur sens vrai et plein. Dans la seconde, au contraire, les vers 88-444 sont l'un des pires centons que présentent l'une et l'autre des deux Poésies, et ils répondent aussi peu que possible à tout ce que nous savons des « réalités » odysséennes; en veut-on deux exemples?

Une différence essentielle dans le confort de la vie quotidienne apparaît entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le mot « draps de lit » revient dans l'*Odyssée* chaque fois qu'il est question du coucher des héros, mais n'apparaît qu'une fois dans l'*Iliade*, au chant XXIV, quand Achille fait dresser la couche de Priam venu au camp des Grecs pour racheter le cadavre d'Hector : si les autres héros n'ont pas apporté leur riche et confortable mobilier dans cette expédition militaire, le seul Achille l'a-t-il bien apporté? et ce chant XXIV, que certains critiques appellent « odysséen » à cause des multiples ressemblances de sa langue avec celle de l'autre Poésie, est-il bien de la même main et de la même date que la majeure partie des autres chants de l'*Iliade*? Les héros de l'*Odyssée*

sont chez eux, en paix, dans leurs tranquilles et luxueux manoirs : ils ont femme et servantes pour « leur préparer au fond du grand logis le lit et le coucher » (*Odyss.*, III, 402-403). Les lits de l'*Odyssée* n'ont rien à envier aux nôtres : cadre de bois lourd, sur lequel un quadrillage de courroies tient lieu de sommier; feutres de laine qui remplacent nos matelas; draps de lin et couvertures de laine... Or, à la fin de notre chant I, Télémaque dans le manoir paternel, dans la belle chambre de la cour d'honneur, se couche comme un héros, non de l'*Odyssée*, mais de l'*Iliade*, — sans draps, — et il s'endort, non dans le lin, mais dans un... (??) de laine : il est difficile de dire ce qu'ici peut signifier au juste le mot qui se retrouve deux fois dans l'*Iliade* pour désigner une corde de laine : Télémaque, enroulé pour dormir dans une corde de laine! Le plus stupide des faussaires aurait sans doute reculé devant pareille vision, si, dans sa mémoire, n'avait chanté le seul vers de l'*Iliade* où le même mot figure parmi les accessoires du coucher.

Autre marque d'anachronisme encore plus certaine : on peut montrer, vers par vers, que l'auteur de ce chant I, qui vivait, j'imagine, en quelque étroite rue d'une cité démocratique et marchande, ne connaissait plus la vraie disposition des manoirs homériques, et cette ignorance a eu de fâcheux effets; voici l'un deux.

Au cours de la *Vengeance* (chant XVII, 28-30), Télémaque, ayant traversé la cour, arrive devant le grand corps du logis, dépose sa lance contre l'une des hautes colonnes de l'entrée, puis franchit le seuil de pierre et pénètre dans la grand'salle. Au chant I 103-130, Athéna tombe de l'Olympe devant le manoir d'Ulysse : Télémaque accueille cet hôte, l'amène dans la grand'salle, où il l'installe en un fauteuil et où il lui fait servir le repas, après avoir déposé la lance de l'arrivant contre l'une des hautes colonnes, dans un râtelier que garnissent déjà de nombreuses lances d'Ulysse.

Ces lances d'Ulysse et des hôtes forment donc panoplie contre l'une des colonnes, à l'intérieur de cette grand'salle où va se dérouler le massacre des prétendants. — Comment expliquer alors que les prétendants ne les décrochent pas aussitôt pour s'en servir contre Ulysse? pourquoi attendent-ils

que Mélantheus leur en aille chercher d'autres au lointain trésor?...

Comme bien on pense, cette « difficulté » émut les éditeurs athéniens. Leur réponse fut une triple interpolation aux chants XVI, 281-298, XIX, 1-50 et XXII, 23-25 : ces soixante-dix vers d'une autre main et d'une date toute récente furent ajoutés pour nous faire savoir comment les armes ont disparu de la grand'salle. Mais ces interpolations, que suturent au contexte original des vers maladroitement répétés, s'en détachent sans peine. Pour en apprécier la valeur, il suffit de voir la suture du chant XIX : en cette répétition particulièrement choquante, les deux vers 51-52

Seul, le divin Ulysse restait en la grand'salle à méditer, avec le secours d'Athéna, la mort des prétendants tandis que Pénélope, la plus sage des femmes, descendait de sa chambre...

sont, mot pour mot, les deux vers 1-2 :

Seul, le divin Ulysse restait en la grand'salle à méditer, avec le secours d'Athéna, la mort des prétendants. Soudain, à Télémaque, il dit ces mots ailés :

Or, après le vers 52, Ulysse reste bien seul dans la grand'salle, où Pénélope vient ensuite le rejoindre. Mais entre les vers 2 et 51, Ulysse, « seul » dans le mégaron, dialogue avec Télémaque, et Euryclée prend part, en tiers, à la conversation. Les cinquante vers de ce dialogue ont été interpolés pour permettre à Ulysse et à son fils d'emporter, avant le massacre, la panoplie qu'avait imaginée l'auteur du chant I.

Au total, la seconde partie, les vers 88-444 de ce chant I semblent donc avoir été composés aussi bien après le *Voyage de Télémaque* qu'après la *Vengeance d'Ulysse*, pour servir d'*Ouverture* à la Poésie unitaire et en dresser le cadre général : ils ont ensuite nécessité dans l'une et dans l'autre de ces deux pièces des interpolations nombreuses et faciles à reconnaître (je n'ai pu citer ici que la principale). Par contre, les 87 premiers vers de ce chant I sont unis par les liens les plus étroits aux *Récits chez Alkinoos*, dont ils étaient jadis le début original. Si l'on rétablit ces 87 vers en tête de *l'Antre de Calypso*, on retrouve au complet ce premier épisode des *Récits*, avec le même nombre de vers que dans les suivants.

Il est plus malaisé, mais non pas impossible, de reconstituer de même les deux épisodes du *Voyage* et de la *Vengeance*, dont nous constations plus haut le raccourcissement actuel : certains indices ne sauraient échapper à l'attention du lecteur; les plus certains sont les contradictions (souvenons-nous du coffre d'Arété) que, malgré tous ses efforts, le bâtisseur de la présente Poésie ne put pas effacer entre les trois pièces qu'il avait entrepris d'unir. Ce dur travail nécessita de graves opérations, quasi chirurgicales, dont les cicatrices demeurent visibles, toujours saignantes, mais dont il est difficile de retrouver, même approximativement, l'auteur et la date. Essayons néanmoins.

***

Tout au long du XIXe siècle, Pisistrate, le tyran d'Athènes, était devenu, grâce à Fr.-Aug. Wolf, le personnage le plus important de l'homérologie et, sinon le créateur de l'épos, du moins l'instaurateur des deux Poésies homériques. Fr.-Aug. Wolf lui avait non seulement dévolu ce grand premier rôle : il l'avait encore muni d'une compagnie de sages et de poètes, — les *diaskeuastes*, — qui, à ses frais et par son ordre, sous sa direction ou celle de ses fils, avaient longuement travaillé à recueillir et à restaurer vers et poèmes. Quand Dugas-Montbel, pour exposer l'évangile wolfien au public français, écrivit son *Histoire des Poésies homériques* (Paris, 1831), il ne manqua pas de préciser encore les idées du Maître : après les *aèdes* ou *chanteurs* d'Achaïe, qui avaient composé les chants séparés, après les *rhapsodes* ou *homérides* d'Ionie, qui les avaient répétés et « cousus », les *diaskeuastes* d'Athènes, disait-il, étaient venus pour les mettre en ordre et faire la « synthèse » de nos deux Poésies actuelles.

Personne ne croit plus aujourd'hui à cette histoire de Pisistrate : pure légende d'époque romaine! Tous les textes anciens, touchant cette affaire, se répartissent chronologiquement en deux périodes et en deux versions; avant Cicéron, personne ne semble connaître le rôle de Pisistrate; après Cicéron, ce rôle semble de notoriété publique. Il paraît certain que nous avons là une invention de l'école de Pergame, en

particulier du philosophe et grammairien Athénodore Kordylion, qui vint et vécut à Rome au temps de Cicéron. Avant cette époque, le dialogue *Hipparque*, attribué faussement à Platon, contient une allusion à ce rôle des Pisistratides. Mais notons bien l'expression que l'auteur met dans la bouche de Socrate : « Le fils de Pisistrate, Hipparque, a, le premier, *apporté, amené en ce pays-ci* (Athènes) les œuvres d'Homère, de même qu'à bord d'une pentécore envoyée par lui, il a *amené, apporté* en cette ville la personne d'Anacréon ». Anacréon existait en chair et en os avant que le fils de Pisistrate le prît sur son bateau; les Poésies d'Homère existaient de même en texte et recueil avant qu'il les apportât en Attique.

Mais peut-être nos homérisants n'accordent-ils pas assez de valeur à un renseignement que nous donnent les Alexandrins. Alors même qu'ils distribuaient et éditaient en leurs XXIV chants toute la Poésie odysséenne que nous lisons aujourd'hui, Aristarque et Aristophane de Byzance devaient avoir sous les yeux des éditions où l'*Odyssée* ne comprenait ni la fin de leur chant XXIII ni leur chant XXIV tout entier, puisqu'ils bornaient l'*Odyssée* véritable au vers 296 de notre chant XXIII; l'un de nos manuscrits porte encore après ce vers quatre points en rond et les mots *fin de l'Odyssée.*

Il existait donc, durant l'antiquité, deux sortes d'*Odyssée*, l'une avec les 680 derniers vers de la présente Poésie, et l'autre sans cette fin. Même en écartant les vers « bâtards » qui y foisonnent, il est certain que, dans l'ensemble, cette fin est un morceau dont la facture sans art, la langue pleine de néologismes, le fond plein d'invraisemblances et de maladresses n'ont rien de commun, ni pour le ton, ni pour le style, avec nos poèmes originaux, — même avec le moins bon d'entre eux, la *Vengeance*, — et l'on ne voit pas l'utilité de cette fin au bout de nos trois pièces odysséennes.

D'un bout à l'autre de notre *Odyssée*, en effet, le sujet annoncé est le double retour d'Ulysse en son royaume et en sa maison, en sa patrie et près de sa femme : les *Récits chez Alkinoos* ramènent le héros dans sa patrie; la *Vengeance* le ramène à son foyer et dans le lit de son épouse; au vers 296 du chant XIII, ce double retour est acquis; au delà, un autre poème pourrait venir et rejeter Ulysse dans

les nouvelles aventures que lui attribuait la légende; Tirésias les lui prédisait, et lui-même a pris soin de les annoncer à Pénélope; mais ce nouveau poème serait aussi indépendant de la *Vengeance* que des *Récits*.

Or, sous le nom de *Télégonie*, ce poème existait dans la collection que l'on appelait le *Cycle épique* et où l'on avait réuni et soudé bout à bout les huit épopées qui chantaient toute la geste de Troie : *Kypria, Iliade, Aethiopis, Petite Iliade, Sac d'Ilion, Retours, Odyssée* et *Télégonie*. Continuation de l'*Odyssée* et conclusion du *Cycle*, la *Télégonie* était l'œuvre du dernier des grands aèdes épiques, d'Eugammon de Cyrène, qui vivait quelque trois cents ans après Homère, au milieu du VIe siècle avant J.-C. De ce poème en deux chants, dont il ne nous reste rien, Proclus en sa *Chrestomathie* donne l'analyse dont voici le début :

Les prétendants sont ensevelis par leurs proches. Ulysse, ayant fait le sacrifice aux Nymphes, s'embarque pour l'Élide; il s'en va visiter ses troupeaux de bœufs; il est reçu chez Polyxène, qui lui fait cadeau d'un cratère : histoires de Trophonios, d'Agamédé et d'Augias. Retour à Ithaque : sacrifices prescrits par Tirésias. Puis voyage en Thesprotie, etc.

La *Télégonie* s'ouvrait donc par les funérailles des prétendants, — ce qui suppose la paix rétablie entre Ulysse et ses sujets : sans cette paix, les cérémonies des funérailles ne sauraient avoir lieu; à la fin de l'*Iliade*, il faut qu'une trêve entre Achéens et Troyens rende possibles les funérailles d'Hector. Cette paix d'ailleurs est nécessaire au reste du nouveau poème qui ne la raconte ni même la mentionne, mais l'implique, car Ulysse n'abandonnerait pas son royaume, son manoir et sa femme, pour courir de nouvelles aventures, s'il ne s'était pas réconcilié avec les familles et les vengeurs des prétendants... C'est cette paix que nous raconte l'ultime épisode qui vient après la *Vengeance*, en queue de notre présente Poésie, et qui a pour titre *la Paix* : débutant à ce vers 297 du chant XXIII, où les Alexandrins bornaient l'*Odyssée* véritable, et comprenant, avec la fin du chant XXIII, tout le chant XXIV, ce dernier épisode de notre Poésie ne peut avoir appartenu ni au poème original de la *Vengeance* ni au poème original de la *Télégonie*; il est évident qu'il fut

composé pour les souder l'un à l'autre dans la continuité du *Cycle épique*. Il est donc de date plus récente que la *Télégonie* elle-même, qui est le plus récent de ces poèmes cycliques. Il ne put être composé qu'après elle, dans la seconde moitié du VIe siècle au plus tôt, — et c'est de cette même époque que date en conséquence l'*Odyssée* complète dont nous lisons encore, à la mode alexandrine, les XXIV chants.

Mais nous savons par les Alexandrins eux-mêmes qu'avant cette date, il existait déjà une *Odyssée* moins complète dont, sans doute, ils avaient encore des exemplaires sous les yeux : ne contenant pas ce dernier épisode de *la Paix*, elle réunissait pourtant les trois pièces du *Voyage*, des *Récits* et de la *Vengeance*, mises déjà bout à bout et munies des sutures nécessaires à l'unité de cet ouvrage... Quelque nouveau papyrus d'Égypte nous en racontera-t-il la formation et l'histoire? Quelque heureuse trouvaille dans les fouilles de l'Ionie, enfin libérée du Turc, nous en fera-t-elle entrevoir la date et l'origine? Je ne doute pas que les fouilles d'Asie Mineure, tant sur les rivages de Smyrne que sur les plateaux d'Angora, ne nous rendent quelque jour les documents nécessaires à la reconstitution de cet âge épique : depuis un siècle, chaque recul de la barbarie ottomane, chaque libération de peuple ou de territoire levantin, Grèce, Égypte, Thessalie, Crète, nous a rendu ainsi un chapitre de l'histoire disparue. L'Ionie d'Homère et l'Éolide des lyriques seront délivrées à leur tour... Nous devons, en attendant, nous tenir aux renseignements que, seule, peut nous fournir l'*Odyssée* elle-même.

Si nous ne savons pas où et quand furent composées nos trois pièces, du moins pouvons-nous trouver dans le texte quelques indices de leur patrie. L'auteur du *Voyage*, comme celui de la *Vengeance*, regardait le monde depuis les rivages asiatiques : pour eux, le détroit de Psara était « au delà » de Chios, et le détroit de Chios, « en deçà » de cette île; Syra était de même « au delà » d'Ortygie-Délos, vers le couchant du soleil; ce sont les visions que peut avoir aujourd'hui l'habitant, non d'Athènes, mais de Smyrne.

Hérodote (I, 147) nous dit que les cités ioniennes de l'Asie Mineure avaient pris pour rois, les unes, des Lyciens, descen-

dants de Glaucos, les autres, des Pyliens, descendants de Nestor et de Nélée. Ces Néléides descendaient de Codros, fils du dernier roi achéen de Pylos, Mélanthos, qui, chassé par les Doriens, s'établit à Athènes. Mélanthos dont les petits-fils conduisirent l'émigration ionienne en Asie, était le fils du *Transporteur d'Hommes*, Andropompos, et de la *Dame aux Rênes*, Hénioché, la fille de l'*Homme au Char*, Harménios, et la petite-fille du *Lieur de Chevaux*, Zeuxippos : ne voilà-t-il pas les véritables descendants de notre Nestor odysséen et de ses fils? et le transport de Télémaque par Pisistrate, le lieur de chevaux et le conducteur de char, ne semble-t-il pas comme le roman de cette généalogie ionienne?...

Je n'hésite pas à croire qu'en l'une de ces villes d'Asie, à la cour de l'un de ces rois néléides, le *Voyage de Télémaque* fut composé par un aède courtisan, — je dirais presque : un poète-lauréat, — afin de donner un nouveau lustre à la famille royale qui l'entretenait. C'est à quelque poète de Milet que j'attribuerais le plus volontiers ce *Voyage* : le sacrifice fédéral des Pampyliens, qu'il nous décrit, sur la plage de Pylos, au sanctuaire néléide de Posidon, me semble avoir quelque parenté avec la fête fédérale que les douze cités des Panioniens célébraient, au promontoire de Mycale, près de Milet, en l'honneur du Posidon Héliconios, dont ils avaient apporté le culte de leur ancienne patrie achéenne... Qui sait même si le *Voyage* ne fut pas composé pour une récitation officielle à ces fêtes des *Panionia*?... Les Athéniens, par la suite, n'auraient fait qu'imiter cette mode ionienne en leurs Panathénées.

D'autre part, notre Poésie de l'*Iliade* me semble avoir été bâtie comme notre Poésie de l'*Odyssée*, avec les mêmes préoccupations dynastiques, le jour où l'on y introduisit les *Exploits de Diomède*. Ces *Exploits de Diomède* ne sont qu'une variation des *Exploits d'Agamemnon*; ils gardent tous les indices de leur date récente : dans notre *Iliade*, ils sont sûrement interpolés.

Si le Néléide Pisistrate est l'un des personnages indispensables du *Voyage de Télémaque*, les *Exploits de Diomède* ont leurs scènes les plus fameuses dans la rencontre du fils de Tydée avec les Lyciens Sarpédon et Glaucos; le poète

ne manque pas de nous y donner la généalogie de ces héros et de leur race illustre, qui remontait jusqu'à Sisyphe, lequel régnait à Éphyre-Corinthe et engendra le premier Glaucos, lequel eut pour fils Bellérophon, lequel, exilé par Prœtos, passa en Lycie, dont le roi l'envoya combattre la Chimère, les Solymes et les Amazones, puis essaya de le tuer; enfin, reconnaissant en lui un véritable descendant des dieux, il lui donna sa fille et partagea avec lui sa royauté... Cette généalogie n'était-elle pas le meilleur titre de propriété pour les dynastes d'Ionie qui, descendants de Glaucos, se réclamaient d'une origine lycienne?

Exploits de Diomède pour la gloire des Glaucides; *Voyage de Télémaque* pour la gloire des Néléides : nous avons de part et d'autre un épisode, qui fut inséré, après coup et malgré la résistance du contexte, dans une série de poèmes plus anciens. La « synthèse » de notre *Iliade* et celle de notre *Odyssée* semblent donc avoir été faites dans les mêmes villes, peut-être par les mêmes mains, — non pas dans la Grèce d'Europe, dans l'Athènes de Pisistrate, mais en quelque cité des Néléides-Glaucides, sur la côte d'Asie, — non pas au temps des tyrans démocratiques, mais à la cour des royautés de droit divin, chez « des fils et nourrissons de Zeus »...

Mais à quelle date précise de cet Ancien Régime? et dans quelle cité de cette Ionie royale?

Nous ne savons presque rien, hélas! sur l'histoire, ni même la légende de ces Grecs d'Asie durant les quatre siècles antérieurs aux guerres médiques... Chios revendiquait Homère : son meilleur titre était la présence dans l'île de cette famille d'Homérides, dont je parlais au début de ces études. La continuelle uniformité du texte homérique dans tous nos manuscrits, l'absence complète de variantes, qui le distingue si fort de nos *Chansons de Geste*, nous obligent d'admettre l'influence prolongée d'une seule et unique confrérie d'Homérides, qui, durant des générations, se le transmirent. Parmi ces Homérides, les Anciens attribuaient à Kynæthos de Chios une influence primordiale sur le sort des Poésies : c'était à lui et à ses gens que l'on rapportait la fabrication ou l'introduction dans l'épos de nombreux morceaux. Kynæthos lui-même passait pour l'auteur de l'*Hymne* homérique *à Apollon*, où le

poète demande : « O Vierges, des chanteurs qui fréquentent ici, lequel est le plus doux, lequel d'abord vous charme? » et les filles répondent : « C'est le chanteur aveugle, qui demeure dans l'île aux falaises, Chios; ses chants dans l'avenir seront les plus goûtés ». Kynæthos exerça, le premier à Syracuse, le métier de rhapsode homérique, vers l'an 660 avant notre ère. C'est vers cette date que je placerais la « synthèse » de nos deux Poésies, et voici comment j'imagine, vaille que vaille, leur histoire entre l'âge d'Homère et celui d'Aristote.

I. — Puisque Hérodote nous dit qu'Homère a vécu quatre siècles avant lui, je reporterais aux IXe et VIIIe siècles avant notre ère la composition séparée et successive de nos trois poèmes odysséens : les *Récits chez Alkinoos*, chef-d'œuvre de la plus belle époque; le *Voyage de Télémaque*, copie de bonne époque; la *Vengeance d'Ulysse*, œuvre d'un versificateur sans grand génie, mais non sans facilité, — œuvre de décadence, pour tout dire.

Ces trois poèmes ne sauraient être du même auteur; mais chacun d'eux est l'œuvre d'un homme de métier, d'un écrivain au sens plein du mot, — d'un « ouvrier de lettres ». Je réserverais le nom d'Homère au seul poète des *Récits*.

II. — A la fin du VIIIe ou dans la première moitié du VIIe siècle avant notre ère, les Homérides de Chios, pour le besoin de leur industrie, le plaisir de leur clientèle ou les conditions nouvelles de leurs cités et de leurs fêtes devenues plus démocratiques, cousent en une seule Poésie ces trois poèmes odysséens : jadis, on en récitait quelque épisode ou quelque pièce dans les festins quotidiens des rois; maintenant, on en représente toute la suite dans les grandes réunions annuelles de citoyens ou de peuples confédérés; aux brèves, mais fréquentes récitations de cour, ont succédé les longues, mais rares représentations de festival.

Les Homérides fabriquent donc les trois cinquièmes de notre premier chant (vers 88-444) pour servir de prologue et de lien. Ils disloquent le *Voyage* pour le répartir avant et après les *Récits* et en introduire la fin dans la *Vengeance*. Par contre, ils enlèvent à la *Vengeance* la métope de l'*Embus-*

cade pour la transporter en plein *Voyage*. En outre, ils introduisent dans les *Récits* les deux épisodes des *Jeux* et de la *Descente aux Enfers*. Ils interpolent, de même, de nombreuses métopes dans la *Vengeance* et font les sutures et raccords entre les trois poèmes qu'ils sèment de rappels. Ils construisent ainsi la plus vieille *Odyssée* qui s'arrête au vers 296 de notre chant XXIII et que Kynæthos s'en va « rhapsodiser » en Sicile.

III. — Vers le milieu du VIe siècle, la Poésie est complétée, achevée : en vue d'établir la continuité du *Cycle épique*, on adjoint à cette plus vieille *Odyssée* un dernier épisode, *la Paix*, qui sert de transition vers la *Télégonie*. En outre, un certain nombre d'interpolations internes raccordent cette nouvelle Poésie à l'ensemble du *Cycle* : tel, le personnage de Théoclymène qui, figurant sans doute dans la *Télégonie*, dut alors être introduit, — avec quelle peine et quels dommages! — dans la bâtisse de la nouvelle *Odyssée*.

IV. — Est-ce de la vieille ou de la nouvelle *Odyssée* que les législateurs d'Athènes, Pisistrate ou ses fils, suivant les uns, Solon, suivant les autres, font le poème officiel des Panathénées dans la seconde moitié du VIe siècle? La Grèce propre, de même que la Grande Grèce, devait connaître déjà et depuis longtemps les différents poèmes de l'épos homérique : Sparte prétendait les avoir reçus de Lycurgue (IXe siècle avant J.-C.) qui les avait rapportés de Chios.

V. — Est-ce la vieille ou la nouvelle *Odyssée* que, durant les Ve et IVe siècles, le concours des Panathénées oblige les rhapsodes à suivre, en se relayant, et que rhapsodes, éditeurs, libraires et scribes d'Athènes répandent dans le monde hellénique, — en la développant et en la « brodant » un peu, en la faisant plus sonore, plus claire, plus riche et plus sage, en prétendant aussi en bannir toute amphibologie de forme ou de fond, en la débarrassant de toutes les « difficultés » qui pourraient arrêter, ne fût-ce qu'un instant, l'auditeur ou le lecteur le plus pointilleux et en l'ornant, par surcroît, d'explications et de sentences?

J'ai essayé de montrer comment la concurrence de la

tragédie et de la comédie athéniennes avait incité les rhapsodes à nous habiller un Ulysse et une *Odyssée* à la mode plus luxueuse, plus dramatique et plus philosophique du jour. Je rapporterais volontiers à cette époque athénienne tels prêches d'Ulysse et de Pénélope, « héros et femme philosophes » (XIX, 320-334 et 106-163), telle plaisanterie parodique sur l'éternûment de Télémaque (XVII, 541-547), telle calembredaine (je m'excuse du mot) sur les Portes des Songes (XIX, 562-570), tels couplets sur les filles de Pandareus (en XIX, 511-524 et XX, 63-81), les Centaures (XXI, 292-309) ou les filles du Soleil (XII, 374-390), etc., — surtout nombre de comparaisons obscures et prétentieuses (les *veaux* X, 409-417, la *neige* XIX, 205-208, la *chienne* XX, 6-29).

La plupart de ces ornements et développements athéniens n'affectent pas la bâtisse même de la Poésie : ce ne sont que placages qui se détachent du contexte à la moindre secousse. Leur caractère commun est l'effet de scène qu'a visiblement cherché le rhapsode : il s'agissait de plaire au gros public, par une phrase ou un mot déclamatoires, par un geste ou une allusion, par une flatterie à l'oreille ou à la mémoire, par un appel au gros rire, à la vanité patriotique ou à la légende locale.

Et de cette même époque athénienne, datent la plupart des insertions qui encombrent encore nos éditions modernes, sans parler des centaines d'autres vers « superflus », dont éditeurs et scribes d'Athènes gonflaient leurs « plurales », mais que les Alexandrins n'ont pas acceptés et ne nous ont pas transmis dans la Vulgate. Nous voyons par les citations de Platon et d'Aristote que l'un et l'autre avaient, sous les yeux ou dans la mémoire, des vers que l'un tenait, mais que l'autre ne tenait pas pour homériques; Platon admirait *la Chasse au Sanglier du Parnasse*, qui figure en notre chant XIX (vers 394-465) et qui est l'une des pires interpolations; Aristote déclarait expressément que jamais le Poète n'avait éprouvé le besoin de conter cette chasse; Platon, par contre, n'avait pas dans son texte tel catalogue ethnographique de la Crète qui figure dans le nôtre (XIX, 175-177) et dont nos archéologues usent parfois avec une confiance admirable, sans noter qu'il est d'un anachronisme criant.

***

Après Aristote, les éditeurs d'Alexandrie reçurent Homère des mains d'Athènes (fin du IVe siècle). Ils le contrôlèrent durant cent cinquante ans. Leur œuvre trop durable fut le découpage de chacune des Poésies, *Iliade* et *Odyssée*, en XXIV tranches. Cette œuvre, utile pour le maniement et le commentaire du texte, devint néfaste par l'inintelligence des imitateurs, par la faute des Romains surtout et, particulièrement, de Virgile; car ce découpage artificiel apparut bientôt comme la division organique de l'épos; jusqu'à nous, il dénatura l'œuvre du Poète dans les éditions scolaires et dans l'appréciation des lettrés, et les poètes de tout l'Occident établirent sur ce modèle la charpente et la distribution de leurs énormes, ennuyeuses ou puériles épopées.

Toutes les littératures de la chrétienté, mais surtout notre littérature française, ont pâti de cette méprise. Il serait grand temps peut-être, surtout pour nous, Français, de revenir et de ramener notre jeunesse vers une idée plus juste de l'épos. Ce n'est pas seulement le respect de la vérité historique qui doit nous engager en cette voie. C'est peut-être encore le souci des lettres françaises et de l'intérêt national.

Les œuvres dramatiques de toute espèce, en vers et en prose, ont été, depuis trois siècles, parmi les plus beaux fruits de notre production littéraire et parmi les véhicules les plus ailés et les plus solides de notre renommée dans l'univers. Mais, depuis dix ou quinze ans, les inventions de la science, appliquées par l'industrie à la conquête des yeux et des oreilles, mettent notre théâtre en une crise dangereuse, — mortelle, disent quelques-uns : notre génie et notre art dramatiques, notre natalité d'auteurs et d'acteurs survivront-ils à l'invasion assourdissante et aveuglante du phonographe et du cinéma, des projections et des haut-parleurs?

Le temps est venu peut-être d'inventer ou de retrouver quelque genre littéraire qui, civilisant et domestiquant à son usage les conquêtes brutales de la science organisée, en fasse non plus des rivales, mais des servantes de l'art. C'est de l'épos et de ses récitations à un seul acteur, sans décors ni accessoires, que sortirent jadis la tragédie et la comédie

grecques à un, à deux, puis à trois ou plusieurs personnages, sur une scène et dans un cadre élevés et ornés à grands frais. Eschyle et Sophocle se disaient les continuateurs et les modestes remplaçants d'Homère. Puisque nos auteurs et acteurs dramatiques éprouvent une difficulté grandissante à gagner leur pain chaque jour plus cher, puisque notre théâtre écarte, chaque jour de plus en plus, le vrai public, le « bon public », par des prix que n'admet pas la misère de notre économie nationale : ne peut-on pas entrevoir la nécessité d'un retour vers une forme de représentations plus simples, moins coûteuses, vers un genre de pièces plus voisines de l'épos homérique?

J'imagine sans peine une reprise de tout ou partie des *Récits chez Alkinoos*, avec un seul acteur par épisode et, pour seuls décors, les projections photographiques des rivages et des sites que le Poète nous décrit fidèlement, minutieusement, et qui subsistent aujourd'hui encore; car on peut voir encore la grotte ombragée de lauriers, où vécut le Cyclope, les bois, le val bénit et les porcs de Circé, la rade sanglante des Lestrygons, les *tennis-courts* de Nausicaa, les rochers des Sirènes, les tourbillons de Charybde et les quatre sources en pleurs de l'inconsolable Calypso.

VICTOR BÉRARD

LA BELLE ET LA BÊTE[1]

QUATRIÈME PARTIE

Les hortensias bleus sur la grise place du Marchix, les tout petits œillets, les géraniums rouges, l'amoncellement violet et vert des légumes séparaient Servane de ce coin de la rue Hellerie où se tenait Marc Hénan. Comme il l'avait aperçue de loin, et la saluait déjà, elle ne pouvait maintenant que s'avancer vers lui.

Depuis huit jours elle savait qu'il était arrivé. Quand Olive lui en donna la nouvelle, elle avait simplement répondu : « Déjà ! » Mais pendant ces huit jours, nul pas sur les pavés de la rue Beaudrairie qui ne l'eût agitée avec une violence froide. Voyant comme il tardait à lui rendre visite, elle se plaisait à saisir, sous cette négligence, l'ironique ruse de l'homme : « Il pense me blesser, m'irriter ; il se dit : « Qu'elle attende ! » — Mais s'il pouvait savoir tout le bien que me fait son indifférence ! » En vérité, pendant ce temps-là, elle revint à sa haine, y mordit comme au pain qui lui rendait la vie. Sincère, elle s'imaginait que quelques jours encore, s'ils lui étaient accordés, suffiraient pour qu'elle changeât tout entière, fut à jamais pacifiée... Hélas ! pourquoi fallait-il que le matin de ce lundi, n'étant pas prête encore, elle eût aperçu Marc Hénan achetant un couteau paysan aux tables en plein vent qui sont dressées rue Hellerie ?

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1925 et 1er janvier 1926.

Venant avec lenteur, elle remarquait que déjà il était vêtu comme Prodhomme, comme Malhaire, portait de courtes bottes, une ample pèlerine. « On dirait qu'il vit ici depuis toujours. Comme il s'adapte vite! » Mais, sous le choc des yeux qui la regardaient avancer, elle cessa de se demander s'il fallait tirer quelque inquiétude de cette remarque, ou de l'admiration.

— Vous voilà tout à fait du pays, maintenant, monsieur Hénan!

Sa voix était légère, banalement aimable. Lui, jetait au marchand un billet froissé, empochait son couteau, se hâtait vers elle.

— Justement, j'allais chez vous, madame. C'est la première fois que je viens à Vitré depuis mon arrivée. Ah! je suis content de vous voir, vous savez!

Son visage rayonnait d'une joie sincère et forte. L'un près de l'autre, ils suivaient maintenant la rue étroite encombrée de tréteaux, de pendantes percales, de poteries étalées, de Bretonnes noires élargies par leurs jupes et leurs paniers ronds.

— Ma parole, c'est plus animé que les boulevards à Paris, — blaguait Marc Hénan. — Si nous prenions ce beau petit chemin désert? Nous y serions plus tranquilles...

C'était, à l'angle du rempart, le chemin herbu qui menait au Val et passait devant la maison de Mathieu Malhaire. Le solitaire se tenait-il derrière sa fenêtre, ou bien, s'il bêchait son jardin, — dont la porte est percée d'un petit judas, — les vit-il passer lents, chuchotants, rapprochés? Quand il vint ce même soir rue Baudrairie, il dit à Servane, avant même de lui serrer la main, d'enlever son chapeau, et regardant autour de lui avec une mine méchante :

— Tiens! monsieur Hénan n'est pas ici? Je m'attendais à le rencontrer. Amis comme vous l'êtes, car vous êtes amis, avouez-le, beaucoup plus que vous n'aviez voulu le dire...

Il n'attendit pas la réponse : « C'est dommage! » Et croyant qu'elle allait protester : « Je vous dis que c'est dommage, grand dommage », cria-t-il. Il se jeta dans son fauteuil. Il avait cette même face, bouleversée par l'irritation, que Servane lui avaient vue quand ils revenaient de chez les Prodhomme.

Mais aujourd'hui elle ne le voyait pas; silencieuse, elle attendait seulement que peut-être — qu'enfin! — il lui révélât pourquoi c'était si grand dommage qu'elle connut bien ce Marc Hénan.

Dehors ce devait être l'heure du couchant éclatant qui dore la pointe de l'herbe et enflamme la Vilaine. Mais, dans l'arrière-boutique, ne venaient de la cour que de mortes grisailles... La pièce, écrasée par son plafond bas, ses grosses poutres, était lugubre maintenant que régnait le printemps, abolissant le règne de la lampe et du feu. « Il fait clair », disait Olive. Cette clarté n'était qu'une ombre blêmissante. Servane y retrouvait les impressions du premier jour où elle était venue là, serrant son vieux sac noir et voulant repartir. Sous leur éclairage nouveau, elle découvrait de nouveau les meubles et les murs. « Comme c'est laid ici!... C'est pauvre et c'est triste ». En même temps lui redevenaient sensibles les vertus de la laideur et de l'ennui. Elle implorait le secours qu'ils imposent de chercher. Ce qu'elle avait senti, ce qu'elle avait cru sentir certains soirs rôder et brûler autour d'elle, pénétrait de nouveau et brûlait sa pensée, donnait un goût plus vif et plus amer à sa honte, à son accablement.

... Hénan, presque tout de suite, familier, lui avait pris le bras. Déjà il recommençait à l'interroger, à la presser : « Voyons, me le direz-vous, maintenant, ce qui vous a donné l'idée de venir vous enterrer ici, vous qui n'y étiez obligée par rien? Un chagrin d'amour, hein? Pour les femmes de votre âge, tout s'explique par l'amour. Pourquoi haussez-vous les épaules? Mais si, vous les haussez. Je ne le vois pas, je le sens, à ce petit mouvement de votre bras que je tiens. Non, c'est moi le plus fort, je ne le lâcherai pas. Pourquoi continuez-vous à vous méfier tellement? Je pense bien souvent à cette fatalité qui nous rapproche, nous condamne l'un à l'autre au milieu de la solitude provinciale, plus redoutable cent fois que la désertique... J'avoue que cette pensée m'est très douce. Je crois même bien être sûr qu'elle m'a soutenu, encouragé, au moment où je prenais ma décision... C'est un peu fou de ma part, car enfin, il n'est pas possible que vous restiez toujours ici. Vous allez repartir un de ces jours... Et moi... »

Bien qu'elle devinât la ruse sous l'attendrissement, le regard qui épie l'émoi provoqué, elle recevait de ces paroles

une accablante douceur. Pour parler enfin, à son tour elle interrogeait. « Commençait-il à s'habituer à sa vie nouvelle, à s'y plaire? — Ah! je saurai cela dans quelques semaines... Quelques mois peut-être... » Tous deux s'étaient arrêtés et regardaient le Val avant de se tourner l'un vers l'autre. Déjà s'élargissaient les tendres feuilles des vieux arbres; mais le soleil pouvait les traverser encore. L'air avait leur couleur. Peut-être seulement à cause de ce verdâtre reflet, Marc Hénan semblait-il si pâle. Servane, l'autre jour, ne s'était pas trompée en remarquant qu'il avait vieilli. Les rudes joues, comme carrées, se creusaient au-dessous des saillantes pommettes; ce pli, près de la bouche, ne disparaissait pas même quand la bouche demeurait immobile; la tête, portée si haut, fléchissait quelquefois; une distraction soudaine, amollissait le visage. « Il a l'air de souffrir!... S'il n'était que calcul, il triompherait maintenant. » Des linges blancs claquaient au bord de la Vilaine. Hénan qui les fixait s'en détournait enfin, il souriait à Servane : un sourire qu'elle ne lui avait jamais vu, qui s'abandonnait.

— Il faut s'accoutumer... C'est assez dur d'abord... Je n'imaginais pas que cela fût si dur. Les heures que je ne passe pas à mon travail sont quelquefois terribles. J'attends des livres que j'ai demandés à Paris... Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'est cette maison où j'habite... un isolement!...

— Oh!... Je n'ai pas besoin d'imaginer... Je la connais...

Elle comprit toute son imprudence en voyant s'éveiller les flammes froides du regard, leur vigilance dure.

— Vous connaissez la Gontrie. Vous y êtes donc allée?... Quand cela?...

Elle ne trouva pas le nécessaire mensonge... « L'autre jour... en me promenant. » Elle ajouta : « Par hasard »..., le vit sourire encore, mais point comme tout à l'heure. Ils marchaient à présent le long du vieux rempart. Hénan avait repris le bras de Servane; il lui tenait le poignet. Ses doigts qui serraient fort, bougeaient imperceptiblement, comme pour une caresse.

— Alors vous étiez curieuse de voir l'endroit où je venais gîter, me terrer?... C'est gentil à vous. Et ça me fait plaisir, votre curiosité; ça prouve que je vous inspire un peu d'intérêt. Vous vous rappelez, cet hiver, comme vous me détestiez?

— Moi!... Je me demande pourquoi je vous aurais détesté!... Je vous connaissais à peine. Nous n'échangions pas quatre mots.

Qu'elle la jouait pauvrement, la comédie de l'indifférence! Il n'y prit même pas garde, ne daigna pas répondre. Il soupirait : « Ah! si je pouvais venir tous les jours à Vitré... vous voir tous les jours... la vie me serait plus facile. Mais pour l'instant!... Le père Prodhomme ne me lâche guère... Il faut faire du zèle. » Du fond de ce gouffre où elle s'abîmait, Servane perçut cependant d'une manière sourde, lointaine, ce que ces derniers mots avaient de déplaisant. Mais étaient-ils sincères? Peut-être sous la blague se cachait seulement l'âpreté au travail.

Elle murmura :

— Il est si exigeant que cela, monsieur Prodhomme? Je n'aurais pas cru. Il a l'air tellement bon... naïf même.

— Que vient faire là la naïveté?

Sans lâcher le bras de Servane, Hénan s'écartait un peu, se penchait, cherchait les yeux qu'étonnait cette brusquerie soudaine.

— Pourquoi dites-vous que Prodhomme est naïf? A quel propos?

— Mais... je le dis simplement parce qu'il en a l'air.

A son tour elle le regardait... Plus tard, un peu plus tard, comme elle devait se reprocher de n'avoir pas, avec une attention plus aiguë, saisi dans cet instant ce qu'était ce visage, comme elle devait désespérément, vainement, le poursuivre, le recréer, y chercher l'expression! Mais déjà Marc Hénan n'était plus que douceur adroite et suppliante :

— Ces arbres sont beaux. Dans mon jardin aussi j'ai un bel arbre, un cèdre... Vous l'avez vu d'ailleurs... Avec quel plaisir je le regarderai maintenant! Dites... Savez-vous de quoi je rêve depuis quelques minutes?... D'une visite de vous à la Gontrie où vous êtes venue, toute seule, l'autre jour et où je serais si heureux de vous recevoir... Quoi?... qu'est-ce que vous avez encore? Pourquoi voulez-vous toujours me reprendre ce bras que, moi, je ne veux pas lâcher! Écoutez... Vous me préviendriez à l'avance. Je vous attendrais sur la route avec ma voiture. La capote baissée, personne ne vous verra... Non...

Taisez-vous!... Je vous supplie de vous taire... Je ne vous dis pas que ce sera demain... ni même dans huit jours... Et puis, vraiment, qu'est-ce que je vous demande?... Un moment de causerie... sous le vieux cèdre... de quoi me faire un souvenir... un joli souvenir pour les soirées où je me sentirai par trop seul... A la bonne heure... Vous ne dites plus rien... C'est cela que je veux... que vous ne répondiez pas... ce sera pour la prochaine fois que je viendrai rue Baudrairie...

Elle se rappelait la prestesse avec laquelle, en ayant ordonné ainsi, il parlait d'autre chose.

— Elles sont curieuses, ces maisons, si haut perchées sur le rempart... Qui peut habiter là?... C'est le presbytère... la sous-préfecture... Là, c'est une maison où vivent cinq vieilles demoiselles, cinq sœurs qui ne sortent jamais.

Sa voix était aussi faussement indifférente que celle de Marc Hénan. Ah! comme cela aussi elle se le rappelait, son acquiescement à la ruse, à cette hypocrisie secrète qui feint d'oublier, d'ignorer le désir, sitôt que dans sa force on l'a senti passer!

... Son humiliation que Hénan l'eût menée de la sorte — la sentant à ce point brûlée et consentante — l'accablait soudain si fortement qu'elle ne pouvait, toute seule, supporter ce poids. Elle regarda le crucifix noir au-dessus du lit blanc d'Olive; elle regarda Malhaire et gémit presque : « Un jour, je vous dirai... » Mais cette détresse, ce tremblement offerts, il ne sut pas les sentir, et, se secouant dans son fauteuil, il grondait :

— Quoi?... qu'est-ce que vous direz? Vous allez invoquer vos relations mondaines. Est-ce que cela existe?... Nous ne sommes plus à Paris. Je vous dis, Servane, et j'ai mes raisons de vous dire, que vous ne devez pas fréquenter cet homme... Il s'ennuie évidemment... Il va chercher tous les prétextes pour venir souvent ici. Recevez-le avec froideur, ou bien, carrément, faites dire par Olive que vous n'êtes pas là. Surtout, ne redoutez pas de le blesser. Je vous jure bien qu'il mérite de l'être. Pour ma part, si jamais je le rencontre chez ces pauvres stupides Prodhomme...

Soudain, se demandant ce qu'elle regardait ainsi, il vit que c'étaient ses poings à lui, ses faibles poings ridicules qu'il

serrait, qu'il tendait... Alors il se calma et dit avec une douceur triste :

— Même à nous deux, Servane, voyez quel mal a déjà fait cet homme, simplement en venant, en vivant près d'ici. Il me suffit de l'avoir vu pour n'être plus le même. Vous aussi, vous changez. Nous sommes distraits, irrités...

— Mais pourquoi voulez-vous toujours parler de lui?... Laissons-le donc... n'y pensons plus.

Elle s'emportait presque, et elle était sincère, excédée...

— Ah! vous avez raison, Servane... ma sœur Servane. — Le mauvais jour mourant était derrière lui, tachait de blanc son épaule, l'angle de sa joue. — Aujourd'hui justement... La lecture d'un passage de l'*Essai sur l'Indifférence* m'a jeté dans un état que j'aurais voulu partager avec vous... J'ai apporté le livre...

Elle supplia : « Lisez! » Déjà elle n'était plus qu'attention, elle se dégageait de sa boue. Dans son besoin de brûler elle était de nouveau toute prête à comprendre que les plus grandes ardeurs ne sont pas de la chair.

***

— J'ai dit comme vous vouliez, madame Servane, que vous étiez sortie vous promener. Il a demandé de quel côté. J'ai répondu que je n'en savais rien.

Il avait suffi à Servane de reconnaître ce pas dans la rue. Sans même, derrière la vitre, observer qui venait, elle montait dans sa chambre où maintenant Olive venait la rejoindre...

Alors, ce monsieur a réfléchi un moment et puis il a dit : « C'est bien!... avertissez madame que je reviendrai la voir jeudi vers trois heures.

— Quand il reviendra, Olive, vous lui direz la même chose.

— Ça sera difficile... puisque vous êtes prévenue...

— Alors j'écrirai.

— Faites donc la lettre tout de suite, madame Servane. J'irai la porter. Le monsieur ne repartira qu'à six heures. Son auto est à l'hôtel du Chêne-Vert... Ça aussi, il m'a chargé de vous le dire.

« ... Il croyait que j'allais me raviser... l'envoyer chercher... »

Servane se déroba devant les pensées qui naissaient de cela, put éviter le venin de leur écorchure. La paix depuis quelques jours reconquise restait en elle comme l'eau dans une coupe immobile. Mais qu'il fallait de prudence! Déjà elle ouvrait le buvard, prenait son stylo.

— Je monte au grenier y chercher des pommes. Quand je redescendrai...

— La lettre sera faite.

Servane n'attendit même pas que la porte fût refermée.

Cher monsieur... On me dit que vous viendrez me voir jeudi. Mais je ne serai pas chez moi. Ne prenez donc pas la peine de vous déranger...

La sèche insolence de ces lignes lui fut agréable. Elle était déjà tout impatiente que cela fût sous les yeux de Marc Hénan.

— Olive!...

La vieille fille entrait. Avant de prendre la lettre elle essuyait à son tablier d'alpaga ses mains où restait la poussière du grenier.

— Pardonnez-moi de vous le dire, madame Servane, mais ça me fait plaisir que vous n'aimiez pas de le recevoir, ce monsieur. Avec la vie qu'il mène... Malgré qu'il soit un homme, et de Paris encore, il y a tout de même des choses...

— Quelles choses?

Servane parlait tranquillement mais sans regarder Olive; elle fixait devant elle une place sur le mur, que touchait à cette heure un petit rayon.

— Quelles choses?

— Mais cette femme qu'il a amenée avec lui.

— Il a amené une femme avec lui!

— Vous ne le saviez pas?

— Non.

— C'est vrai qu'elle se tient. Elle ne se montre pas. Mais la fille du fermier qui aide au ménage, la voit naturellement et aussi le maçon qui est retourné à la Gontrie l'autre jour pour les cheminées. Une femme à cheveux peints, avec une grosse poitrine. Moi, je trouve ça honteux, pour un monsieur associé avec monsieur Prodhomme, qui est un monsieur si bien... Mais voilà la demie de cinq heures qui sonne. Donnez vite votre lettre madame Servane.

— Attendez, Olive. Je viens de réfléchir. Il y a deux mots à ajouter. Allez! descendez. Je vous la porterai moi-même... dans quelques minutes. Oui... allez donc... allez vite, j'entends quelqu'un en bas.

Cela n'était pas vrai, mais il fallait être seule. Quand Olive fut partie, Servane respira longuement. « Eh bien, mais la nouvelle est assez imprévue... savoureuse... Émouvante?... Ah! cela certes non!... Pas le moins du monde. » Elle restait calme; cela était absolu, accablant, au point que son corps même s'engourdissait. Elle se leva enfin, fit le tour de la table, s'appuya un instant à l'acajou du lit et se mit à rire : « Une fille à cheveux teints... avec une grosse poitrine! »

Elle s'approcha de la glace, regarda son visage, lointain dans cette eau trouble dont les taches le rongeaient, le décomposaient. « Qu'est-ce que tu en dis, Servane?... » Elle se gorgeait de mépris, vainement, sans pouvoir y trouver la saveur qui l'eût soulagée, guérie. C'était toujours en elle cette stupeur accablée, cette pétrification. Mais au reçu du choc, s'étudiant, se palpant, si elle n'avait trouvé nulle place douloureuse, c'est parce que tout elle-même était endolori. Voici que, tressaillante, elle commençait de pressentir et de sentir son mal. Cela se déchaîna, l'envahit de cette façon animale et déchirée qui n'a point d'autre voix que le hurlement. A deux mains, se muselant, elle écrasait son visage. Elle tomba sur une chaise près de la fenêtre, plia, se redressa, délivra un regard égaré. En face d'elle était rouge le mur que touchait le soleil. Les grosses fibres du bois semblaient faites de chair et de sang. Que Hénan se fût moqué d'elle en la suppliant de l'aller voir, qu'il se moquât des Prodhomme — savaient-ils cela? — et de la dignité de sa vie nouvelle, elle se le répétait; mais ces pensées faisaient un bruit stupide de cailloux agités. Elles étaient mortes au prix de la vie désespérée dont grondait cette autre pensée qu'une femme était près de lui et que par ces beaux soirs, où l'on meurt d'être seule, il la prenait dans ses bras.

Les cloches la tirèrent de cette hantise. Elles sonnaient le salut. « Mon Dieu, si c'était vous qui vous manifestiez... » Cette nouvelle misérable qu'elle venait d'apprendre, c'était la forme — enfin — que prenait le miracle. Elle était secourue.

Dieu avait pitié... Elle hésita, chancela au bord d'un infini d'émerveillement, de reconnaissance et de larmes... Mais une révolte déjà la tirait en arrière; elle repoussait l'idée d'un si rude secours. « Même s'il me vient d'en haut, je le rejette, je le hais. » Jamais peut-être elle ne fut plus près de Dieu que dans ce moment où, vindicative, elle voulut l'imaginer dans son humanité sensible et saignante et que déchire le péché. Mais sa souffrance ne pouvait plus être distraite. Elle s'y abîma. Quelquefois elle parvenait bien à l'écarter d'elle, à la regarder. Alors, toute remplie de l'horreur qu'elle fût si basse, peuplée de telles images, elle essayait encore de se débattre. « C'est fini... c'est fini... Je ne veux plus le revoir... » Mais en même temps elle déchirait la lettre qui interdisait à Marc Hénan de revenir, en même temps elle répondait à Olive qui criait derrière la porte : « Il va être six heures, madame Servane. — Olive, j'ai réfléchi... Je ne puis pas faire cela... Ce serait grossier... à cause de ma tante et de mes cousins dont ce monsieur est l'ami... Cela m'ennuie bien... mais quand il viendra jeudi, je le recevrai. »

***

Ils avaient parlé de la voiture, de sa marque et de sa vitesse, du pays, des étangs et de ce château gris qu'on voyait entre les branches. Une barrière de ce côté du parc était dressée au bout de l'allée de hêtres. Mais la haie ne la touchait pas; le passage était libre.

— Si nous entrions un moment... Cela semble inhabité...

Tout à l'heure, dans le petit magasin, Marc Hénan n'avait même pas voulu s'asseoir : « Il fait trop sombre ici, et tellement beau, dehors! J'ai ma voiture au bout de la rue... Venez. Je vous enlève... » Servane eût refusé, mais Olive était là. « Nous ne pourrons rien dire. Elle entendra tout... » La femme du boulanger sortit sur sa porte quand ils s'en allèrent et la femme du vannier parlait bas avec une commère en sabots qui achetait une « banette » pour y mettre les œufs. Hénan se mit à rire : « Je vous compromets... » Toute cabrée depuis qu'il était près d'elle, dure, pleine d'un dédain

qui écrasait tout, elle haussait les épaules : « Qu'est-ce que ça peut me faire, l'opinion de ces gens?... »

Maintenant que, sous les branches, ils ne disaient plus rien, elle observait son compagnon et, secrètement, se défendait déjà. « S'il veut comme l'autre jour me prendre le bras... » Mais Hénan, pour l'instant, n'osait aucun geste. Il marchait lentement, presque lourdement, avec soudain cet air de n'en plus pouvoir, de s'abandonner, dont, une fois déjà, s'étonna Servane. Les feuilles qu'ils écrasaient étaient mortes; la terre gardait une humide mollesse. L'automne a sa demeure sous les arbres épais; l'été n'est pas fini, pas même commencé, qu'il entreprend déjà son pourrissant travail.

Quelques moutons erraient sur une pelouse derrière le château. Un chien aboya. Une femme parut. Marc Hénan s'excusa :

— Je suis l'associé de monsieur Prodhomme...

— Ah! bien... Promenez-vous si ça vous fait plaisir. Les maîtres ne sont pas là.

Elle s'en alla. Ils furent abandonnés à cette solitude. Hénan regardait la haute muraille du château et ces trois étages d'hermétiques fenêtres aux volets joints, couleur d'hiver et de pluie.

— Pourquoi donc est-ce toujours un peu effrayant, une maison vide? Est-ce parce qu'elle n'est pas vide en réalité, mais envahie au contraire par le peuple des ombres? Autrefois, cette pensée ne me serait jamais venue... Mais je crois que mes nerfs commencent à se détraquer... Je vieillis...

Il le répéta plusieurs fois, avec un petit rire assez plein d'amertume. « Je vieillis... je vieillis... » Il soulevait son feutre, tournait sa tête fatiguée du côté où venait un peu de brise fraîche. Au-dessous de ses yeux la peau jaunie, brunie, était comme brûlée et toute plissée de rides.

— Tiens! C'est d'un rôle nouveau qu'il essaye aujourd'hui. Il a tort! L'insolence lui va mieux que d'être pitoyable... Voyons... Quels mots inventera-t-il qui m'attendrissent bien?

Mais elle n'eut pas la patience de les attendre longtemps. Ses nerfs cédaient. L'attaque qu'elle redoutait, qu'elle espérait, ce fut elle brusquement qui la déclencha.

Les moutons gris et noirs se rapprochaient d'eux. Le bruit qu'ils faisaient en broutant était pareil à celui d'une petite pluie tombant sur les herbes épaisses.

— Décidément, dans ce pays, les jardins ne sont que des pâturages. A la Gontrie, quand j'y suis allée, il y avait des vaches tout près de la maison... Au fait, monsieur Hénan? Et cette visite que je dois aller vous faire? Vous ne m'en parlez plus?

Il sut cacher son étonnement de l'entendre et de la voir ainsi, dressée, tout enhardie, avec des joues brûlantes. Sentant bien tout de suite comme elle s'emportait, et curieux, il gardait un adroit silence. Après qu'elle eut ajouté avec trop d'ironie : « Quel jour voulez-vous que je vienne? Jeudi? Samedi? Il faut profiter du beau temps », le ton qu'elle prenait lui imposa pourtant de demander : « Pourquoi vous moquez-vous de moi?... » Elle éclata de rire : « Mais, cher monsieur, depuis que nous nous connaissons, est-ce que nous avons jamais fait autre chose que nous moquer l'un de l'autre? — Vous, peut-être, pas moi. » Elle le regardait bien : « Dieu! que vous avez l'air sérieux; triste, même... Bravo!... Cela est très bien fait... Dites-moi... voyons... quel jour?... Vous ne pouvez pas savoir comme ça m'amuse l'idée de vous arriver là-bas, dans votre solitude... à deux. »

Elle rit plus fort. Elle lui avait posé sur le poignet une petite main nue et froide étrangement. Il la recouvrit de sa main chaude et forte :

— Bon! Je comprends maintenant. Les gens ont clabaudé. Évidemment, il faut que je vous explique... Au point où nous en sommes...

— Oh! vous perdez la tête. A quel point en sommes-nous?

Elle se dégageait, tremblante et furieuse, mais sans qu'il y prît garde...

— Allons! venez. Il y a là-bas un banc où nous pourrons nous asseoir.

Il marchait vers ce banc; elle le suivait, docile, humiliée, déçue. Après d'électriques journées qui tendent, épuisent les nerfs, rien de plus irritant que de voir un vent imprévu emporter plus loin l'enfer nuageux. De cet orage redouté, espéré, nous n'aurons qu'un roulement lointain, quelques

gouttes brûlantes, alors que suffirait à peine à nous soulager tout l'éclatement d'un ciel métallique et fracassé.

Il ne servait de rien que la jeune femme se sentît à ce point grondante, étouffée. Le calme de Hénan l'obligeait d'être calme. Ce banc, où ils vinrent s'asseoir, était à gauche du château, où recommençait le parc, sous des chênes. Des buis en demi-cercle enfermaient trois autres bancs pareils. Hénan s'installa, une jambe repliée sous son genou, tourné vers Servane, assise droite, assez raide, et qui ne voulait pas se tourner vers lui.

— Le temps est lourd affreusement. Otez votre chapeau. Cela vous fera du bien... Et j'aime à voir vos cheveux...

Elle voulut n'avoir pas entendu la dernière phrase, hésita, ne trouva rien à dire que : « C'est vrai, il fait chaud » et obéit lentement. Quand elle sentit passer dans ses cheveux délivrés, sur son front nu, en même temps que cet air un peu chargé d'orage, le regard de Hénan, il lui sembla qu'avec ce chapeau enlevé, elle avait dépouillé tout ce qui lui restait de colère et de force. Hélas! Cela s'en allait goutte à goutte, dans un ruissellement inutile, au lieu de crever avec cette violence qui emporte tout. A quoi bon, désormais, ce que dirait cet homme? Ne savait-elle pas qu'elle n'en voudrait, qu'elle n'en pourrait rien croire. Mais la pire souffrance était que cela ne pouvait détruire ou gêner, puisqu'elle était près de lui, son obscur et profond, son humiliant plaisir.

Il ne la regardait plus, mais une grosse pierre à deux ou trois mètres, verdie par la mousse. Il fronçait un peu les sourcils. C'est bien vrai qu'il cherchait et mesurait ses paroles.

— Je ne pense pas, — dit-il, — que vous ayez été sincère tout à l'heure. Vous ne pouvez supposer que j'aie jamais pensé à une rencontre possible entre vous... et la personne dont on vous a parlé. Elle n'est à la Gontrie que par hasard et pour quelques jours... Je reconnais toutefois que j'ai peut-être eu tort... Je le reconnais... Je m'excuse... Mais je ne vous demande pas, à vous, de m'excuser. Pour que vous arriviez à le faire, il vous faudrait me connaître un peu.. et l'on ne se fait pas connaître par quelques mots, simplement, où l'on avoue sa faiblesse. La mienne est parfois grande. Il n'y paraît pas trop. Je l'espère, du moins. Depuis mon enfance

qui ne fut pas gaie, je travaille à cacher, sinon à guérir, ces petites places du cœur qui saignent pour un rien sous la peau trop mince.

... « Décidément, c'est bien de l'attendrissement qu'il veut jouer aujourd'hui. Il tient le rôle à la perfection... l'œil triste... et l'amertume de ce petit sourire qui soulève d'un seul côté, à gauche, le coin de la bouche. Bravo! Dieu que c'est drôle cette idée : rejeter sa sécheresse comme un manteau d'emprunt et se montrer là-dessous tout grelottant. » Avec les débris de sa rage inutile, Servane composait ces méchantes remarques. Elle ne souriait pas. Quelque chose cependant, son regard peut-être, appuyé, attentif, et n'obéissant pas comme l'eût souhaité Hénan, fit que celui-ci changea de ton.

— Je n'aime pas beaucoup à parler de moi. Cela est inutile, et surtout ridicule. Laissez-moi seulement vous dire que ma résolution de venir m'enterrer ici, j'ai beaucoup hésité avant de la prendre. Mais j'étais mal portant, je n'en pouvais plus. Des fièvres attrapées quand j'étais en Chine, des migraines. Mon docteur me conseillait d'envoyer promener le travail des journaux qui mène à l'épuisement pour un gain dérisoire... Pour s'en tirer il faudrait être le dernier des typos, ou le directeur (peut-être, c'est moins sûr). Entrer dans les affaires... parbleu, oui, c'est bien ça que j'aurais voulu... comme tout le monde. Mais dans quelle affaire entrer, à mon âge, et sans aucun capital? Je crois bien que c'est vous qui m'avez mis sur la voie. Vous rappelez-vous, le soir, dans le petit bar, où vous m'avez parlé des Prodhomme? Je les avais, ma foi, presque oubliés. Alors j'ai commencé à penser à eux... Je l'ai travaillée pendant des jours, cette pensée-là. Ou plutôt c'est elle qui m'a travaillé. J'avais beau l'envoyer promener... C'est que ça ne me tentait pas du tout de devenir un marchand de farine au bord de la Vilaine... Même, au moment où j'ai commencé à correspondre avec ce brave Prodhomme, quand j'attendais ses réponses, je ne savais absolument plus si j'espérais que la chose réussît ou que tout fût cassé. Ce qui me faisait peur, ce n'était pas de m'accommoder une fois de plus à une besogne neuve, de m'assouplir, de me rompre... Mais la province, l'ennui!.... Vous savez, il y a des moments où nos souvenirs, nos regrets, nos remords peut-être, tranquillement

installés, s'agitent, et, mal à l'aise, cherchent une autre place... Cela est à crier d'en sentir tous les angles. J'avais peur de ces moments-là, des repas, des soirées, de la solitude...

» Alors... Cette femme était près de moi quand tout s'est enfin décidé. Le plus banal des caprices, mais qui durait depuis quelques semaines, parce que j'avais eu la guigne que la pauvre diablesse tombât malade chez moi. Elle m'a proposé de venir m'aider... m'installer. Oh! pas de l'amour bien sûr... pas même du dévouement. Une petite combinaison pratique. Sa vie assurée pour quelque temps encore... et l'air de la campagne qui achèverait de la rétablir. J'ai bien compris. D'ailleurs, elle ne se cachait pas. Moi, je vous dis... j'étais... mais ça, vraiment, ça n'a pas d'importance. Bref, j'ai accepté. J'ai d'ailleurs prévenu madame Prodhomme qui m'offrait charitablement ses bons offices. J'ai dit : « Une parente pauvre » que j'oblige et qui veut bien m'aider à défaire mes malles. » Elle a compris ce qu'elle a voulu. En tout cas, elle n'a pas mis les pieds chez moi. Je le préférais. Cette pauvre femme est lugubre. Elle eût laissé de la tristesse derrière elle, dans toutes les pièces... Je n'avais pas besoin de ça...

» Voilà; c'est tout. Je vous jure bien que cette misérable histoire ne valait pas de toucher votre attention plus qu'elle n'atteint la mienne. Quand je vous ai parlé l'autre jour, j'étais ému sincèrement, violemment — et vous l'étiez aussi. Depuis... Ah! comme j'ai pensé à vous! jusqu'à rôder le soir autour du vieux cèdre, à poser sur son tronc, mes mains, mes lèvres... parce que vous m'aviez parlé de lui, parce que vous l'aviez regardé... Écoutez-moi, Servane. Je voudrais vous faire comprendre...

Ah! qu'il semblait sincère dans son humilité soudaine, et son bouleversement!

— Aujourd'hui, je ne puis pas, je ne veux pas insister... Même... si vous êtes offensée vraiment comme vous en gardez l'air... voulez-vous que, de quelque temps, nous cessions de nous voir? Je ne viendrai plus à Vitré. Je ne vous écrirai pas. J'en aurai le courage. J'accepterai cette punition de mon imprudence. Je veux vous laisser tout le temps d'oublier votre rancune.

... N'était-ce pas la suprême adresse, que d'ajouter cela?

Pendant qu'il parlait, et parce que ses paroles étaient simplement dites, elle avait cru sentir, pantelante là-dessous, un peu de vérité, Mais cette ruse dernière détruisait tout. « Il pense m'effrayer; me désoler. Il veut que je proteste... Il ne le voit que trop comme je tiens à lui... Alors comme il se joue! » Lui, se penchait, attentif, inquiet que se prolongeât le silence. Ses yeux verts suppliants, sa bouche mâchonnée, toute cette angoisse qu'il présentait, offrait comme de force, elle s'en détournait, ne voyait que le parc, et ce gouffre de nuit sous les branches serrées.

Où fuir? Vers quel refuge? Il demanda enfin d'une voix humble et sourde :

— Eh bien? Qu'est-ce que vous dites? Il faut pourtant me répondre. Qu'est-ce que vous décidez?

— Comment?... Mais qu'est-ce qu'il y a à décider? Vous m'avez raconté des choses très vraisemblables..., dont la plus vraie, d'ailleurs, était que je n'avais pas du tout à me mêler de cette histoire. Vous avez raison. C'est moi qui vous dois des excuses, et je vous les adresse. Pour le reste, nous sommes ici... Il fait beau. Tout à l'heure, vous me reconduirez chez moi. Je ne vois pas dans tout cela de décision à prendre.

Par hasard, elle venait de retrouver ce ton, cette sécheresse des premiers jours où elle lui parlait. Elle s'en affublait comme d'un vêtement démodé qu'on remet de travers, et elle ne savait pas que, sous cet oripeau, sa passion misérable éclatait tout entière, se révélait soudain, plus tremblante et plus nue. Le visage de Hénan s'éclaira d'une joie brutale et profonde. Il enveloppa, attira le cou nu, les pliantes épaules. Et il sentait contre lui ce faible et brusque sursaut de bête forcée, atteinte, et qui déjà se meurt.

— Servane... quittez ce ton... Vous mentez mal... Il faut...

Il murmurait très bas de suppliantes phrases, disait un jour, une heure, arrachait enfin une promesse qui passa sur sa joue dans un petit souffle éperdu. Cependant, elle se roidissait, détournait sa bouche. Cette épouvante, cette force lui vinrent de la violence même qui l'envahissait. Elle la redouta. Elle redouta cette solitude enchantée et, sous les branches serrées, la mousse des allées déjà pleines de nuit...

— Non, n'aie pas peur... chez moi...

L'ayant tenue contre lui, si prête à défaillir, et voyant comme maintenant elle repoussait ses mains, son visage, il semblait la comprendre, avoir presque pitié... « Ah! devait-elle penser avec ironie seulement une heure plus tard, j'avais tort de m'effrayer. Son expérience est trop grande pour qu'il gâche, en le prenant avec une brusquerie maladroite, un plaisir assuré... »

Elle ordonnait ses cheveux, remettait son chapeau, ne voulait plus voir que la terre. Quand elle fut debout, il se leva aussi, lui saisit le bras et il le pressait contre sa poitrine. Elle le regarda longtemps sans sourire; mais elle pesait, s'appuyait tandis que lentement, sous les hêtres, ils revenaient vers la voiture. Dans l'oblique soleil, le château gris était devenu rouge. L'étang brûlait aussi; les arbres, touchés au cœur comme les saints embrasés d'une église espagnole, semblaient prêts à se tordre, à se consumer... Le monde entier était possédé par la flamme.

Quand il arrêta sa voiture à l'entrée de la rue Baudrairie, Hénan retint la main qui ouvrait la portière. « Jeudi... vous avez promis... Je serai sur la route ». Rien de sa joie, âpre, profonde, ardente, n'avait déserté ce visage. « Comme il triomphe! » Servane détourna sa face, consentante, humiliée, et se sauva enfin. Chaque maison avait ses fenêtres ouvertes. La rue chaude sentait l'égout et la verdure secrète d'un invisible jardin. Assise près de la vitre, Olive Fréreux brodait. Son bonsoir fut très sec et blessa Servane. Elle faillit demander, comme une enfant sournoise et déjà désolée : — Qu'est-ce que vous avez contre moi, Olive?

La vieille fille annonça :

— Monsieur Malhaire est venu.

— Ah!... Il m'a attendue?

— Non. Pas même une minute. Je lui ai dit que vous étiez allée vous promener avec ce monsieur Hénan... Alors, il est reparti tout de suite.

Elle reprit son ouvrage, renfrognée, point du tout en humeur de causer. Servane cependant s'assit à côté d'elle. Contre la vitre obscure, dans l'ombre commençante, on voyait la longue bride, mince et roide, en tulle blanc, sortir comme un rayon de ces humbles mains.

***

Ma petite Servane,

Il y a exactement près de trois mois que tu nous as quittés. Je pense que tu dois en avoir assez de vivre comme tu fais et de t'ennuyer, et j'aimerais bien maintenant te revoir près de moi. Comme tu le sais, Irène est partie depuis huit jours pour la Hollande avec son mari (Servane avait en effet reçu d'Amsterdam des cartes postales) *et je suis très seule.* Certaines nouvelles que j'ai reçues m'obligent à partir pour la Cloche beaucoup plus tôt que les autres années, *c'est-à-dire tout de suite, dimanche pour préciser. Je ne pense pas que tu me laisses faire le voyage avec Catherine* (c'était la femme de chambre) *pour toute compagnie. Arrive-moi donc bien vite, samedi au plus tard. Je te le répète, il m'est impossible de retarder.* Je devrais déjà être là-bas. *Je t'embrasse et je t'attends.*

Il y avait un billet de mille francs dans l'enveloppe. Après la signature, madame de Vernois avait ajouté : « Tu ne dois plus avoir le sou. » Servane tourna ce billet dans ses mains. Presque aussitôt elle le glissa dans une autre enveloppe et écrivit dessus l'adresse de sa tante. Pour le reste, elle ne prit pas le temps de réfléchir davantage. Les phrases soulignées lui firent simplement supposer : « Le jardinier s'en va. Il faut le remplacer. »

Elle n'attendit même pas d'avoir pris son thé et pour écrire repoussa le plateau sur lequel Olive, avec le courrier, venait de lui monter son déjeuner.

Ma chère tante,

Cela me fait beaucoup de chagrin de te sentir affligée par le départ d'Irène. Mais son voyage (elle-même me l'écrit) sera de courte durée. Et tu as bien raison de partir pour la Cloche où tu es entourée d'amis qui te plaisent, — elle réfléchit, biffa cette phrase, et écrivit par-dessus : *où le jardin doit commencer à être beau.*

Pour moi, il m'est impossible de quitter Vitré en ce moment — elle réfléchit encore. — *Mes affaires m'y retiennent. Je commence à sérieusement m'en occuper et ne veux rien abandon-*

ner ou négliger en ce moment. Tu sais quel était mon désir de me suffire à moi-même. J'y parviens à peu près. Je n'ai donc nul besoin de ce que tu m'envoies. Mais je suis bien touchée de ta pensée et je t'en remercie.

Ayant ajouté : « *Assurément j'irai cet été à la Cloche* », elle s'aperçut aussitôt que rien n'était moins assuré. Les chemins de sa vie se brouillaient devant elle. Depuis la veille elle errait dans une ombre pareille à l'ombre en feu, épaisse et pleine d'odeurs, des forêts tropicales. Quelquefois l'affolait comme un parfum de fleur; cela était vite masqué par je ne sais quelle pourriture. Aveugle, elle étendait de tâtonnantes mains. Enfin, elle s'abattait, elle croyait supplier; mais sa fureur, ses larmes devenaient le torrent d'une surhumaine joie.

« Ah! je ne veux penser à rien, à rien! » La chambre l'étouffait, où depuis tant d'heures elle brûlait attendant que parût le jour. Elle n'en pouvait plus. Lentement, avec des gestes minutieux, épuisés, elle acheva sa toilette. Mais elle se détournait de la glace et elle tremblait d'être nue.

Dès que sa lettre à madame de Vernois fut partie, elle en imagina une autre, moins sèche, qu'elle aurait pu écrire, et se désola de ne l'avoir pas fait. Ce petit remords l'occupa, lui permit de doucement pleurer. Et puis elle commença d'attendre Mathieu Malhaire, mais sans imaginer les reproches qu'il ferait et ce qu'elle pourrait répondre. Quand la nuit arriva, quand ce fut le souper, son regret de ne l'avoir pas vu devint de l'angoisse. Et dès le lendemain matin, elle lui envoyait un mot par la Marie Michon qui faisait le ménage.

Sans prendre la peine de rédiger un mot, il lui fit répondre oralement — et d'une manière fort sèche, assura la bonne femme — qu'il était souffrant et de plusieurs jours ne sortirait pas. « Il me boude, tant pis... j'attendrai que cela lui ait passé... » Vers six heures pourtant elle s'habillait et s'en allait vers la maison du Val.

La vieille bonne qui vint ouvrir lui dit comme d'autres fois : « Monsieur est là haut » et rentra dans sa cuisine. Servane monta l'escalier, suivit le couloir. La porte du salon était entre-bâillée. Cela l'ouvrit tout à fait d'y frapper doucement. Malhaire devant son bureau, et qui écrivait, ne répondit pas

au bonjour de Servane. Elle tira jusqu'au bureau le fauteuil dont il disait : « C'est votre fauteuil. Je le laisse dans ce coin parce que je ne permets pas que d'autres le prennent... » — et quand elle fut assise, elle demanda :

— Vous êtes fâché?

Il repoussa son papier, leva la tête enfin et regarda ce visage.

— Je vous demande pardon, — dit-il, exagérant la courtoisie du ton, — d'avoir parlé devant vous de *monsieur* Marc Hénan comme je me suis permis de le faire. Je vous jure que si j'avais pu soupçonner votre amour pour lui...

Elle secoua la tête, et assura doucement :

— Mais non, je ne l'aime pas.

Aussitôt Mathieu Malhaire perdit ses façons affectées; il cria :

— Allons! vous en êtes folle. — Et bien qu'elle n'eût rien dit, il ajouta tout de suite et sourdement : — Taisez-vous, taisez-vous!... J'aime mieux que vous vous taisiez...

Il s'accouda, appuyant sa main maigre sur sa maigre joue. Et, reprenant son porte-plume, il traçait de petits cercles sur le papier qui restait blanc au bas de la page.

Bien souvent, dans cette pièce, face à face comme maintenant et ne voyant plus rien qu'au-dedans d'eux-mêmes, ils avaient gardé le silence. C'étaient de ces silences qui déposent peu à peu sur l'âme qu'ils recouvrent les parcelles de l'or secret dont ils sont riches et lourds. Le silence d'aujourd'hui ne leur ressemblait pas : lourd, gonflé, plein d'orage. Servane était si lasse qu'elle le goûtait pourtant; elle s'y abandonnait, y laissait fuir sa vie comme par une veine ouverte. Quand Malhaire murmura : « J'aurais mieux aimé ne pas vous voir aujourd'hui », elle ne sut le comprendre qu'avec humilité. Alors elle remarqua ce visage plus creusé, plein de feu, qu'elle ne l'avait jamais vu. Pendant ces deux journées, qu'avait-il donc connu? Elle s'imagina qu'elle troublait, en venant, de surhumaines minutes et ce suprême instant où l'âme solitaire découvre, éprouve enfin qu'il n'est plus de solitude... Elle murmura : « Pardon!... » Elle dit : « Je vais partir. » Pourtant elle restait là. Ses mains se rapprochaient. Elle regardait Malhaire, et, suppliante, elle guettait sur cette face ravagée le passage de Dieu.

— ... Non, non. Je me trompais, je blasphémais contre vous. Pardonnez-moi, Servane. Vous avez eu raison de venir et je vous remercie. Cela me fait tant de bien!

Elle fut étonnée, déçue. Alors qu'elle le cherchait si haut, affamée du secours qu'il recevait lui-même, il restait donc près d'elle, il n'était que là! Elle s'appuyait des deux épaules au dossier droit du fauteuil et cela donnait à son buste quelque roideur. Malhaire murmura : « Enlevez votre chapeau. » Elle l'enlevait toujours quand elle travaillait. Mais elle tressaillit d'entendre ces mêmes mots qu'on lui disait la veille. Malhaire se levait maintenant pour lui prendre le chapeau des mains, le posait sur une chaise. « J'aime tant que vous ayez un peu cet air d'être chez vous! » Jamais il n'avait eu pour elle ces soins, ces attentions d'un homme qui s'empresse. Jamais en lui parlant, il n'avait pris ce ton. Il se rassit, mais sans remettre le plaid sur ses maigres jambes. Une glace était pendue sur la muraille, en face. Il y jeta un coup d'œil et sa fiévreuse main, gonflée d'os et de veines, lissait, aplatissait au-dessus de sa lèvre, ces quelques poils sans couleur qui s'y hérissaient.

— J'ai passé deux journées atroces. Je ne vous pardonnais pas... Vivre comme nous venons de le faire, Servane, cela est d'une douceur... — il hésitait, la face douloureuse, ne trouva pas le mot et acheva simplement — ... d'une douceur dont j'ai pris le besoin. Et je croyais bien, moi aussi, vous être nécessaire... nécessaire peut-être plus que tout au monde. Pardonnez-moi... Vous pensez bien qu'il n'y a pas là de ma part... Je veux pourtant dire.. oui... que vous étiez à moi d'une façon aussi complète... plus complète même... absolue... Une femme qui se donne redevient libre après qu'elle s'est éloignée. Elle dispose ses heures... pense comme il lui plaît... Vous... ce sont toutes vos heures. C'est toute votre pensée que je tenais, que je possédais... Ah! jamais vous ne saurez les fureurs, les délices de cette possession-là!

Il ajouta très bas :

— Et ses jalousies.

Il se penchait vers la jeune femme. Elle, regardait maintenant les feuilles qu'un vent doux balançait devant la haute fenêtre. Et, pendant ce temps-là, elle ne pouvait pas voir le

regard avide qui s'attachait aux pâleurs de ses joues, à ses yeux plus profonds, plus creusés, cernés d'ombre.

— Mais pourquoi est-ce que je parle au passé? Qu'est-ce qu'il y a de changé? Rien du tout, n'est-ce pas? Qu'est-ce que vous dites? Non, rien... Il y a eu ces deux jours... mais tout ne s'est passé qu'en moi seul, n'est-ce pas? en moi seul... Mes imaginations... Il faut me pardonner. Je ne sais plus prendre les choses avec calme depuis que je vous connais. Je suis tout de suite agité, fébrile. Vous m'avez désobéi... Je veux dire : vous avez commis une imprudence. Mais voilà tout... c'est tout... Et c'est de ma faute. Je me le disais bien. Je me disais que j'aurais dû vous parler plus clairement, n'avoir pas ces scrupules. Et quand revenait un peu de sérénité, quand je vous revoyais telle que vous êtes là, assise comme chez vous, avec vos cheveux nus, je brûlais autrement. Je me demandais : « Où cela nous mène-t-il? A quoi? » Jamais encore je n'avais cherché l'avenir de cette façon-là. Je voulais à toute force le voir, le composer... Alors, il m'a semblé, oui... ce que je voulais — après combien de mois, combien d'attente secrète, de luttes, de prières?... Vous conduire jusqu'au cloître... Ah! quel repos pour moi, quel émerveillement!... Être enfin sûr de vous! Vous retrouver sans cesse au delà du monde. Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne puis plus accepter... Et après tout, qui sait?... Tant de fois je vous ai sentie détachée, consentante... Vous ne savez pas ce qu'il y avait quelquefois dans vos yeux...

» ... Mais vous me laissez parler, — cria-t-il, s'emportant contre le silence qu'elle gardait — ... Qu'est-ce que vous avez à me regarder de cette façon-là? Est-ce que vous m'écoutez seulement? Où êtes-vous donc? Avouez que je vous ennuie, que je vous assomme, que vous êtes à cent lieues de tout ce que je raconte. Cela se conçoit. Si vous êtes venue, ce n'est pas pour moi... C'est que vous avez quelque chose à me dire, et vous ne pensez qu'à ça! Quoi?... Quelle chose?... Qu'est-ce qu'il y a?... Eh bien, qu'est-ce que vous faites?

Elle se levait, s'approchait de la chaise où était son chapeau. Sa fatigue immense ne lui permettait pas de supporter tant d'agitation. Elle voulait s'en aller, maintenant, s'en aller — chez elle ou bien ailleurs — n'importe où...

— Non... non... je vous assure. Je n'avais rien à vous dire. Je voulais seulement prendre de vos nouvelles. Maintenant je vous ai vu, et il faut que je parte.

Malhaire, debout en même temps qu'elle, la saisit par le bras; et ses maigres doigts s'attardaient à serrer, à meurtrir dans l'étoffe, la chair tendre et chaude.

— Comment?... Mais vous ne me quitterez tout de même pas comme ça? Qu'est-ce qui se passe à la fin? Qu'est-ce que vous avez? Ah! j'y suis! Imbécile!... Marc Hénan vous attend. Il est déjà chez vous. Et vous êtes venue ici pour vous assurer que je suis malade vraiment, que je ne sortirai pas. Eh bien, ma chère enfant, si vous avez peur du gêneur que je suis et de me voir arriver pour troubler le tête-à-tête, vous avez raison. Ma maladie de ces jours-ci ne me gêne pas beaucoup... Une frime..., vous le voyez. Ma fièvre, n'était que de la rancune. Où êtes-vous donc allée avec lui, l'autre jour? Qu'est-ce que vous avez dit?... Qu'est-ce que vous avez fait? Si vous partez maintenant, je vous préviens que je sors avec vous. C'est devant vous, dans votre maison, que je m'offrirai enfin le plaisir de dire à ce monsieur ce que je sais sur lui. Allons, venez tout de suite...

Ironique, égaré, il prenait la petite cloche de paille ornée d'un velours sombre, la lui présentait : « Nous partons? » Elle l'écarta. Le chapeau ayant roulé à terre, elle le repoussait du pied.

— Mon ami, ce que vous savez, c'est à moi qu'il faut le dire.

Elle parlait trop doucement et, comme accablée, laissait pendre ses bras. Ses mains se rapprochèrent, se joignirent dans un geste qu'elle n'ordonnait pas. Elle répéta : « Il faut me le dire. » Tout ce qu'il y avait sous cette douceur froide acheva de bouleverser Mathieu Malhaire. Il éclata d'un rire insolent. Et la prenant encore par ce bras trop tiède et trop doux à toucher, il la forçait de se tourner vers la glace où lui-même tout à l'heure voyait sa pauvre face, ses cheveux en désordre :

— Mais regardez-vous donc, comme vous suppliez. Et quel mal vous vous donnez, pour que cela ne paraisse pas! C'est très drôle, vous savez, cette comédie. Pourquoi prendre la peine de me la jouer, à moi? Est-ce que vous croyez que je

ne me rends pas compte de tout? Et je n'ai pas besoin pour ça de votre air d'aujourd'hui. Il y a longtemps déjà — dès le premier jour... Oh! je me rappelle bien les mots que vous avez dits ce jour-là, je me les rappelle tous, parce que c'était si bon, c'était si étonnant cette visite de vous. — Il appuya ses mains sur son front. — Il n'y avait pas une demi-heure... que vous étiez ici... Tout de suite... vous avez prononcé le nom de Marc Hénan. Et quand j'ai répondu que je le connaissais... Ah! comme vous avez vite flairé quelque chose... comme vous auriez voulu savoir!... Vous n'osiez pas trop m'interroger... Vous l'avez fait pourtant une autre fois, cette fois où il avait plu... en sortant de l'église. Je me demandais : « Qu'est-ce qu'elle a?... Qu'est-ce que ça peut lui faire? » Comme on est bête tout de même! Remarquer tout... et comprendre seulement plus de trois mois après. Ah!... mais je me rattrape à présent, je vous en réponds... C'est même drôle comme je me rappelle et comme je vois la signification du moindre détail. Tenez... Vos silences que j'admirais, que je trouvais émouvants... à cause de ce qui tout d'un coup passait dans vos yeux... La Pensée... ah! laissez-moi rire... *une* pensée, oui... celle d'un homme... de cet homme-là!... Ça vous rendait jolie d'ailleurs. J'aurais tort de me plaindre... C'est égal! Vous avez dû me trouver bien amusant l'autre jour, quand je vous ai dit que tout changeait depuis que Marc Hénan était entre nous... Mais il n'a pas cessé d'y être, entre nous! Vous, ce n'était que lui... que l'attente de lui. Tous nos beaux entretiens... nos inquiétudes... Dieu! — c'était pour vous un dérivatif, un jeu, une espèce de façon de tromper une faim, qui n'avait, je le crains, rien de spirituel.

Il ricana de la plus insolente façon. Reculant d'un petit pas, puis d'un autre, Servane était revenue jusqu'à « son » fauteuil. Elle s'y réfugiait. Et Malhaire deux fois, silencieux brusquement, traversa la pièce. Quand, revenant vers elle, et s'arrêtant, il lui jeta : « Le fils Prodhomme! savez-vous comment il est mort, le fils Prodhomme? » — elle serra très fort, comme on serre deux mains, les avant-bras du fauteuil, qui étaient des têtes de béliers luisantes et camuses.

— ... Mais vous me l'avez dit : à la guerre.

La réponse dut tarder un peu plus d'une minute. Déjà

Malhaire était reparti. Elle l'entendit grommeler, vers la muraille du fond, en remuant des livres si maladroitement qu'il en fit tomber deux : « Il y a eu bien des façons de mourir à la guerre. » Sa volte-face fut prompte. Près de Servane encore et se penchant sur elle, il croisa ses deux bras, la regarda fixement :

— ... Pendant la guerre... un jour — en 1918, je précise —, le 28 juillet, sous Verdun, deux hommes, deux sous-officiers sont partis en reconnaissance. Un de ces deux-là devait de l'argent à l'autre... une assez forte somme... une vingtaine de mille francs...

— ... Et celui-là est revenu seul, — acheva Servane.

Elle ne pensa sa phrase qu'après l'avoir dite. Et elle levait vers Malhaire, attendant qu'il protestât, un regard effrayé. Mais il grondait :

— Comment... comment?... vous saviez?...

Elle souriait, avec dédain, et semblait épuisée; sa bouche était plus blanche. Il en sortait un petit souffle pressé.

— Mais non, voyons!... J'invente... ou plutôt je devine... D'après cet air tragique et mystérieux que vous prenez, ça n'est vraiment pas bien difficile...

Malhaire aussi respirait trop vite, l'œil injecté et rouge, les pommettes pleines de sang :

— Eh bien? qu'est-ce que vous en dites?...

— Je dis qu'on a dû faire des recherches... L'enquête...

— L'enquête a été rendue impossible. Le lendemain, à l'aube, l'attaque se déclenchait.

Ce même vent qui balançait les feuilles devant la fenêtre agitait sur la tempe de Servane une mèche de cheveux dont le chatouillement était insupportable. Elle la ramenait sans cesse derrière son oreille, la lissait doucement.

— Mais alors... comment a-t-on su?... comment a-t-on osé imaginer?...

Parce qu'elle semblait ne plus voir qu'une calomnie absurde et abominable et qu'elle avait maintenant l'air prête à s'indigner, Malhaire crut qu'elle se préparait à nier, à défendre :

— Oh! il ne s'agit pas d'imagination. C'est un de mes cousins qui était capitaine dans ce régiment-là. Il les avait tous les deux à l'œil. Prodhomme, parce que je le lui avais recom-

mandé, et l'autre... l'autre, tout simplement parce qu'il ne pouvait pas le souffrir. Je veux bien qu'il y ait eu entre eux je ne sais quelle rivalité, une histoire de femme. On m'a parlé de ça. Mais mon cousin était un homme trop noble et trop juste pour se laisser influencer par des bêtises semblables. Il jugeait Georges Prodhomme avec une clairvoyance parfaite : un bon petit garçon, très bien élevé, trop bien; pas un fils à papa, un fils à maman; très chic, et généreux, plein de naïveté dans ses admirations, dans ses emballements. « Quel dommage, disait mon cousin, de le voir choisir si mal ses amitiés! Tu devrais bien avertir les parents d'arrêter leurs envois d'argent. Ce n'est pas lui qui en profite. »

— Comment le savait-il?

— Il en était sûr. Vous comprenez, Servane, qu'à ce moment-là, il m'a donné tous les détails, les preuves...

Il se penchait sur elle avec une espèce de rage et scrutait cette face féminine hermétiquement masquée de pâleur et de calme.

— Ah! je n'ai jamais regretté autant qu'aujourd'hui la mort de ce pauvre Lucien. Il aurait su vous convaincre, lui! Il vous aurait expliqué... Georges Prodhomme ne voyait que par les yeux de Hénan; l'autre le tournait à sa guise, il l'éblouissait, il lui parlait de ses grands projets pour après la guerre; il disait qu'il était bien sûr alors d'aller très loin. On l'entendait, — Lucien l'a entendu, — quand arrivait une lettre chargée de la Grimaudière...

Servane arrêta, dissipa de la main ce furieux bourdonnement.

— Bien... donc il était sûr... vous aussi. Alors, cette association aujourd'hui avec le père Prodhomme est une chose monstrueuse. Pourquoi ne l'avez-vous pas averti? Je ne peux pas comprendre...

Après cette question-là, elle ne demanda plus rien. La réponse de Malhaire : « Ah!... j'ai bien hésité. Vous avez vu d'ailleurs comme j'étais bouleversé... mais à l'âge de ces pauvres gens, avec leurs illusions sur la gloire de ce mort, leur apprendre cela », elle ne l'entenditpas; elle n'en tendait plus que l'exclamation de Marc Hénan qui l'avait tant surprise quand ils se promenaient sur le vieux rempart : « Un

naïf? Pourquoi?... à quel propos? » Ah! brusquement, cette insistance comme inquiète, comme effrayée!...

Malhaire s'assit enfin. Épuisé, pitoyable, et plus égaré qu'au moment de sa rage, il appuyait ses mains sur ses yeux, sur son front, se pétrissait le crâne. Mais Servane voyait seulement le visage de Hénan dans l'ombre verte des feuilles, ou plutôt elle cherchait à le voir, à le recréer. Oui, il était plus pâle, il avait comme vieilli... « Naïf? Pourquoi dites-vous?... » L'expression, le ton exacts, elle ne les retrouvait pas. Et voici qu'elle cherchait maintenant Marc Hénan quand elle parlait du fils Prodhomme et qu'il évitait de répondre. Elle le cherchait plus loin, à Paris, besogneux, alors qu'elle se complaisait à penser : « Il est capable de tout. » Elle croyait le trouver tel qu'il était la veille, distrait d'abord, l'œil creux, plein d'une inquiète fièvre — et celui-là, si proche, échappait comme les autres, ne se distinguait plus. — Ah! peut-être elle ne pourrait bouger, se lever enfin, rentrer dans sa maison qu'après avoir examiné tous ces petits instants d'une seule face, d'une seule vie. Tous accouraient maintenant, pressés, se bousculant, se donnant comme un air d'être chargés de preuves. Elle s'abandonnait à ce grouillement affreux, se laissait dévorer, sentait pénétrer en elle un peu de la patience éternelle des morts...

ANDRÉ CORTHIS

(*A suivre.*)

POÈMES

VOYAGE

Contournant la mémoire, effleurant le cerveau,
A travers le regard glisse un monde nouveau :
Sol du nord, de l'ouest repeint par la lumière,
Le pays profond fuit dans le plan pur du verre.
On entend sous le train le bruit d'un balancier.
Entre l'étoffe sombre et les panneaux d'acier,
Le lustre, reflété par le vernis des planches
Laisse aux parois pendre un feuillage en palmes blanches.
L'azur trempant l'espace est partout descendu :
L'eau n'est qu'un peu d'air bleu sur de l'herbe étendu.
Les feuilles sans profil ombrent le tronc des chênes,
Des bois nouveaux, issus des forêts anciennes.
(L'arbre mesure en lui les obscurs mouvements
Que sa lente croissance accomplit dans le temps.)
Et voici les jardins, l'usine et le village,
La terre humaine où j'ai tracé l'arc du voyage.
— Terre pleine de feu, de secrets et de morts —
O les blancs battements des voiles dans les ports!
Des quais monte une odeur de fumée et de cuivre,
Et j'ouvre enfin ce cœur porté de livre en livre.
Au-dessus de la mer qui commence à jaunir
Voici la grande ville où j'ai voulu venir,
La route entre deux murs : aucun visage, il semble,
A ton étrange et cher visage ne ressemble...

CHEVAUX D'ARGILE JAUNE

Sur leurs contours rompus d'exquises défaillances,
Tu caresses ce soir le corps bleu des faïences :
Tout autour de toi s'est rangé
Un antique monde étranger.

Chevaux d'argile jaune arqués comme des cintres,
Blancs lécythes brunis de signes par les peintres
Avoisinent les feuilles d'or
Qui couvraient la face des morts.

Du sable dans ce verre en arc-en-ciel demeure,
Tandis qu'auprès d'un bol de la Perse mineure,
Avec les yeux qu'ils ont aux becs,
Rêvent d'absurdes oiseaux grecs.

Là, tracé sur des pots crétois de glaise rose,
L'ornement — ce visage intérieur des choses —
De chaque objet que tranche un fil
Retient le simple et pur profil.

Mais toi, pleurant Cnossos, tu suis d'un ongle vague
La spirale où se voit la coupe de la vague...

IMAGES EN MARCHE

Inverse,
La coupe perce
Le plat d'argent
Et la pure surface
Se casse...

Pareillement
Vous êtes causes
Que se brise l'entendement,
Reflets des choses...

Reflets du multiple univers,
Mille et mille univers en marche,
Qui bousculez l'esprit au fond des yeux ouverts,
O nature, fleuve, temple, arche
Et reflets des continents verts :
Que j'éloigne votre passage
Et que — mouvante image —
Par vous, je ne sois point à moi-même caché,
O monde, à vous-même arraché!

Qu'à peine je convoite
La science étroite,
Et que mon cœur soit plein de ces pays exacts
Qui dorment au delà des grands miroirs intacts...

LE MALADE RÊVE

Le feu qui se mesure entre les blocs de pierres
Illumine la chambre et bombe mes paupières
Et peint de clartés mon sommeil :
Voici que je parcours les caves du soleil.

Je rêve qu'au delà des demeures humaines
Je cherche des profils d'architectures vaines,
Des formes, des lignes encor...
Mais les frontons brûlants s'écroulent dans l'air d'or.

Longtemps, je m'insinue entre les fonds solaires,
Je marche sur des ciels jaunis loin de leurs terres;
La vie est là-bas que j'aimais :
Mes doigts n'y toucheront peut-être plus jamais.

Nul insecte n'accourt vers la flamme maussade.
Moi, je vais, les bras lourds et la bouche malade,
Altéré de l'ombre qui fuit,
Las de tendre ma paume à l'impossible nuit.

Mes yeux veulent enfin dans ce clair paysage
Projeter le contour brillant de ton visage,

Mais je sens soudain sur ton corps,
Parmi l'éclat du songe où se mêlent les ors,
Cette odeur qu'on respire au front brillant des morts.

PAYSAGES

Terre, j'ai parcouru tes paysages ronds
Dont les bords vagues fuient au delà de nos fronts,
Et, sous ton ciel en arc, tes mers courbes et sombres,
Et, dans tes cirques verts, l'éventail de tes ombres.

Mais ce méchant tableau pendu dans ma maison,
Rectangle peint, le même en diverse saison,
Sous sa vitre pareille à la claire fenêtre,
C'est un jardin fermé : l'esprit seul y pénètre.

Et cependant que j'aime, au mur de ma maison,
Ce monde plat construit avecque la raison,
J'entends à peine au loin que le fleuve insinue
Son glissant paysage entre la ville nue.

PLUIE

Sur toi, comme une autre lumière,
Se croise l'eau pesante et claire.
Les jardins, les maisons
Sont pris dans les rayons.

La pluie allonge ses eaux droites.

Entre les ruelles étroites,
Ou sur les quais,
Mille vitres, dans l'air, tombent, tournent, miroitent
Devant les vieux palais.

Le bleu lisse des glaces
Luit sur les places.

Et le fleuve, les tilleuls durs,
Les demeures aux grands toits purs,
Ton regard et la ville entière
Semblent peints sur du verre...

L'ARBRE DORÉ

Arbuste d'or plongé dans l'eau vaste des cieux,
Si le vent latéral vous secoue à la taille
Et vous courbe, vous ploie, écarte vos écailles,
Je rêve à votre aspect de poisson précieux.

Oscillez, devenez la bête et le nuage,
Lorsqu'à vous-même enfin vous échappez un peu,
La terre autour de vous — pure — souffle du bleu,
Ce rameau bat l'espace, il y laisse un sillage.

Je rêve, arbre doré, je trompe ma raison :
Chaque objet n'est que soi dans ses dures limites.
O mondes inventés de la comparaison,
Mon cœur aima trop ce que les choses imitent...

TOUT CE QU'AUJOURD'HUI L'UNIVERS S'AJOUTE...

Vous êtes cet azur qu'on voit par la fenêtre,
Cette mauve verveine et cette herbe et ces eaux.
Vous êtes, dans la chambre où la clarté pénètre,
Ce blanc sur les miroirs, ce bleu sur les tableaux.

Les roses de cretonne aux murs épanouies
Y jouent un ciel étrange et rigide et tombant,
Parsemé d'astres peints, d'étoiles inouïes,
Parmi lesquels mon cœur va, dansant et chantant.

On entend les oiseaux. Le vent et la lumière,
Au-dessus des jardins, des bois et des oiseaux,
Font dans l'espace pur leur course de rivière.
L'air se mêle, se croise ainsi que les ruisseaux.

C'est du soleil, ce soir, que descendent les routes;
Vous êtes cet éclat, ce bruit, cette couleur,
Et tout ce qu'aujourd'hui l'ivre univers s'ajoute.
Désirs! heureux désirs qui débordez mon cœur...

LA COUPE EN CUIVRE ROUGE

Cet éléphant baroque écarte, de sa trompe,
L'exotique feuillage où se cache un oiseau,
Tandis que chaude et nue une négresse trompe
Les heures en perçant des grains de corozo.

Ailleurs, un tigre étrange, et dont l'œil creux ne bouge,
S'ouvre en un bond vers un cactus qui se défend.
Puis, pour finir le tour du bol de cuivre rouge,
Poussant le pachyderme, on découvre un enfant.

Et moi, rêvant devant la coupe métallique
Où le couteau grava ce cortège naïf,
Un instant, j'ai tenu sous mon regard oisif,
Fauve, brûlante et gaie, une petite Afrique.

GILBERT MAUGE

PALESTRINA

ET

L'ACADÉMIE DE SAINTE-CÉCILE A ROME

Le monde musical célèbre un peu partout, cette année, le quatrième Centenaire de la naissance de Palestrina. C'est un hommage universel rendu à un génie reconnu universel parce qu'il est basé sur des principes absolus de beauté et qu'il s'élève au-dessus des frontières du temps et des lieux. Chez Palestrina la foi pure et profonde donne à l'inspiration naturelle une force, une noblesse incomparables. La technique simplifiée, en réaction contre les fantaisies excessives des Flamands, s'appuie sur la voix humaine, le plus beau des instruments, immuable dans sa beauté, sa puissance et sa variété d'expression. Si les prodigieux progrès de la technique orchestrale ont changé radicalement les moyens d'expression de la pensée de l'auteur auxquels ils offrent maintenant une variété, une liberté de mélange que les anciens ne soupçonnaient pas, ils présentent un grand danger, celui de permettre à un auteur simplement habile de cacher le vide de son invention sous la richesse de la forme. Ce sont alors des velours, des soieries, des broderies jetées sur un mannequin d'osier. Le beau corps manque; à la longue on s'en aperçoit. Mais cette opulence de timbres, cette hardiesse de combinaisons sonores, ces folies effrénées ont modifié notre goût. Les formes orchestrales du passé nous semblent souvent vides; on se prend à désirer dans les œuvres aimées une technique

plus riche, plus vive, plus moderne. Il est difficile de déterminer si ce sentiment dérive d'une accoutumance aux impressions plus complexes, plus troublantes, comme le palais après des mets pimentés trouve insipide une alimentation simple, ou bien, ce qui est plus probable, si l'augmentation du nombre des instruments, l'invention de nouveaux instruments, en rendant possible de nouvelles combinaisons, en élargissant considérablement le cercle de l'expression, ont construit à l'orchestre un nouvel édifice plus ample, plus somptueux. Et alors le retour à l'habitation modeste cause de la surprise, et quelquefois du désappointement... En tout cas, les anciens maîtres ont revêtu leur pensée de tous les moyens dont ils disposaient; aujourd'hui ces moyens se sont considérablement accrus. Il y a d'autres armes pour combattre. Et le compositeur qui volontairement retournerait aux simples moyens du passé ressemblerait un peu à un soldat moderne se contentant de la lance et du glaive et renonçant au canon, aux bombes, et même aux gaz asphyxiants. Dans la musique de Palestrina, il y a l'inspiration née du génie, renforcée par la foi, il y a la technique qui avait cru découvrir toutes les ressources de la voix humaine et s'en servir d'une façon admirable. La voix humaine n'a pas changé; elle est aujourd'hui ce qu'elle était à l'époque de Palestrina. Les timbres n'ont pas changé non plus, ni augmenté de nombre. La possibilité de leurs combinaisons trouve dans la nature humaine des limites infranchissables. Voilà pourquoi les créations musicales d'un être exceptionnel tel que Palestrina, doué par la nature, complété par l'étude et la volonté, ne sauraient être dépassées; voilà pourquoi elles ont gardé tout entières leur puissance, leur fraîcheur; voilà pourquoi de toutes les parties du monde un hommage sincère monte vers la mémoire de cet artiste qui, dans son domaine, a conquis l'absolu.

Giovanni Pierluigi est né à Palestrina, sans doute en l'année 1525. Dans la petite ville juchée sur les rochers de la montagne, comme aplatie sur ses flancs, pittoresque par ses édifices de pierre sombre, reliés entre eux par des ruelles pierreuses et escarpées, dominée par le palais magnifique de la famille Barberini, le jeune garçon reçut les premiers rudiments de l'instruction musicale. A l'âge de douze ans il descendit

à Rome et entra comme élève dans la *Schola puerorum* de Sainte-Marie-Majeure. Il n'y resta pas longtemps et revint bientôt dans sa petite ville où, en 1544, il fut élu organiste et directeur du chœur de la cathédrale. Trois ans après il épousa Lucrezia Gori; elle le rendit père de trois garçons qui devaient devenir à leur tour de bons musiciens. Le pape Jules III, qui régnait alors, avait été évêque de Palestrina; il connaissait les éminentes qualités musicales du jeune Giovanni Pierluigi, et il l'invita à revenir à Rome où il lui confia la direction de la Cappella Giulia à Saint-Pierre. L'admiration et la confiance du Pape étaient telles qu'en 1555 il n'hésita point à violer en faveur du jeune artiste les statuts, les lois et les règlements des chapelles pontificales, et, sans concours, sans qu'il fût célibataire, sans l'approbation de la confrérie des chantres, conditions exigées par les lois et la tradition, il le nomma chantre, chapelain pontifical. Il faut bien réfléchir à l'importance que la tradition et les règlements avaient dans ce milieu et dans ces temps pour comprendre combien devait être haute l'estime du Saint-Père pour Palestrina s'il se décida à cette nomination sans se préoccuper des obstacles. Mais Paul IV, qui succéda à Jules III, avait une conception plus rigide du respect dû aux statuts. Il ne voulut pas admettre une exception à la règle qui excluait des chapelles pontificales les chantres mariés; il congédia donc Palestrina et lui accorda pension. La douleur fut telle pour le jeune musicien qu'il en tomba gravement malade. Mais alors intervient en consolateur le chapitre de Saint-Jean-de-Latran qui lui offre la charge de maître de chapelle, sans lui faire perdre la pension du Vatican qu'il réussit à garder même lorsqu'en 1561 il passa à Sainte-Marie-Majeure.

A deux reprises il fut au service du cardinal Hippolyte d'Este qu'il quitta une première fois et qui l'accueillit lorsqu'il lui revint. En 1565 il fut nommé compositeur de la chapelle pontificale, charge qu'il garda jusqu'à sa mort. Palestrina reçut en 1567 une offre de l'Empereur pour aller à Vienne. Mais l'Empereur trouva excessive la requête d'une rétribution annuelle de 400 écus d'or. Des années douloureuses suivirent, pendant lesquelles Palestrina perdit d'abord deux fils puis sa femme. Mais bientôt, et précisément en 1581, il se remaria.

Alors survinrent plusieurs graves maladies. Palestrina tenta d'obtenir une place à la cour du duc de Mantoue, mais cette fois encore ses exigences pécuniaires parurent trop élevées et la chose ne se fit point. Il désirait vivement devenir directeur de la chapelle papale. Mais Sixte-Quint nomma à cette place un autre chantre du collège.

Sa vie fut simple, presque toujours tranquille, quoiqu'elle se soit déroulée dans une époque terrible par la quantité incroyable de crimes, par la corruption et les abus des grands seigneurs, par le déchaînement des passions populaires que les terribles punitions, infligées par une justice souvent immorale, ne parvenait point à enrayer. Un ambassadeur de Venise écrivait à son gouvernement : « Rarement quelques jours se passent sans qu'on voie des têtes ou des corps de suppliciés qu'on emporte par quatre, par six, par dix, par vingt et même par trente à la fois. »

Son caractère était loin d'avoir la grandeur et la pureté de son talent. Il aimait bien sa femme et ses enfants. Mais il se hâta de se remarier, sept mois après la mort de sa première femme. Envers les puissants il montrait une obséquiosité parfois excessive qui s'arrêtait cependant lorsque l'intérêt se mettait de la partie, car l'avarice et la soif continuelle d'argent constituaient son défaut principal. Mais pardonnons à Palestrina cette faiblesse dont beaucoup d'artistes ne sont pas exempts alors même que leurs œuvres n'ont point, comme celles de Palestrina, un mérite si haut qu'il puisse valoir aux défauts de l'auteur notre bienveillante indulgence. Giovanni Pierluigi pleurait toujours misère, se plaignait continuellement de sa pauvreté quoiqu'il fût propriétaire de maisons et de champs. Sa seconde femme était riche et possédait un grand magasin de fourrures. Ce furent les exigences excessives de Pierluigi qui l'empêchèrent d'obtenir les places de Vienne et de Mantoue qu'il avait sollicitées.

Il est assez curieux de constater que cette grande figure de la musique n'ait pas inspiré depuis quatre siècles d'œuvre qui le célébrât, de tableau, de roman historique, de drame, ni même de nouvelle. Mauvais ses portraits, absolument erronée la gravure de Jazet qui le montre assis à l'orgue en train de chanter la messe du pape Marcello, sans importance un petit

poème du chanoine Marcelli et le mélodrame de Hans Pfitzner représenté à Munich en 1917.

Un sentiment vraiment pur et profond ennoblissait pourtant l'âme de Palestrina : le sentiment religieux. La sincérité de sa foi éclaire toute son œuvre, elle lui fournit son inspiration divine, intarissable, limpide; elle lui suggère, elle lui impose la recherche passionnée de la forme afin que la technique, par sa pureté et sa sobriété, atteigne cette dignité parfaite nécessaire au chant qui veut s'élever vers Dieu.

Son œuvre est prodigieuse non seulement par la beauté, mais par l'immensité : 93 messes, 259 motets, 45 hymnes, 40 offertoires, 35 magnificats, 36 lamentations, 11 litanies, 134 madrigaux, et beaucoup d'autres compositions perdues. Ainsi on ne sait plus ce qu'est devenue la musique qu'il a composée et enseignée à trois groupes de chœurs dans la procession qu'il dirigeait à l'occasion du jubilé de l'année 1575.

On lui attribue aussi quelques pièces pour orgue dont l'authenticité reste très douteuse. Dans son œuvre la musique religieuse domine d'une façon absolue. Les madrigaux, qui forment la partie profane, sont délicieux, vifs, charmants; mais ils ne sauraient, ni par la quantité ni par la qualité, rivaliser avec les œuvres de musique religieuse. Et au surplus peut-on vraiment affirmer que la musique de ces madrigaux soit essentiellement profondément différente de celle de certains motets? Si on changeait les paroles, la musique elle-même montrerait-elle l'erreur? Ne s'adapterait-elle pas au nouveau texte? La réponse est douteuse. La musique était alors fondamentalement dirigée vers l'Église. L'empreinte religieuse marquait toutes les œuvres; seules les chansons popu laires traditionnelles, d'origine inconnue, nées du besoin inconscient de chanter qui est dans la nature humaine, gardent un caractère particulier. Il existait à Rome à cette époque une passion frénétique pour la musique; tout le monde jouait, tout le monde composait. Il n'y avait pour ainsi dire pas un artiste du pinceau ou du ciseau, pas un homme de lettres, qui ne sût toucher du luth ou du théorbe; même parmi les paysans et les ouvriers la connaissance élémentaire de la guitare était générale. Elle était nécessaire aux sérénades, aux bals, aux

cortèges nuptiaux du peuple. Nobles et plébéiens, prêtres, moines et nonnes, s'adonnaient avec passion à la composition musicale. Aucune réunion, aucune cérémonie ne pouvait se passer de musique. Les grands seigneurs s'entouraient en toute occasion de musiciens et un nombre immense de gens des classes et des conditions les plus différentes, en sus de leur propre métier, se consacraient à l'art musical ou à la fabrication d'instruments. Des documents fort intéressants relatent bon nombre de procès, d'amendes, même de condamnations à la prison pour fraudes dans la construction d'instruments de musique et pour affaires litigieuses entre commerçants. Les instruments de musique étaient étranges, compliqués; c'était une lutte à qui en inventerait de plus bizarres, de plus exceptionnels. C'était l'influence prédominante des maîtres flamands, plus savants, plus artificiels qu'inspirés et géniaux, cette influence sous laquelle la musique se compliquait étrangement, sous laquelle les formes enchevêtrées et lourdes écrasaient l'invention chétive, sous laquelle la musique perdait le caractère divin, spontané, de l'art pour assumer celui d'une science mathématique matérielle, précise, aride. Du sens de la parole on ne tenait plus aucun compte; chaque effort visait à provoquer non l'émotion, mais l'étonnement par les plus bizarres complications. On écrivait et on chantait plusieurs textes en même temps. Un exemple célèbre se trouve dans un motet de Nicolas Gompert dans lequel quatre voix chantent quatre antiphones différentes en l'honneur de la Vierge. Aux fantaisies les plus effrénées du contre-point arrivées quelquefois jusqu'à trente-six parties réelles, venait s'ajouter la fantaisie échevelée des chanteurs qui étourdissaient par leur virtuosité. La manie de la fioriture dépassait toute limite, abolissait toute préoccupation de goût, de respect, de mesure, de saine tradition. Par de tels moyens la technique devenait vraiment formidable, mais au détriment de l'émotion sincère et profonde qui est le plus noble but de la musique d'église. Il était particulièrement choquant d'entendre des messes et d'autres pièces sacrées composées sur des thèmes extraits de chansons vulgaires, parfois obscènes. Cette habitude, qui décelait non seulement une perturbation du goût, mais un manque de respect pour l'église et la religion, devint générale; si grande

était la manie de la virtuosité qu'on ne se plaisait qu'à vaincre les plus inaccessibles obstacles, les plus invraisemblables difficultés de la technique, à parsemer chaque œuvre d'artifices étonnants, laissant absolument de côté tout souci du texte et de la haute mission qui appartient à la musique religieuse. De tels abus finirent par préoccuper l'autorité ecclésiastique et, en 1555, le pape Marcello adressa d'amers reproches, après les cérémonies du Vendredi Saint, au directeur et aux exécutants, en leur disant qu'il avait trouvé dans leurs chants beaucoup plus de triviale gaieté que de cette douleur recueillie que l'occasion et le lieu imposaient.

Petit à petit le nombre de hauts personnages qui réprouvaient ce système alla accroissant, d'autant plus que s'ouvraient les discussions du Concile de Trente et de la contre-réforme. Un mouvement se créa ponr ramener la musique religieuse à de sains principes ou pour limiter tout au moins cet envahissement d'une technique exubérante.

Certes ce fut un grand bonheur pour l'art musical italien que Palestrina ait puisé chez ses maîtres tant de science, car il faut reconnaître que ces excès blâmables avaient une base solide d'études et de savoir. C'était comme un édifice de plus en plus enrichi d'ornements inutiles, recouvert d'une toiture éblouissante de couleurs, de fantaisies, mais dont les fondations sont d'un granit solide, selon les meilleures règles de l'art. Palestrina se trouvait donc armé, par l'enseignement reçu, de toutes les ressources de la science musicale et il avait appris par ce même enseignement à s'en servir avec cette incomparable maîtrise qu'il faut reconnaître comme un mérite incontestable de l'école néerlandaise. Connaisseur profond de tous les secrets de la technique, il reçut de Dieu le don sublime de l'invention et trouva dans son propre génie la force, la volonté et le pouvoir de simplifier la technique acquise en la libérant de toutes les scories, en la purifiant, en la ramenant à cette perfection que nul ne sut après lui dépasser. Son mode d'expression fut la voix humaine, son inspiration naissant du génie allié à la foi sincère : voilà certainement les causes de l'éternelle beauté de sa musique sur laquelle l'empreinte de la vieillesse ne paraît point avoir prise. Devant son génie s'inclinent avec révérence deux

immenses figures de l'art musical : Richard Wagner, qu'on ne saurait suspecter d'excessive italophilie, appelait Palestrina une révélation, et déclarait ne pouvoir en entendre l'œuvre sans une profonde émotion ; il estimait cette œuvre le point culminant non seulement de la musique italienne, mais de toute musique. Verdi appelait Palestrina le vrai prince de la musique sacrée, le Père éternel de la musique italienne. Il avouait avoir tenté dans *Aïda* de composer un chœur à la Palestrina, mais son œuvre lui apparut tellement inférieure à son aspiration qu'il la détruisit en se proclamant un « gâte-métier ». Palestrina composa la messe dédiée au pape Marcello pour démontrer la possibilité de chanter noblement le Seigneur en laissant de côté tous les systèmes à la mode. L'œuvre, d'une simplicité absolue, d'une invention puissante et variée, d'une parfaite pureté de lignes, provoque aujourd'hui encore une émotion irrésistible et porta à son comble la renommée de l'auteur. Voilà reconquis le domaine du chant, le chant simple et pur, le chant admirablement fondu avec la parole, devenu par cette fusion l'expression la plus puissante de l'âme. Palestrina se trouvait en pleine maturité au moment de la lutte pour la réforme de la musique religieuse, quand le Concile de Trente voulut mettre un frein aux abus dont on craignait l'effet sur le sentiment religieux des foules. Dans le Concile il y avait des personnages tellement effrayés par l'état de l'art musical religieux qu'ils croyaient impossible tout remède qui ne couperait pas le mal à la base, en ne permettant dans les églises que le chant grégorien, en supprimant tout le reste. Mais, après de longues discussions, on finit par admettre le projet d'épurer la musique d'église en la purgeant de tout élément profane et vulgaire et en tâchant de faire concorder dignement la musique avec les textes et la liturgie. Pie IV nomma une commission de deux cardinaux et de huit chantres pontificaux pour définir et mettre au point les réformes voulues par le Concile. La commission proposa de défendre l'exécution à l'église de toute œuvre dans laquelle les différentes voix chanteraient des paroles différentes de celles qu'autorise la liturgie ou bien le feraient sur des thèmes de musique profane. Et comme les chantres affirmaient qu'il était impossible de distinguer et comprendre les

paroles du texte à travers les artifices du contre-point, les cardinaux, qui étaient saint Charles Borromée et Vitellozzo Vitellozzi, décidèrent de confier à Palestrina la composition d'une messe qui s'inspirerait des principes dictés par le Concile, principes qui excluaient tout mélange profane, tout excès de virtuosité vocale. Les deux cardinaux reconnaissaient ainsi que Palestrina avait découvert la voie que le Concile avait ensuite indiquée comme indispensable pour la dignité de la religion catholique. Avec la divination du génie, Palestrina n'avait pas été seulement le précurseur de la pensée du Concile, il l'avait déjà traduite en action. Il était l'ami de tous les hommes éminents que le souci de la dignité de la religion rendait partisans de la réforme. Parmi les illustres personnages qui avaient pour Palestrina une grande admiration et une cordiale amitié, une figure exceptionnelle prime les autres, celle du doux saint Philippe Néri dont l'esprit s'ouvrait à la compréhension de toutes les faiblesses, dont l'âme s'attendrissait en une indulgence si humaine. Sa bonté tolérante conquérait tous les cœurs; le peuple entier l'adorait et lui prêtait force sentences dans lesquelles cet esprit large se manifestait dans des formes parfois plaisantes restées légendaires.

Encore aujourd'hui le peuple de Rome dit : « Dans ce monde tout est vanité. Mais un carrosse fermé lorsqu'il pleut est vraiment commode, comme affirmait saint Philippe ». Si l'authenticité de ce mot n'est point certaine, il y a pourtant dans la reconnaissance indulgente des petits côtés matériels de la vie un trait caractéristique de l'esprit du saint. C'était justement par de telles voies qu'il s'approchait du peuple, qu'il s'en faisait aimer, comprendre, suivre. Saint Philippe a su donner à la forme musicale de l'oratorio un développement, une vitalité considérable. Jusque dans ce domaine, il devait appliquer une conception de douceur attrayante : conduire à la prière, à la méditation, non par la crainte, non par les menaces, mais par la musique quelquefois agrémentée de mise en scène. L'oratorio existait déjà, mais contraint dans l'austérité d'une fonction purement religieuse. Saint Philippe pensa s'en servir pour conduire les masses vers Dieu. Il commença par réunir des enfants dans les bosquets du Jani-

cule en leur faisant chanter des motets et des chansons pieuses; puis il conduisit des groupes de fidèles dans une chapelle de Saint-Jérôme de la Charité et, après leur avoir fait un bref sermon sur Dieu et les saints, il leur fit chanter les louanges du Seigneur. Son auditoire s'accroissant sans cesse, il l'emmena dans l'oratoire de Saint-Jean des Florentins qui, à son tour, devint bientôt insuffisant. Finalement son choix tomba sur Santa-Maria in Valicella qu'il fit démolir et reconstruire en grande partie; ce fut là que l'institution se développa et que la congrégation de l'Oratoire organisa des cérémonies religieuses, artistiques, dans lesquelles non seulement le chant, mais la récitation, les instruments, les décors, et même quelques mouvements scéniques trouvaient leur place. L'Oratoire, malgré son but purement religieux, préparait inconsciemment le triomphe prochain du mélodrame. En 1594, en effet, eurent lieu les premières représentations des drames musicaux. A Florence, *Daphnis*, mis en musique par Peri et Caccini; à Modène, *l'Amphiparnasse* de Vecchi. Ce fut un délire, un triomphe immédiat. L'opéra était né, cette forme complexe de l'art musical qui fait appel à tous les autres arts et dont la somptuosité devait avoir une si profonde influence.

L'intimité entre saint Philippe et Palestrina ne fit pas dévier ce dernier de la voie qu'il s'était tracée et dont il ne s'éloigna jamais. Et peut-être fut-ce une chance pour l'art italien que la mort, frappant Palestrina dans l'année même qui vit la naissance du mélodrame, ait mis le grand compositeur à l'abri des tentations auxquelles peut-être la forme nouvelle l'eût soumis au détriment certain de la pureté de son œuvre. Richard Wagner affirmait que le mélodrame troubla la pureté de la tradition palestrinéenne. C'est une vérité incontestable; il faut se réjouir que Palestrina lui-même ait pu rester indemne de ce trouble. A la suite des décisions du Concile de Trente, Pie V avait imposé un texte unique de Bréviaire romain pour corriger les erreurs et le désordre qui s'étaient petit à petit infiltrés dans ce livre. Une réforme des textes du chant grégorien était la conséquence naturelle d'un tel décret, que Grégoire XII compléta par la réforme du texte du Graduel romain. Cet immense travail de corrections, d'amendements,

de raccords, fut confié à Palestrina qui ne put le mener à bonne fin, sa mort étant survenue le 2 janvier 1594.

Dans son œuvre, la technique cesse d'être le but pour devenir le moyen. L'idée musicale domine, purifiée par la foi, éclairée par le génie. Comme dans le grand siècle de l'art grec, tout ornement inutile tombe, la ligne pure et simple triomphe. L'inspiration créatrice s'épanouit en thèmes magnifiques et variés auxquels une technique très savante mais très simple confère une puissance inouïe d'expression et d'émotion. C'est la beauté parfaite et éternelle de cette œuvre qui ne contient aucun élément hétérogène et corruptible, aucun artifice qui vieillisse et fatigue.

Les historiens ne sont pas précisément d'accord sur le rôle que Palestrina a joué dans la fondation de l'actuelle Académie Royale de Sainte-Cécile. Trois d'entre eux, Tosti, Moroni et Alfieri, qui se sont occupés d'une façon toute particulière des origines de la glorieuse Académie romaine, en font remonter les origines à l'année 1565. Ce fut en cette année que la commission des Cardinaux, chargée d'appliquer à la musique d'église la réforme voulue par le Concile de Trente, commença son travail. Il apparut avec évidence que le Saint-Siège voulait un changement radical, et les maîtres de chapelle, par conviction ou par intérêt tous favorables à la réforme, se réunirent en congrégation avec les chantres exécutants, formant ainsi le premier noyau de l'Académie. Palestrina en aurait été le premier président jusqu'en 1571. Mgr Haberl, de l'école de Ratisbonne, historien profond et savant à qui nous sommes redevables d'une édition grandiose des œuvres de Palestrina, a été le premier à faire connaître l'existence à Rome, au XVIe siècle, de « la Vertueuse Compagnie des Musiciens ». En se basant sur un bref de Pie VIII et sur les recherches de l'historien Alfieri, il admet la formation d'une congrégation de Sainte-Cécile en l'année 1584 et l'identifie avec « La Vertueuse Compagnie des Musiciens ». Mgr Haberl ajoute que dès ce moment personne ne pouvait exercer à Rome la profession de maître de chapelle ou de chantre d'église sans appartenir à la Congrégation de Sainte-Cécile.

L'admission de chaque membre ne pouvait avoir lieu qu'à la suite d'un sévère examen présidé par une commission

composée de Felice Anerio, Giovanni-Maria Nannino et Giovanni Pierluigi da Palestrina. Ces trois éminents musiciens remplissaient aussi auprès de la congrégation les fonctions de professeurs; ils offraient leur enseignement aux candidats qui désiraient obtenir le titre de maître de chapelle ou de chantre. Un autre religieux, mort il y a peu d'années, le Père Jésuite Il Santi, fureteur, érudit et passionné de l'histoire de la musique à Rome, conteste l'exposé du Père Haberl et il attribue le mérite d'avoir fondé l'Académie de Sainte-Cécile à Don Antonio Marino, chanoine de Saint-Jean de Latran. De toute façon on peut accepter comme véridique la fondation en 1584 de « La Vertueuse Compagnie des Musiciens », lesquels avaient senti la nécessité de se réunir en corporation dans le but essentiel de soutenir plus vigoureusement leurs droits et leurs intérêts pour donner à leur profession plus de dignité et de stabilité, pour empêcher l'intrusion parmi eux de personnes incapables, et finalement aussi pour protéger la tradition. Les musiciens prirent comme modèle deux compagnies de peintres, sculpteurs et architectes qui existaient déjà sous le nom de : « Virtuoses du Panthéon et de Saint-Luc ». La Compagnie des Musiciens fut reconnue officiellement par un bref de Sixte V daté du 1er mai 1595 et il est établi d'une façon sûre qu'en 1589 le protecteur en était l'évêque de Spolète et le maître de chapelle Felice Anerio. On possède aussi la liste exacte des dix-neuf membres faisant partie de la Compagnie en telle année; parmi ces noms figure celui de Palestrina et, comme la direction ou présidence de la Compagnie n'avait que la durée d'un an, on peut en conclure que Palestrina a certainement occupé une ou plusieurs fois cette charge pendant les dernières années de son existence.

Mais si telles sont les discussions entre historiens et critiques, il n'en est pas moins vrai que la tradition constante, fondée sur le bref d'Innocent XII *Exponi nobis* en date du 16 juillet 1699, sur le décret de Pie VIII en date du 24 août 1830, sur le Dictionnaire de Moroni, et sur une quantité de statuts, règlements, procès-verbaux et documents de l'Académie, fait remonter les origines de cet institut à l'année 1566, époque où, comme il est mentionné plus haut, les maîtres de chapelle

qui avaient reconnu et accepté les principes de la réforme de la musique d'église se réunirent en congrégation avec les chantres, en choisissant comme chef Palestrina qui avait été l'artisan principal de la réforme. La Compagnie fut reconnue canoniquement en 1584 par le pontife Grégoire XIII à la prière de Palestrina et fut érigée en confrérie sous le titre de *Congrégation des Musiciens de Rome,* sous l'invocation de sainte Cécile. La date de 1584 fut fixée officiellement comme celle de la fondation et en 1684 on célébra avec la plus grande pompe le premier Centenaire.

Ce que l'on sait sur les lois et l'existence de la société pendant cette première période est assez vague. Il paraît toutefois qu'elle était surtout une société de secours mutuels. En 1624 un bref d'Urbain VIII concède à la Congrégation des Musiciens de Rome la licence de l'enseignement musical, le droit de reviser toute la musique d'église avec la faculté de veto envers les œuvres, les directeurs, les exécutants réputés indignes. En outre d'abondantes indulgences semblent être la récompense de ce nouveau travail. En 1689 l'examen devient obligatoire pour tous directeurs ou exécutants de musique sacrée, y compris ceux des basiliques et, dans la même année, le Pape ordonne à tous les musiciens de Rome, les chanteurs de la chapelle pontificale seuls exceptés, d'observer strictement toutes les règles établies par la Congrégation, sous peine d'amende, suspension et même expulsion de la charge professionnelle. Ici apparaît clairement la puissance de la Congrégation dans la hiérarchie de la musique ecclésiastique. Et si l'on considère la prépondérance de cette forme d'art musical à cette époque, il paraît certain que même la musique profane ne pouvait échapper à cette influence. Des archives académiques il résulte qu'à cette époque on commença à imposer des cotisations aux membres de la société et que celle-ci de son côté avait le devoir de les aider s'ils tombaient dans l'indigence, de les soigner en cas de maladie et de renouveler leur garde-robe au cas où leurs vêtements n'auraient pas été décents. Chaque membre avait aussi droit à un certain nombre de messes après sa mort. La confrérie, qui avait reçu plusieurs petits héritages, acquit en 1690 une chapelle dans l'église de Saint-Charles à Catinari,

qu'elle décora à ses frais de jolis stucs, d'un beau pavement en marbre et, sur l'autel, d'un remarquable tableau d'Antonio Gherardi, à qui l'on donne généralement le nom d'Antonio delle Notti. L'Académie a conservé le patronage de la chapelle dans laquelle ont encore lieu les funérailles des membres éminents. Depuis quelque temps déjà la confrérie avait commencé à organiser des fêtes musicales qui avaient naturellement un caractère sacré, la fête annuelle de la sainte protectrice Cécile, la célébration des anniversaires des bienfaiteurs décédés et quelques autres. Mais ce qui est encore plus important est de constater que, partout où l'on voulait exécuter de la bonne musique, on faisait appel aux membres de la confrérie; cette constatation résulte des nombreuses permissions octroyées par la présidence et sans lesquelles aucun membre ne pouvait participer à des manifestations musicales en dehors de celles qu'organisait la confrérie elle-même. En 1741 un décret renouvelle l'obligation pour tous ceux qui aspirent à devenir maîtres de chapelle de se soumettre à un examen conduit par la congrégation et détermine les règles de cet examen. Les maîtres de chapelle, en outre, ne pourront ni diriger ni exécuter de la musique qui n'ait point été préalablement approuvée par la congrégation. Celle-ci fit alors une répartition des églises entre les différents maîtres de chapelle, établit les règles pour la rétribution des exécutants et obtint du Pape le privilège de la direction suprême de tout le mouvement musical à Rome, y compris, pour la première fois, la musique profane de toute espèce. En 1770 il est à remarquer que la congrégation admet à l'église les instruments à vent jusqu'alors exclus et, en 1771, reçoit la première femme parmi ses membres. En 1794 un bref de Pie VI élargit, amplifie, renforce encore la suprématie de l'Institut. Les héritages augmentent, les exécutions musicales deviennent de plus en plus importantes, les noms les plus illustres de l'art musical se disputent l'honneur d'être admis dans la puissante organisation. Les événements politiques de la fin du XVIIIe siècle condamnèrent la société à une période d'inaction. En 1803 l'activité recommence : la Société devient la Congrégation des maîtres et professeurs de musique de Rome sous l'invocation de sainte Cécile. Mais des jalousies surgissent,

qui créent toutes sortes d'obstacles à cette reprise. A un certain moment l'existence même de l'Institut paraît menacée; des abus de toutes sortes viennent saper les bases traditionnelles de l'école romaine, privée de la protection éclairée de la Congrégation. L'art musical en souffre profondément.

On voit pourtant en 1826 le cardinal Gulla s'intéresser à la Confrérie, renouveler par décret les anciens privilèges, les anciens règlements oubliés, imposer à nouveau les examens dont l'éminent musicien Baini réforme les programmes. L'enseignement de l'orgue, du chant, de la fugue, du contrepoint, de la composition, donné par les membres de la Congrégation, reprend son importance; un effort vigoureux vise à redonner à la musique d'église la dignité qui lui convient et qu'elle était en train de perdre. Pie VIII, par un bref du 24 août 1830, remet en vigueur les anciens règlements, fixe de lourdes punitions pour tous les délinquants même s'ils ne sont pas des professionnels, et le cardinal vicaire Edescalchi, en 1835, renouvelle dans toute sa plénitude le privilège de direction et de contrôle sur toute la musique religieuse. Sous le pontificat de Grégoire XVI les chantres du Vatican commencèrent toute une série d'intrigues facilitées par leurs rapports quotidiens avec les hauts prélats, dans le but d'amoindrir les prérogatives de la Congrégation fort gênantes pour eux; une lutte sourde s'ensuivit et à la tête des défenseurs des anciens droits de la confrérie se mit courageusement Spontini. Mais les chantres parvinrent à arracher plusieurs concessions, minant la puissance de l'Institut, entravant son œuvre. La société s'aperçut que son influence dans le champ de la musique religieuse marchait vers le déclin; mais elle pressentit en même temps le progrès rapide de la musique profane et se tourna résolument vers elle. En 1839 on ajoute le titre d'Académie à celui de Congrégation; on réforme les statuts; on prend contact plus étroitement avec les autres instituts musicaux, même à l'étranger. L'influence d'ailleurs dans le champ religieux était loin d'être perdue; ainsi dans l'année 1843 l'Académie réussit à faire révoquer un décret du cardinal vicaire Patrizi qui défendait absolument l'usage des instruments à l'église. En 1845 a lieu la première tentative de fondation d'un Conservatoire de

musique. On comprenait les besoins des temps nouveaux : les chaires d'enseignement académique, avec leurs buts précis et limités de préparation à la composition et au chant d'église, devenaient insuffisantes. La tentative n'aboutit point immédiatement, mais quelques pas furent faits, quelques nouveaux enseignements furent organisés, notamment celui du piano. On fonde en outre un journal, la *Gazzetta musicale*. On fait des démarches pour obtenir la direction des théâtres et Pie IX concède à l'Académie le titre de pontificale, l'usage d'un uniforme et institue pour elle un ordre spécial : un collier d'or qui supporte une croix et qui est réservé au président de l'Académie.

La bibliothèque avait pendant ces deux siècles d'existence acquis une considérable importance. Chaque maître de chapelle, pour obtenir sa licence, subissait un examen pour lequel il devait composer une ou plusieurs petites œuvres. Celles-ci devenaient propriété de la confrérie et, comme, parmi les candidats, on compte les noms les plus illustres de l'art musical romain, pendant cette longue période un noyau fort intéressant vint à se former. Autour de celui-ci les legs et les acquisitions nécessaires pour les exécutions constituaient une masse sans cesse grandissante.

En 1868 on institue deux cours réguliers de piano et de violon sous la direction de Sgambati, le grand artiste qui fut plus tard aussi correspondant de l'Institut de France, et de Pinelli. La bienfaisance continue, les concerts augmentent de nombre et d'importance, l'art profane prend de plus en plus solidement pied. La fête de sainte Cécile devient une vraie solennité, le *Requiem* de Mozart, le *Stabat* de Rossini, le *Joseph* de Raimondi, la *Création* de Haydn, occupent avec d'autres pièces les programmes à tour de rôle.

Voici 1870, avec tous les profonds changements politiques dont Rome est le centre. L'Académie comprit qu'une ère nouvelle s'ouvrait à son activité et agit en conséquence. Dès le 12 octobre, une assemblée générale donnait à une commission provisoire les pouvoirs nécessaires pour réformer les statuts, fonder un Conservatoire, une caisse de secours pour les musiciens pauvres et un cercle musical. Ce ne fut qu'en février 1875 qu'une complète reconstitution eut lieu. Depuis

la mort de Palestrina, que la tradition considère comme le fondateur et le premier président, jusqu'à la prise de Rome, la direction suprême de la société était confiée à un cardinal, protecteur président, assisté d'un monsignore, le *primicerio*, sorte de vice-président ayant pourtant le pouvoir effectif. A son tour le *primicerio* avait quatre assistants, parmi lesquels on trouve l'élément religieux mêlé à l'élément technique; les cinq personnages constituaient une espèce de conseil sous la surveillance des censeurs qui devaient contrôler les dépenses et faire respecter les statuts. Les bienfaits octroyés à la Confrérie par le Saint-Siège, la haute mission qui lui était confiée dans l'art religieux justifiaient cette suprématie de l'autorité religieuse dans la société. Les nouveaux statuts abolirent naturellement une pareille organisation. Le président devait dorénavant être désigné par l'assemblée générale des académiciens au ministre de l'Instruction publique, lequel proposait au roi la nomination.

L'Académie reçoit alors le titre de royale; elle fonde un cours de violoncelle, un autre pour instruments à vent, une nouvelle classe de chant. Le gouvernement italien comprit la nécessité de fonder à Rome un Conservatoire complet; il comprit qu'il valait mieux confier cette tâche à l'Académie, qui avait acquis dans le monde une notoriété incontestable, qui possédait la tradition de l'exécution et de l'enseignement, qui s'enrichissait d'une magnifique bibliothèque et dont les membres, tous professionnels ou amateurs éclairés de musique, attendaient le moment de se consacrer avec un enthousiasme désintéressé à cette noble mission. Le gouvernement adopta sagement ce moyen. La ville, puis la province de Rome suivirent l'exemple. Ces trois autorités octroyèrent une subvention annuelle à l'Académie pour les frais du Conservatoire, qui fut inauguré le 3 mars 1877 en présence de LL. AA. RR. le Prince et la Princesse de Piémont. Dès le 19 du mois, les vingt-neuf professeurs, qui avaient été choisis par l'Académie au moyen d'un concours public, commencèrent les leçons. Le Conservatoire était dirigé par une commission comprenant le président de l'Académie, président de droit de la commission, deux autres délégués de l'Académie, un représentant du gouvernement, un de la ville,

un de la province de Rome, et le directeur, qui était nommé par décret ministériel sur la proposition du Conseil de l'Académie. Excellente organisation, qui assurait au Conservatoire une autonomie précieuse, qui permettait le contrôle à tout ceux qui subventionnaient l'Institut, mais en laissant une grande liberté de direction à l'Académie qui, par son amour maternel envers son nouveau-né, le Conservatoire, par sa compétence dans la matière, offrait les meilleures garanties. C'est une forme excellente d'administration pour les établissements artistiques, qu'il faudrait appliquer partout, au lieu de la centralisation qui ralentit et dessèche toute initiative, surtout artistique. Maintenant le Conservatoire progresse rapidement, le nombre des élèves augmente, pendant que l'Académie se voit confier par les différents ministères, par la municipalité, par la Maison royale, des expertises en matière musicale; on lui demande des avis et elle prend elle-même de nombreuses initiatives, comme l'unification du diapason et le monument à Palestrina. Mais cet effort avait absorbé la plus grande partie de l'activité académique. Les progrès de la musique orchestrale avaient fait naître à Rome une société qui se mit à donner annuellement des concerts symphoniques. D'autre part la musique religieuse n'avait plus pour le public l'attrait d'antan et l'Académie n'avait plus les mêmes raisons ni les mêmes possibilités de la cultiver. Dans de pareilles conditions, aggravées encore par le manque de salle, les concerts de l'Académie disparurent complètement. En 1892 l'honneur m'échut de prendre les rênes de l'Institut, d'abord comme vice-président pendant trois ans sous la présidence de Ruggiero Bosghi, l'éminent homme d'État, écrivain, journaliste, qui ne s'en occupait guère et me laissait toute liberté et toute responsabilité, puis, à partir de 1895, comme président, charge que j'occupe encore sans interruption, vingt-sixième de la fondation.

Peu de mois après mon élection, me trouvant à Paris, je voulus présenter mes hommages à l'illustre Ambroise Thomas, alors directeur du Conservatoire. Supposant que mon nom lui était parfaitement inconnu, je me fis annoncer comme président de l'Académie de Sainte-Cécile. Le vénérable maître n'était pas retourné à Rome depuis 1870 et ignorait les

changements survenus à l'Académie. Ses souvenirs le reportaient donc à l'époque lointaine de son séjour dans la Ville éternelle, lorsque la charge de président de Sainte-Cécile était toujours doublée de celle, bien plus éminente, de Prince de l'Église : *Ecclesiae et Academiæ Princeps.* A l'annonce de ma visite le noble vieillard, en qui la courtoisie prenait des formes d'un raffinement exquis, crut qu'un cardinal s'était dérangé pour venir le voir jusqu'au Conservatoire. Profondément troublé, il se précipita hors de son cabinet pour se confondre en excuses, en ces phrases charmantes dont il avait le secret. La présence d'un laïque encore jeune, car je l'étais alors, lui fut une douche glacée. Évidemment la première pensée d'Ambroise Thomas dut être qu'il avait affaire à un imposteur! Je sentais qu'il y avait quelque chose, sans me rendre compte de quoi il s'agissait. Je me lançai toutefois dans une narration abondante et détaillée sur Rome, l'Académie, l'Ambassadeur de France, la Villa Médicis, mon amitié avec son directeur, M. Guillaume; enfin je développai tous les arguments qui pouvaient rassurer le maître sur ma personnalité. J'y réussis avec quelque effort. Le maître me fit pénétrer après un peu d'hésitation dans son cabinet; la confiance naquit, la conversation prit un tour délicieux, Mais l'ère des quiproquos n'était pas terminée. Peu de jours après, Ambroise Thomas vint me rendre ma visite dans un des grands hôtels, que j'habitais; Giuseppe Verdi était alors à Paris; il venait de triompher à l'Opéra où le Président de la République lui avait conféré le grand cordon de la Légion d'honneur. Une vague ressemblance entre les deux vieillards fit courir le bruit dans l'hôtel que c'était Verdi qui était chez moi. Dans le hall une petite foule s'amassa qui acclama le grand compositeur français aux cris de : « Vive Verdi! » Je sentis un certain embarras auquel Ambroise Thomas coupa court avec sa courtoisie habituelle : « C'est vraiment un grand honneur pour moi, dit-il, d'être confondu avec un pareil génie auprès duquel je suis resté si petite chose. »

Aussitôt installé dans ma charge, je contatai deux choses : la nécessité d'une salle convenable de concerts, qui manquait alors à Rome, l'opportunité de créer une organisation de concerts basée sur un large éclectisme, une discipline

absolue des exécutants et une autorité unique. La Société orchestrale dont j'ai parlé plus haut, fondée sur les principes d'association qui règlent les sociétés de concerts à Paris, m'avait déjà montré les défauts et les dangers de pareils systèmes. Les musiciens, sans appointements fixes, attendent la rémunération seulement de leur part de recette, ce sont eux qui élisent leur directeur et leurs administrateurs, ont tout intérêt à étudier, à répéter le moins possible. Leur chef choisi par eux n'est pas le maître mais le serviteur de l'orchestre; son talent, sa bonne volonté s'effritent, s'exténuent devant une résistance insurmontable, d'où la monotonie du répertoire. La recette reste la même, si l'on exécute à l'infini les symphonies de Beethoven, la *Mort d'Yseult*, quelques autres compositions dont le mérite incontestable possède un attrait éternel; pourquoi se fatiguer à travailler du moderne, difficile, dangereux comme un combat? Le public reste enfermé dans un palais fort beau mais dont les auvents clos empêchent de regarder ce qui se passe au dehors, au loin, et qui quelquefois est fort beau aussi. En outre cette espèce de dépendance du chef à l'égard de ses subordonnés empêche la perfection de l'exécution qui exige absolument la discipline et le travail. La crainte, enfin, d'amoindrir la recette par des dépenses inutiles empêche ces sociétés d'engager souvent de grands directeurs, de grands virtuoses. Voilà autant d'erreurs à éviter. Mon plan mûrissait : je visais à un orchestre stable, payé au mois, sous un pouvoir absolu, avec un programme vaste et varié qui devait faire défiler pour l'instruction et la joie du public tous les grands directeurs, les grands virtuoses, les chefs-d'œuvre de chaque époque, de chaque pays. Le but était encore loin! La salle d'abord. J'obtins les fonds nécessaires de l'État avec une généreuse contribution de S. M. la reine Marguerite; vers la fin de 1894, la salle était terminée et le 3 février 1895 on l'inaugurait par un concert consacré aux œuvres de Palestrina. C'était le premier pas. Quelques concerts de musique de chambre suivirent, puis les exécutions orchestrales, mais toujours avec un orchestre de fortune composé d'éléments disparates trouvés de côté et d'autre. Les moyens manquaient pour la réalisation immédiate de mon idée. Ce fut alors de ma part une chasse impi-

toyable à l'abonné. Toutes les armes, tous les pièges, tous les traquenards étaient bons. Je publiai soigneusement les noms de petits bourgeois et bourgeoises flanqués de noms sonores de princes et de duchesses, je jouai du snobisme de toutes mes forces, du chantage aussi, en promettant et en donnant mon appui exclusivement aux abonnés pour leurs œuvres de bienfaisance, en refusant toute recommandation pour les artistes ou les sociétés à qui me refusait un abonnement. Je pratiquai même une autre méthode à laquelle je préfère ne pas appliquer de nom exact. Je n'hésitais pas à offrir gratuitement des abonnements aux femmes les plus jolies, les plus courtisées, afin qu'elles entraînassent avec elles le cortège de leurs adorateurs en faisant naturellement payer ceux-là. Qui veut la fin veut les moyens, cela a été dit et admis en bien plus haut lieu!

Pendant quelques années les choses marchèrent doucement : malgré les difficultés, j'avais commencé à engager des artistes de grande renommée et je m'aperçus que c'était la bonne voie pour intéresser le public. Le concours généreux de Paderewski, qui, par pure amitié, vint m'apporter son aide incomparable, détermina un mouvement d'intense attention en faveur de la jeune institution. Les progrès me paraissaient lents. Mon élection à la charge d'adjoint de la ville de Rome, chargé de la direction suprême du service municipal des beaux-arts, me fit entrevoir une nouvelle étape : la création d'un orchestre municipal. Je devinai dès lors que ce n'était pas encore la solution définitive, mais j'étais persuadé du bon effet de ce deuxième pas en avant. Depuis longtemps les partis d'extrême-gauche avaient mis dans leur programme l'exclusion de tout subside à la musique, au théâtre, aux autres arts, les considérant comme des objets de luxe et des plaisirs de riches. Idée absurde, car ce sont justement ces formes d'activité dont les travailleurs profitent le plus largement. Si l'on songe aux gains directs et indirects qui dérivent d'une représentation théâtrale et qui profitent à un nombre immense de travailleurs, on devrait en conclure que rien ne mériterait plus l'aide de l'État, et ceci sans tenir compte des effets de l'art sur l'instruction, sur l'élévation des masses. Mais en politique l'absurdité d'une

idée n'entrave pas fatalement son succès. La bataille de principes me tenta et je présentai au Conseil municipal un projet qui comportait une subvention à l'Opéra, une autre au théâtre dramatique, et la formation d'un orchestre municipal stable qui devait être donné gratuitement par la ville à l'Académie de Sainte-Cécile comme subvention pour ses concerts. Le projet bouleversa le monde théâtral qui voyait dans les théâtres subventionnés une concurrence rendue fort dangereuse par le privilège. Les propriétaires de petits théâtres et de petites salles, renforcés d'une troupe de leurs acolytes, avaient occupé la grande salle du Capitole. Lorsque je me levai pour exposer mon projet, une formidable bordée de sifflets m'accueillit. Un collègue, le duc de Sermoneta, ancien maire de Rome, ancien ministre des Affaires étrangères, me cria : « Te voilà satisfait, déjà le premier concert populaire a lieu ! » On appela la police, la salle fut évacuée, le projet approuvé. Le vote ouvrait une brèche dans la théorie de l'indifférence des pouvoirs constitués envers l'art. L'exemple de Rome provoqua une réaction, fut imité et rendit de ce fait de grands services aux institutions d'art. L'orchestre stable était né; mais, comme je le prévoyais et le désirais même, la souplesse de la nouvelle institution était grandement entravée par la procédure bureaucratique inévitable dans les administrations publiques. Tout imprévu exigeait discussions, procès-verbal, approbations, et, dans l'art, l'imprévu est presque l'ordinaire. Les budgets sont condamnés à une élasticité dont seul le flair spécial et l'expérience peuvent écarter les dangers. Telle dépense qui franchit allègrement les frontières du crédit alloué est largement rémunératrice, tandis que telle rognure occasionne des pertes incalculables. Comment faire régler tout cela par une administration publique? Tant que je gardai ma place d'adjoint, cette expérience fut possible; ma démission devait bientôt en montrer les difficultés insurmontables. Le moment psychologique était venu, il fallait frapper le grand coup, alors ou jamais.

L'administration municipale se trouvait fortement embarrassée : difficultés techniques pour résoudre les mille questions qui surgissent dans une pareille affaire quand manque la compétence nécessaire; difficultés financières, car mille

causes imprévues venaient troubler le budget approuvé par le Conseil; les dépenses s'accroissant sans cesse nécessitaient de nouveaux fonds, de nouvelles discussions, de nouveaux votes. Un autre point était grave : le local. La salle académique était devenue trop étroite pour le genre de concerts auxquels il fallait attirer le peuple par la modicité des prix. En outre le nombre des billets de faveur, réclamés par les conseillers municipaux et par les fonctionnaires pour eux-mêmes et leurs amis, prenait des proportions angoissantes. Le courage manquait pour dire non et, comme on disait oui, les recettes maigrissaient en proportion inverse de l'accroissement de l'auditoire. On avait fait des essais dans les salles des différents théâtres sans résultats satisfaisants, tandis que le public qui ne retrouvait point les concerts dans le même local en perdait le goût et l'habitude. Moi-même je n'arrivais pas à découvrir la solution, lorsqu'elle apparut par un moyen simple et modeste. Le commis de mon bureau municipal me dit un jour : « C'est curieux de vous voir tous préoccupés de la recherche d'une salle pour les concerts; pourquoi ne pensez-vous pas au Corea? » Le Corea était tout simplement l'ancien mausolée d'Auguste. La toiture avec son cône de sable planté de cyprès, entouré à sa base de statues et de vases, s'était écroulée au moyen âge, tandis que les énormes murs circulaires avaient résisté et résistent aujourd'hui encore. Au xve siècle, la famille des comtes Soderini, dont le palais touchait le mausolée, déblaya celui-ci et en transforma l'intérieur en un ravissant jardin à l'italienne dont il existe des gravures datant du commencement du xviie siècle. Plus tard une famille de la bonne bourgeoisie romaine, appelée Corea, acheta l'immeuble auquel elle donna son nom. Vers la fin du xviiie siècle, le mausolée fut transformé en une espèce de cirque où l'on donnait toutes sortes de spectacles et même des feux d'artifices. A Rome, on a la rage de l'épigraphie. Aussi une superbe plaque de marbre rappelle la première apparition au Corea d'éléphants dressés! Les spectacles continuaient, très variés : cirque, ménagerie et, pendant l'été, profitant de la fraîcheur qui tombait à ciel ouvert, troupes d'opérette et de comédie. Plus tard, après 1870, un incendie survenu dans un théâtre d'Europe pro-

voqua un de ces resserrements des mesures de prudence que toutes les polices du monde appliquent pendant quelques mois après un désastre. La licence fut retirée et l'État acheta le mausolée dont il avait besoin comme atelier et magasin pour le monument au roi Victor-Emmanuel que l'on était en train d'élever. En 1905, le monument était terminé, mais le mausolée restait, encombré d'un effrayant fouillis d'échafaudages, de poutres, de calques, de plâtres, de blocs de pierre et de marbre. Ayant appris par hasard que l'État avait besoin d'une école municipale pour la transformer en caserne de police, il me vint l'idée de proposer un troc. Le gouvernement mit beaucoup de bonne grâce à accepter ma proposition illustrée de considérations emphatiques en faveur de l'art musical, et c'est ainsi que la ville de Rome put acquérir dans un des quartiers les plus chers 6 000 mètres de terrain et le mausolée d'Auguste en échange d'une école qui avait coûté moins de 400 000 francs. Je proposai alors à la municipalité d'assumer à forfait l'entreprise des concerts pour une somme sensiblement inférieure à celle que la ville dépensait, avec un programme beaucoup plus vaste et brillant, en prenant à la charge de l'Académie tout déficit possible. Dès le début des concerts, en 1895, l'Académie, formée de compositeurs et d'exécutants, qui avaient dans les concerts tant d'intérêts et d'amour-propre à sauvegarder, avait donné une preuve magnifique de clairvoyance et de désintéressement en conférant au président des pouvoirs absolus sans contrôle. L'Académie avait bien compris que le secret du succès dépendait de la liberté des mouvements, de la rapidité des décisions. Le président choisit alors six académiciens, qui forment avec lui la commission des concerts et qui en ont la direction absolue, artistique et administrative, arrêtent les programmes, les directeurs, les virtuoses, fixent les prix, concluent les contrats et prennent toute autre mesure nécessaire. Les gains éventuels ne profitent point à l'Académie, mais constituent un fonds de garantie pour l'amélioration des programmes. Une autre décision fort sage contribua à accroître la dignité des concerts : l'exclusivité de la salle, réservée seulement aux concerts de l'Académie et du Conservatoire avec refus de toute location. C'est évidemment renoncer à des

rentes considérables, mais le fait que toute exécution dans cette salle ne peut dériver que d'une invitation de l'Académie, fort sévère dans son choix, constitue pour les artistes une attraction puissante et pour l'Académie des avantages sensibles. Combien de fois obtient-on d'énormes réductions de cachets d'artistes poussés par le désir de jouer ou de chanter dans cette salle si fermée! Il n'a pas été facile de garder strictement cette ligne de conduite, mais aucune pression, aucune influence, aucune amitié n'ont pu en trente ans nous entraîner à une seule exception.

La première convention avec la ville de Rome comportait de la part de celle-ci 50000 lires par an de subvention, et la gratuité du local, du personnel de service, de l'éclairage et du chauffage. L'Académie s'engageait à constituer un orchestre stable, à donner vingt-cinq concerts symphoniques en y faisant entendre les plus illustres artistes et les meilleures œuvres, à garder une grande modération dans tous ses prix de façon à admettre toutes les classes, et à laisser pour chaque exécution un nombre assez considérable de places gratuites pour les élèves des écoles et les fonctionnaires municipaux. Le déficit restait entièrement à la charge de l'Académie, le gain était affecté pour un tiers à l'Académie et pour deux tiers à la ville. Nous eûmes le courage de fixer pour la deuxième galerie, d'une capacité de quatre cents places, le prix modique de cinq sous, et à un tel prix, assis sur de très bonnes banquettes, on a pu entendre des chefs d'orchestre comme Colonne, Chevillard, Rhené Baton, Mahler, Weingartner, Walter, Schuch, Nikisch, Toscanini, Mancinelli, Martucci; et des virtuoses comme Paderewski, d'Albert, Busoni, Cortot, Backhaus, Pugno, Joachim, Ysaye, Sauret, Thibaud, Serato, Casals, Vecsey, Kubelik, Hubermann, Widor, Bonnet, Bossi, etc. La ville dut aussi accomplir des travaux importants pour mettre en état l'édifice assez délabré et le meubler. La toiture fut construite en vitrage et la dépense totale dépassa 200 000 lires. La première répétition à salle vide nous plongea dans un profond découragement : l'acoustique était déplorable, le vacarme des cuivres, renvoyé par les vitrages tremblotants était effrayant. Mais les remèdes conseillés par la science arrangèrent les choses : colonnes de brique sous l'estrade pour en arrêter les vibrations, fils tendus au travers de la salle

pour briser les ondes sonores, tentures pour les adoucir, amples bandes de toile sous la coupole vitrée pour en empêcher les frémissements. L'acoustique se transforma, devint excellente. Il s'agissait maintenant de voir si le public habituel des concerts, qui ne dépassait pas 7 à 800 personnes, se multiplierait proportionnellement à l'agrandissement de la salle, car l'Augusteo, nouveau nom imposé au vieux Corea, contient environ 3 500 places dont 1 200 fauteuils de parterre, 40 loges, un amphithéâtre, deux galeries et une estrade. Le public accourut dès le premier jour et n'abandonna plus la place. Depuis lors ce furent des progrès incessants dans l'organisation, auxquels répondit un intérêt croissant du public et de la presse, une augmentation de subvention de la part de la ville à laquelle l'État vint bientôt prêter son puissant concours. L'inauguration des concerts symphoniques réguliers n'arrêta pas toutefois l'activité de l'Académie dans le domaine de la musique de chambre. Dans la salle merveilleusement adaptée à son but continuaient à défiler solistes de chant et d'instruments, trios, quatuors, petits chœurs.

L'organisation actuelle comprend toujours la même commission suprême de direction, à laquelle sont adjoints le directeur de l'orchestre, M. Molinari, et un comité de lecture auquel sont confiées les innombrables partitions inédites qui pleuvent de tous côtés, un orchestre stable de quatre-vingt-seize exécutants, auquel on adjoint pour certaines compositions des instruments spéciaux. L'orchestre est payé pendant six mois journellement et répète cinq heures par jour tous les jours. Le nombre des concerts est maintenant d'une quarantaine par an, outre une vingtaine de concerts de musique de chambre dans la salle. Les programmes s'inspirent de l'éclectisme le plus hardi; tous les pays, toutes les époques, toutes les écoles, toutes les tendances sont admis, pourvu que l'œuvre contienne quelque chose. Une centaine d'œuvres nouvelles est exécutée chaque année. Bach voisine avec Schönberg, Mozart avec Darius Milhaud; Haydn, Haendel, Beethoven, Wagner, Boccherini, Cherubini, Palestrina, Frescobaldi avec Debussy, Strauss, Roussel, Honegger, Stravinsky, Prokofieff, Malipiero, Casella.

Le directeur a une tâche délicate et difficile : préparer une

douzaine de concerts qu'il dirige personnellement et dans lesquels se développe le programme principal de la saison avec une grande partie des nouveautés; accompagner les solistes et finalement, rôle ingrat, dégrossir le travail pour les autres chefs d'orchestre. Avec ceux-ci il n'est pas toujours commode d'obtenir des programmes qui ne soient pas essentiellement aptes à leur fournir un triomphe de virtuosité. Chaque année on donne aussi cinq à six grandes exécutions chorales, oratorios, ou œuvres sans accompagnement. Le chœur se compose d'environ trois cents voix dont une soixantaine d'enfants. Les hommes sont presque tous des professionnels, les femmes, des amateurs. Les frais d'exploitation se sont formidablement accrus dans ces dernières années; l'orchestre qui coûtait en 1918 environ 120 000 lires en coûte aujourd'hui 950 000, avec une moyenne journalière individuelle de près de 60 lires. L'augmentation des prix est due en partie au renchérissement de la vie et en partie au syndicat professionnel. L'Académie a été accommodante sur les salaires, mais intransigeante sur le choix et la discipline; elle ne s'est laissé imposer personne et garde intégralement le droit d'accepter ou de refuser un artiste, de le changer ou de le remplacer si elle le trouve insuffisant. De leur côté la Ville et l'État ont compris la situation et ils ont augmenté sensiblement les subventions, qui se montent à plusieurs centaines de milliers de lires. En outre le gouvernement de M. Mussolini s'est rendu compte de l'importance de la propagande et accorde un aide supplémentaire lorsque l'occasion d'une tournée se présente. Les tournées se multiplient : outre les villes italiennes, c'est la Suisse, la Tchécoslovaquie, la Bavière, l'Autriche, qui font à notre orchestre un accueil triomphal. Le secret du succès est dans la variété des programmes, dans le travail assidu et discipliné qu'on peut exiger seulement de masses payées journellement et sans autre occupation. Je sais les difficultés dans lesquelles se débattent les chefs d'orchestre français condamnés à forger un programme en deux répétitions avec un orchestre d'instrumentistes excellents, mais ayant le droit de se faire remplacer, surchargés d'engagements de tous côtés. Et bien souvent, dans mon ingénuité d'étranger, ami passionné de la

France, je me suis demandé comment, à Paris, où toutes les choses belles trouvent si facilement leur terrain d'éclosion, où un bal à l'Opéra fait 6 à 700 000 francs de recette, une société n'a pas encore surgi avec les fonds nécessaires pour payer un orchestre à l'année et avoir sur lui, de cette façon, l'autorité nécessaire. Un million par an suffirait comme fonds de garantie. Je ne pense pourtant pas qu'on puisse m'objecter qu'il soit impossible de trouver pour un si noble but mille cotisations de mille francs par an. Je suis persuadé que l'argent ne serait pas perdu. Lorsque l'on monta à Rome, d'une façon du reste remarquable, la *Messe* de Beethoven, nous fûmes très fiers de nous en être tirés avec trente-deux répétitions, car nous savions ce qui s'était passé dans des centres musicaux de première importance : dans l'un on avait abandonné la partie après une cinquantaine de répétitions, dans d'autres on avait dépassé la centaine. Voilà où il faut pouvoir en arriver. Voilà le chemin tout tracé dans lequel un petit groupe de personnes de bonne volonté saurait sûrement obtenir des résultats magnifiques en utilisant les ressources inépuisables, intellectuelles et matérielles, de Paris.

Après trois siècles et demi d'existence, l'Académie de Sainte-Cécile continue son action vigoureuse en faveur de la science, de l'art, de la culture, de l'enseignement musical.

Composée de cent Italiens choisis entre les plus illustres compositeurs, exécutants, historiens, critiques, mécènes de la musique, et de cinquante membres étrangers, l'Académie signale au gouvernement les initiatives à prendre, les erreurs à corriger; elle accomplit des missions et prononce des jugements sur requête de la Cour, du gouvernement, des villes; elle se tient en contact avec les institutions étrangères; elle publie un Annuaire et des monographies; elle tient des séances; elle prend part aux travaux de nombreuses commissions. Une riche bibliothèque lui est confiée, dont une partie lui appartient, l'autre appartenant à l'État. Celui-ci a concentré dans la bibliothèque de Sainte-Cécile toutes les œuvres musicales existant dans les différentes bibliothèques de tous genres dans tout le province de Rome. En outre une loi sur les droits d'auteur impose le dépôt à la bibliothèque de Sainte-Cécile d'une copie de chaque œuvre ayant requis la tutelle légale. La bibliothèque

se compose de trois groupes : 1° les œuvres anciennes, manuscrits, éditions rares, morceaux de concours pour les examens et similaires; 2° une bibliothèque scolaire à l'usage des élèves du Conservatoire et du public; 3° une bibliothèque des concerts dans laquelle s'accumule un énorme matériel de partitions et de parties d'orchestre à l'achat duquel l'Académie a toujours sagement consacré une partie de son budget.

L'Académie a aussi la haute direction du Conservatoire dont son président est le président de droit. Elle a en outre deux autres représentants dans le conseil du Conservatoire, un rôle important dans l'élection du directeur et dans les concours pour le choix des professeurs. L'Académie a le privilège conféré par l'État de donner aux candidats externes l'examen d'état qui donne le titre de licencié. Programmes et commissions d'examens sont choisis par l'Académie dont les diplômes ont une grand valeur dans le monde musical.

L'Académie préside aussi à l'école de déclamation.

Dans les formes déjà mentionnées, elle organise et dirige tout le mouvement des concerts, soit une demi-douzaine d'exécutions chorales, une quarantaine de concerts symphoniques, une vingtaine de concerts de musique de chambre, outre les tournées en Italie et à l'étranger qui facilement doublent ces nombres. Enfin la vieille tradition de la bienfaisance n'est point oubliée, car l'Académie administre aussi une caisse de secours et de prévoyance pour les musiciens pauvres, et souvent elle arrive par ce moyen à donner l'aide qui sauve!

Voilà comment la plus ancienne institution musicale du monde manifeste aujourd'hui encore une activité à laquelle on ne saurait refuser l'épithète de juvénile.

COMTE DE SAN MARTINO,
de l'Institut, Sénateur du Royaume d'Italie.

LETTRES DE MADAME DE STAËL

AU COMTE MAURICE O'DONNELL[1]

LXIX

Interlaken, ce 16 août[2].

Je continue à vous écrire; je crois faire un rêve de cauchemar quand je me dis que vous êtes brouillé avec moi. Cher Maurice, je n'ai pas de torts, mais, si vous m'en croyez, pardonnez-moi, vous savez bien que je suis incapable de fausseté ni d'art; vous ne l'avez pas cru en l'écrivant, je ne sais pas si dans l'espace de cinq mois j'ai dit une parole inconsidérée, cela se peut, mais je jure qu'il était impossible que j'en prononçasse une qui eût rapport à votre désir de m'épouser. J'aurais pu mille fois me vanter d'être aimée de vous avant de prononcer un mot qui tînt à des idées qui pouvaient d'une manière différente nous mettre tous les deux à notre désavantage — croyez-moi, au nom de Dieu, croyez-moi, est-il juste de condamner sans entendre, et de quelle condamnation! Je suis exilée, j'avais trouvé dans Vienne un asile qui m'était doux, et vous m'en bannissez; il faudra donc que j'écrive au prince de Ligne, à la princesse Pauline, que votre brouillerie avec moi me fait renoncer au projet d'y aller, car je ne pourrais supporter Vienne sans votre amitié. Y en a-t-il donc tant d'amitiés comme la mienne, pour la repous-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1925 et 1er janvier 1926.
2. Ms., f° 83. Madame de Staël a surchargé la date et corrigé 16 en 18 et en 19.

ser ainsi? Trouvez-vous donc aussi que les communications de l'esprit sont sans charmes et n'avez-vous donc dans ce genre aucun attrait pour moi? Vous qui êtes si sensible à l'opinion, croyez-vous qu'elle trouvera délicat d'abandonner une amie intime pour des commérages faits en son absence? Jamais un seul de mes amis (M. de Talleyrand excepté) ne s'est brouillé avec moi.

Cher Maurice, hier, au milieu du lac de Thun [1] un orage affreux nous a assaillis, j'ai regardé votre bague qui ne m'a point quittée, votre bague, emblème de l'éternité, et j'ai pensé avec désespoir que vous apprendriez que j'ai péri dans ces ondes sans vous dire au moins : « Le cœur qui m'a le plus aimé n'existe plus ». Je ne vous demande que ce témoignage à travers tout ce que vous me dites, tout ce que l'on vous fait me dire, doutez-vous que jour et nuit je ne pense à vous et que s'il m'était donné dans ce moment de vous servir, j'exposerais ma vie avec délices pour sauver la vôtre? Maurice, prenez-y garde, vous regretterez ces enfants et leur mère qui vous aimaient, qui vous estimaient si profondément. J'ai bien examiné la société qui vous entoure, dans une heure de ma vie je vous aime plus qu'eux tous. J'ai de l'impétuosité, de l'inconséquence, l'imagination de tous les poètes leur donne souvent une irritation mal placée, mais que je meure à l'instant si je n'ai pas la conscience du sentiment le plus pur et le plus vrai qui ait habité dans une âme humaine!

Changez la forme de votre affection pour moi — soyez mon ami, voyez moi, s'il le faut, moins souvent à Vienne, où je ne verrai personne, mais entendez avec impartialité ma justification, jugez-moi par ma conduite l'hiver prochain. Ah! vous devez vous réjouir si je ne suis pas coupable envers vous : votre amour-propre, puisque c'est lui seul qui vous guide, gagnera à mon voyage à Vienne, il prouvera que je vous aime, que je viens vous chercher, et vous pourrez, si vous voulez, montrer du dédain pour moi, je ne le crains que pour le cœur, et, bien que j'aie de la [2] vanité de femme tout

1. Madame de Staël était allée à Interlaken pour les fêtes de l'anniversaire de l'indépendance de la Suisse; il est intéressant de comparer à cette lettre le chapitre xx de la première partie de l'*Allemagne*.

2. Ms., f° 84.

comme une autre quand il ne s'agit que de la société, je serais prête à me jeter aux pieds d'un ami offensé en présence de mes plus mortels ennemis. Maurice, souvenez-vous que l'âpreté de votre caractère vous a donné des torts envers votre frère; vous en avez de grands avec moi dans ce moment, et si quelque accident me retirait de ce monde, la vérité dépouillée du vain prestige du monde, la vérité du cœur pénétrerait jusqu'à vous.

Si vous persistez néanmoins, *j'irai en France*, je n'accepte aucun autre parti, je suis si malheureuse de votre conduite envers moi, renoncer à l'estime, à l'enthousiasme que j'avais pour vous m'est si cruel, qu'il me faut une distraction, et je ne la trouverai que par le danger. Vous penserez peut-être alors qu'une personne qui allait à Vienne pour vous voir, et que le malheur causé par vous précipite dans tous les hasards les plus à craindre, que cette personne, dis-je, vous aimait de bonne foi, je n'aspire qu'à cet aveu de vous. Je n'ai pas cru, je crois moins que jamais que vous ayez senti quelle personne j'étais dans l'attachement, et il est bien clair par votre conduite que je ne vous suis pas nécessaire; ainsi mon seul et triste bonheur c'est de vous faire avouer que je vous aimais, je n'attends rien d'ailleurs de vous.

Nous sommes ici dans une situation singulière, la pluie retarde la fête et tous les jeunes Parisiens qui se sont donné rendez-vous ici courent dans les montagnes, habitent les maisons de paysans, et se rassemblent dans une chambre de quatre pieds carrés qui est mon salon, ma salle à manger, etc. Ils disent sans cesse que c'est superbe mais bien triste, et dès qu'ils pourront ils s'échapperont vers Paris. Au milieu de toute cette gentillesse, les cascades tombent par torrents et la montagne appelée *die Jungfrau* montre son chaste sommet couvert de neiges dont personne jusqu'à présent n'est approché. C'est comique de voir courir dans les rues sur la pointe du pied messieurs de Choiseul de Grammont, de la Rochefoucauld[1], etc.; quant à messieurs de Sabran et de Montmorency, ils ont un peu plus d'usage de la Suisse. Madame Le Brun[2] dessine des vues, et moi je lis ou je vous

1. Sosthène de la Rochefoucauld, gendre de Matthieu de Montmorency.
2. Il s'agit de madame Vigée-Lebrun.

écris. Tous ces bons Allemands désirent mon ouvrage et vous m'ôtez toutes mes facultés, enfin vous me faites bien du mal et je ne voudrais pas être à votre place, j'en aurais trop de remords.

Ce 17.

J'ai vu cette fête, et je ne connais vraiment rien de plus touchant par l'esprit patriotique qui s'y est manifesté, de plus beau par la situation et les montagnes. La veille, on a tiré des boîtes dans les montagnes, qui retentissaient au loin par les échos et troublaient la solitude paisible de ces vallées. On avait allumé des feux sur les sommets des Alpes comme au temps de la conspiration du Rutli; le lendemain toutes les paysannes des petits cantons dans leurs divers costumes, ayant à leur tête les magistrats du pays, les paysans habiles lutteurs se sont réunis dans un lieu ravissant et des jeux remarquables par la force de corps qu'ils supposent ont eu lieu près des ruines du château de Berthold de Zahringen, le fondateur de Berne. Il y avait plus de dix mille spectateurs répandus sur une colline, l'Europe y avait envoyé des députés — le prince de Bavière, un M. Washington[1], Werner[2], dont la conversation m'a charmée, le temps était sombre et le nuage ressemblait au malheur qui pèse sur la tête de cette pauvre nation qui aime tant sa patrie. Adieu, je me mets à causer avec vous comme si du moins nos esprits s'entendaient encore.

LXX

Coppet, ce 13 septembre [3].

Puisque vous m'avez écrit, je puis encore vous répondre et vous prier de réfléchir encore sur votre conduite envers moi. Vous appelez une loi de l'honneur ce que vous me faites souffrir d'affreux depuis quarante jours. Examinons donc sous le rapport de la délicatesse cette conduite, vous en croyez la calomnie sur moi, vous ne me nommez ni les personnes, ni les propos, rien; simplement, d'un ton d'oracle, vous m'écrivez que vous *savez tout*, et je veux *mourir* si je sais à quoi cela se rapporte.

1. Ce M. Washington était un gentilhomme bavarois.
2. Le poète Zacharias Werner.
3. Ms., f° 85.

Je ne puis me souvenir de chaque jour ni de chaque propos à Vienne, mais je sais que je suis vraie jusqu'à l'imprudence, que mes ennemis même me connaissent ainsi, que vous pouvez lire dans un des derniers *Mercures* un écrit d'un bonapartiste, secrétaire de M. de Talleyrand, qui dit : « Les ennemis même de madame de Staël lui ont jamais refusé *la franchise et la générosité* »; mais enfin je vais plus loin, je suppose pour un moment que je me fusse vantée partout que vous désiriez de m'épouser, et que, passant avec vous jusqu'à quatre heures du matin, j'eusse souhaité qu'on crût votre attachement honorable pour moi. Ce serait faible, mais il me semble qu'on a toujours regardé la réputation d'une femme dans les rapports de sentiment comme plus importante que celle d'un homme, et il y a loin de ce Vénitien qui se laissait condamner par l'inquisition d'État plutôt que de nuire à celle qu'il aimait, à un homme qui craint avant tout de passer pour vouloir épouser une femme riche. La considération de monsieur votre oncle n'en a pas souffert, et, quand vous aviez de l'affection pour moi, un aussi misérable obstacle ne vous arrêtait pas.

Ce n'est pas tout, et remarquez que j'admets une supposition que je déclare *fausse*; à Stockerau vous vous souvenez de ce que vous me dîtes de très aimable sur le volcan et la terre, rien alors n'était moins probable que notre brouillerie : vous m'aviez donné votre *parole d'honneur* de venir ici, et j'étais convaincue que, si ce séjour et moi nous vous plaisions, une union indissoluble en serait la suite. Ainsi donc, en laissant croire que vous vouliez m'épouser, je ménageais ma réputation, et quand l'événement s'accordait avec ce bruit, vous n'aviez pas l'ombre d'un désavantage, et peut-être aux yeux de quelques personnes, la preuve de dévouement que je vous aurais donnée eût-elle répandu quelque éclat sur votre vie. Mais, encore une fois, c'est pour vous laisser sans excuse sous tous les rapports que j'ai admis cette supposition, car je n'ai pas *dit* un mot que je ne vous aie *dit* à Vienne. Je suis susceptible de coquetterie, d'imprudence, de tout ce que l'imagination se permet avec trop de confiance peut-être quand l'âme et la vie sont pures; mais de la dissimulation, mais de l'art, il n'est pas un individu excepté vous qui l'ait dit sur moi, et vous-même vous vous en servez comme d'un prétexte. Vous

êtes léger et dur envers les femmes. La nomination de monsieur votre père[1] vous a ouvert des carrières nouvelles, politiques, militaires, et peut-être un mariage qui vous convient à l'instant, vous vous êtes débarrassé de vos relations avec moi. Je crois cependant que vous avez eu tort, et mon sentiment était d'une nature que vous ne rencontrerez jamais, je vous ai apprécié mieux que personne, et vous vous avez mis bien peu de valeur à ce qu'il y a de plus rare au monde : un attachement véritable! Vous ne voyez dans les femmes que de l'amour-propre; il y en a, mais ce qu'il y a de plus désintéressé, de plus enthousiaste est dans[2] leur cœur et, j'ose vous le dire, je mérite ce genre d'éloges. Sans doute, il n'y a personne qui n'ait des reproches à se faire : mes succès m'ont fait quelquefois du tort, j'ai trop souvent dit ce que l'impression du moment qui s'effaçait l'instant d'après, me suggérait; enfin, j'aurais gagné à vivre près de vous, et je vous ai souvent dit que vous me corrigeriez, mais, quand j'ai aimé, c'est avec une vérité et un abandon que vous ne mettriez pas en doute si depuis quarante jours vous aviez vu l'angoisse dans laquelle je vis. — Est-ce par vanité que je m'adresse à votre oncle, à Frédéric Schlegel, au prince de Ligne, pour obtenir d'être réconciliée avec vous? Je vous le demande à vous : en seriez-vous capable? Reconnaissez-donc un véritable attachement dans ce trouble et cette douleur. Vous en êtes déjà à blâmer l'esprit, la distinction, etc. Ce que j'ai, ce sont des talents qui prouvent mon âme.

Il y a chez moi dans ce moment un baron de Voght de Hambourg[3], dont vous aurez peut-être entendu parler à Vienne où il a soigné les hôpitaux et les établissements de charité pendant huit mois. Cet homme qui a consacré sa vie, et il a cinquante-cinq ans, à faire du bien à ceux qui souffrent, parle des femmes comme moi, et de moi comme mes plus anciens amis. Il a vu quelques fragments de mes lettres sur l'Allemagne, et il vous dirait s'il croit qu'on écrit ainsi avec ce que vous appelez de l'esprit. C'est vous qui en avez de l'esprit, et qui l'employez à vous défendre du mouvement le plus naturel, l'affection pour l'affection. Vous faites *des vœux pour mon*

1. Le comte Joseph O'Donnell venait d'être nommé ministre des Finances.
2. Ms, f° 86.
3. Le baron de Voght, riche négociant et philanthrope, nommé dans le livre de l'*Allemagne*.

bonheur, dites-vous : ah, quel mot dans un homme qui lui a porté une atteinte si cruelle! Vous n'avez que des vœux à m'offrir pour le bonheur à présent, mais vous avez eu des poignards dans la vérité. Je vous aimais, je vous respectais, vous étiez pour moi l'être idéal de l'homme, du protecteur, de l'appui de toute la vie. Allez, Maurice, allez, vous vous repentirez une fois d'avoir fait tant de mal, et, dussiez vous ne jamais me revoir, le sort de ma vie dont vous aurez été la cause, une page de mes écrits, vous fera sentir la douleur que vous avez causée et l'amie que vous avez repoussée!

Votre oncle que vous avez entraîné dans votre injustice, votre oncle que j'aimais comme un frère, a écrit à Sismondi; à cette occasion, je lui ai tout dit, et, en lisant votre lettre, cet excellent ami que je n'avais entretenu que de ma tendresse pour vous a été tellement blessé pour moi que je crains qu'il ne l'exprime trop vivement dans sa réponse. Schlegel et ma cousine vous parleraient le même langage, mais je pourrais au hasard prendre en France un ennemi qui me connaîtrait, il vous dirait que je me suis montrée l'amie de mes amis au péril de ma vie, et, je vous le dis, être aimé comme je vous ai aimé, cela ne se retrouve pas deux fois dans la vie.

Je n'écrirai point à M. Ouvarow, il en pourrait résulter des tracasseries que je ne serais pas la maîtresse d'arrêter, mon silence et sa conscience lui apprendront ce que je pense de lui. J'ai écrit au prince de Ligne, il peut vous montrer ma lettre, s'il vous parle pour moi, écoutez-le. Dites-le moi, je vous prie, quel mérite y a-t-il à faire une peine mortelle à une personne qui vous aime peut-être encore puisqu'elle souffre, quelle volonté puis-je opposer à la vôtre? Je voudrais que vous répondissiez comme jadis à mon affection, je le voudrais — quels moyens ai-je pour cela? et quel mal cela vous fait-il que je le souhaite? — La princesse Pauline a fait peindre son jardin sur une tasse qu'elle m'a envoyée avec une lettre pleine de tendresse; les O'Donnells seuls ont été mal pour moi. Certes, je ne l'aurais pas cru, votre père serait-il la cause de votre conduite? On aurait dû lui répéter comme j'ai parlé de lui sans le connaître. Enfin, vous me méconnaissez tous, trouvez donc dans les nouveaux courtisans de vos prospérités un attachement tel que le mien. — Adieu.

LXXI

Coppet, ce 22 septembre[1].

Je crois que je me suis mal expliquée dans la lettre où je vous parlais de la nomination de monsieur votre père au ministère, il m'a paru singulier que votre brouillerie avec moi fût de la même date, mais je ne veux point d'ailleurs interpréter ce singulier rapprochement. Vous me dites que j'ai manqué de *gratitude* envers vous; je croyais en vérité qu'aimer était la première des gratitudes, et, j'en appelle à votre conscience, si vous étiez obligé de faire un serment, ne diriez-vous pas que je vous aime et que je vous aimais surtout avec une profonde tendresse? Je vous le demande, pourquoi vous le dirais-je? Vos lettres assurément vous feraient des ennemies mortelles de toutes les femmes communes; et cette distinction dont vous me faites un crime a du moins l'avantage de mettre dans l'âme une grande douceur, vous m'avez vu irritée des moindres nuances de votre voix, de votre regard quand je me croyais aimée de vous, mantenant, vos offenses réitérées, votre indifférence pour mon malheur, votre envie de m'écarter d'un pays où, dans mon exil, mon fils et moi nous avions trouvé un asile, tout cela m'afflige amèrement sans exciter en moi aucune irritation que vous puissiez redouter. Je vous plains de ne pas connaître un cœur qui vous était dévoué, de ne pas pénétrer dans l'âme, et de vous perdre dans la finesse du commérage, au lieu de sentir cette noble impulsion que les caractères d'une certaine trempe se communiquent.

Je vous répète devant Dieu que je vous ai aimé de toute mon âme et que je vous aime encore plus que personne à moi connu ne vous aime. Je ne puis suivre les tracasseries dans leurs ramifications, je dis seulement que ce n'est pas par amour-propre que, depuis le 13 d'Août, je ne passe pas un jour sans pleurer et que mon âme est livrée aux angoisses de la plus cruelle inquiétude. Il se peut que je ne vous revoie jamais, il se peut que j'arrive à Vienne et que j'y reste quatre jours, je ne sais ce que ferai, mais certes une personne qui vous avait traité comme je vous ai traité devait recevoir un autre prix de son affection si profonde et si passionnée. Maurice, Maurice,

1. Ms., f° 87.

vous étiez né pour mieux que tout cela. Il importait peu de quel lien nous serions unis, mais j'ai, je le sais, une âme et un esprit dont l'association vous était bonne, et si je gagnais avec vous, vous gagniez aussi avec moi, et mon amitié, en la séparant de tout autre sentiment, était une noble relation pour vous.

Je suis ici bien entourée par des amis distingués; vous verrez cet hiver le Valstein de Benjamin et son discours, celui de Prosper de Barante sur le XVIIIe siècle, le cours de Schlegel, et peut-être penserez-vous que ce foyer de Coppet est quelque chose de rare dans ce temps-ci. Je viens d'écrire pour Albertine une pièce, *la Sunamite*, où le malheur que vous me causez a peut-être animé ce que je puis avoir d'éloquence; enfin Sismondi, le baron de Voght, Elzéar et Matthieu, complètent ce cercle dont le culte terrestre est noble et pur. Comment vous refusez-vous à prendre place, et quelle place, dans mon cœur, au milieu de ce petit nombre que cite G...[1] et qui est le débris du bon! Au moins pouvez-vous croire que, si je n'étais pas digne d'être aimée, j'aurais de tels amis? Pensez-y Maurice, vous commettez une grande erreur et, si je vis, vous la reconnaîtrez au fond[2] de votre cœur. Et que vous en coûte-t-il de revenir à celle qui vous aime? Si j'ai eu tort, je ne sais comment, pardonnez-le moi, mais vous, ne me devez-vous rien pour vos promesses violées, pour un cœur brisé et qui ne peut plus reprendre à l'intérêt de la vie? Maurice, à Venise, mon premier regard, vous me l'avez dit, intéressa votre cœur, ah! représentez-vous le dernier que l'*éternel adieu* dont vous me menacez jetterait sur vous en quittant pour jamais ou vous ou la vie. Hélas, qui sait ce qui nous menace tous les deux? La guerre va peut-être se déclarer, j'irai peut-être en France puisque vous me repoussez loin de Vienne, voulez-vous avoir sur votre âme le poids d'une conduite cruelle envers moi? Maurice, revenez à l'amitié pour votre amie. Toutes vos relations de Vienne, votre père et votre oncle exceptés, valent-elles une heure de mes pensées pour vous? Vous croyez peut-être que je voudrais retrouver vos anciens sentiments, sans doute, je le voudrais, mais

1. Probablement Gœthe.
2. Ms., f° 88.

quelle puissance pourrait me replacer au jour de *Geneviève*, à ce jour où vous parliez dans mon antichambre pour que j'entendisse plus tôt que vous étiez arrivé, à cet autre de Laxenbourg quand vous me souteniez dans cet escalier avec un intérêt si protecteur et si tendre?

Ah! Maurice, pardonnez-moi de pleurer, bien d'autres intérêts vous occupent maintenant, vous n'êtes plus ce Maurice que je distinguais plus que toutes les autres femmes, la faveur doit augmenter votre cercle, mais vous verrez si jamais une autre pénétrera dans vos vertus, caractérisera votre esprit comme je l'ai fait. Nous nous sommes souvent disputés, je sentais en vous ce qui s'y développe, une tendance singulière à l'injustice et à la dureté, mais quel plaisir ne trouvais-je pas à causer avec vous! Permettez que je m'enorgueillisse de le croire, avec qui penserez-vous, parlerez-vous comme avec moi? Et quels rapports superficiels préférez-vous à ces rapports intimes de l'âme sans lesquels la vie n'est qu'une lutte entre les amours-propres? J'en atteste encore Dieu et l'un de ses saints, mon père, je vous ai aimé et je vous aime — qu'ai-je besoin d'ajouter à cela? Tout le reste est poussière, il n'y a de réel sur cette terre que la religion et la puissance d'aimer, tout le reste est plus passager que la vie même déjà si passagère. Maintenant, j'attends votre réponse, ne mettez point un vain entêtement dans une mauvaise action, mon malheur; entendez la voix de la vérité ou craignez de l'entendre quand une irréparable destinée m'aura frappée.

Adieu, Maurice, adieu, ni *madame*, ni *votre profond respect* ne peuvent influer sur moi, je suis votre amie, je le suis parce que je vous aime, et que dans ce moment même encore vous ne comptez sur aucune affection avec plus de confiance que sur la mienne.

— 23 —

Vous savez la *Gazette officielle* de Londres du 1er septembre qui annonce les succès du Marquis de Wellesley contre le général Junot[1] et l'arrivée du général Kellermann (le fils) dans le camp anglais pour traiter de la capitulation. Il paraît toujours que l'Empereur va à Veimar avec M. de Talleyrand,

1. Junot, battu à Vimeiro par les Anglais, avait signé à la fin du mois d'août la capitulation de Cintra.

j'aurais pu me trouver là. Voulez-vous dire au prince de Ligne de m'envoyer vite les manuscrits pour terminer l'impression. Adieu, vous que j'aime malgré vous.

LXXII

Coppet, ce 4 octobre [1].

J'ai été bien touchée de la bonté avec laquelle vous avez reçu mon fils, je trouve extrêmement mauvais qu'il ait abusé de votre complaisance à ce point, et je crois très dangereux pour lui, tel que je le connais, de rester ainsi à Vienne, mais vous qui n'aviez que l'ennui et la fatigue de ce séjour, combien il est généreux à vous d'y avoir consenti! Je voudrais pour tout au monde qu'un reste d'amitié pour moi en fût la cause, mais je ne l'espère pas.

Maurice, au nom de votre propre caractère si véritablement distingué, écoutez-moi, vous me jugez mal, je puis être légère, susceptible d'amour-propre, mais je n'ai jamais altéré la vérité et jamais je n'ai pu blasphémer le sentiment qui régnait dans mon cœur pour vous. Si vous pouviez me voir depuis deux mois, vous en seriez assuré : j'ai tant souffert que j'ai perdu presque la possibilité de marcher; quand je veux me lever il faut que je m'appuie, et je tremble souvent comme si je vous revoyais; d'où vient cette douleur? Ah! je vous plains si vous ne reconnaissez pas un vrai sentiment dans mon cœur, nul autre que vous n'en doute, et je ne puis prononcer votre nom sans un accent qui vient du sanctuaire de l'âme. Cependant décidez-vous, il faut que je prenne un parti pour mon fils et pour moi. Si vous persistez à ne pas vouloir que j'aille à Vienne, si vous ne voulez plus jamais entendre cette voix qui vous a dit qu'elle vous aimait avec tant d'abandon et d'enthousiasme, mon parti est pris, j'irai en Amérique. Il n'y avait que Vienne qui pût offrir encore peut-être une carrière noble et indépendante à mes enfants; vous m'en exilez avec une puissance égale à celle de Bonaparte, eh bien, je m'embarquerai — mes enfants n'y perdront pas, c'est tout ce qu'il me faut. Je vous prie de cacheter toutes mes lettres, celles que j'ai écrites à votre oncle, et de me renvoyer le tout par Albert.

1. Ms, f° 89.

Je publierai mon voyage sur l'Allemagne, vous y verrez ce que je suis, vous m'entendrez à travers un voile et vous regretterez mon affection; la seule vengeance que je souhaite, c'est qu'en me lisant lorsque je serai à mille lieues de vous, vous vous disiez : j'ai mal fait de briser son cœur.

Si j'étais venue à Vienne cet hiver, j'aurais vécu très solitaire, j'aurais peut-être su plaire à votre père et je vous aurais laissé sûrement un souvenir doux et vrai de moi, mais je ne l'ose pas quand vous me le défendez. Votre injustice me révolte, cette inflexibilité envers une femme que vous avez pourtant une fois pressée contre votre cœur, cette dureté envers un être malheureux qui avait trouvé un asile que vous lui enlevez, et qui va errer sur la terre, jusqu'à ce, ce qui sera bientôt, qu'elle meure, tout cela me fait horriblement mal, et je ne puis vous braver.

Croyez-moi, vous ne me connaissez pas, et vous apprendrez une fois avec certitude que vous ne me connaissez pas. Si un être vivant m'avait fait tout le mal possible, si M. de Talleyrand qui m'a fait exiler pour prix de ce que je l'avais rappelé du fond de l'Amérique, s'il me disait ce que je vous écris, s'il était dans la même situation que moi, je lui dirais : *venez à Vienne, je vous y servirai d'appui.* Et quel est l'appui que je vous demande? De me pardonner si j'ai tort, de me croire si je me justifie, enfin d'accorder quelque affection à une personne quelconque, fût-elle sans aucun genre de distinction, qui a le cœur déchiré par vous.

Répondez-moi *tout de suite*, il faut qu'enfin je me cherche un abri pour l'hiver, et la neige déjà me chasse de la campagne; si vous persistez, *j'obéirai*, mon fils sera rappelé, il ne saura pas que c'est vous qui l'avez voulu, je consacrerai une année à finir mon ouvrage testament, je dénaturerai ma fortune, et, dans un an, j'irai en Hollande m'embarquer pour l'Amérique. Réfléchissez si vous voulez que toute cette responsabilité de ma vie tombe sur votre cœur.

Cette lettre est la dernière de l'année 1808, après elle, la correspondance présente une interruption de quatre mois, qui me paraît devoir s'expliquer par la perte de quelques lettres, et le 9 février 1809 nous trouvons un court billet, où madame de Staël cherche encore à arranger un rendez-vous à Munich avec Maurice.

LXXIII[1]

Je fais une dernière tentative avant de mourir pour vous dans ce monde; je partirai d'ici le 12 avril, je serai à Munich le 25 — j'y passerai huit jours avec vous, vous m'y mènerez Albert, et le 3 mai je repartirai pour Coppet où des affaires essentielles relatives au départ de mon fils pour l'Amérique me rappellent, vous retournerez à Vienne; vous serez en tout vingt jours absent, et vous aurez eu la satisfaction d'effacer de grands torts et de retrouver une amie fidèle pour le reste de votre vie. Je crois vous avoir prouvé que j'étais fidèle et persévérante, ces dix mois en sont la preuve; si vous vous justifiez, j'emporterai un souvenir bien doux de ce qui m'a fait tant de peine. — Croyez-moi, Maurice, il y a quelque chose de noble et de bon à consentir à ce que je vous demande encore une fois.

Ce 9 février, Genève.

Je ne sais si le jeune homme répondit à son amie, mais dans tous les cas les événements vinrent renverser les projets de madame de Staël, car les relations entre Napoléon et l'Autriche étaient devenues de plus en plus tendues, et, le 10 avril, les armées autrichiennes, sous les ordres de l'archiduc Charles, pénétraient, sans déclaration de guerre préalable, sur le territoire de la Bavière, alliée de la France.

VI

— 1809-1817 —

Tandis que madame de Staël, à Coppet, travaillait à son livre, Maurice O'Donnell, capitaine au bataillon de Steigentesch, était entré en campagne dans le corps du général Hiller, à l'aile gauche de l'armée autrichienne qui avait pénétré en Bavière par la rive droite du Danube. Écrasé le 21 avril à Landshut par Lannes et Masséna, et coupé de l'archiduc Charles, Hiller battait en retraite le long du Danube, tandis que l'Archiduc repassait le fleuve à Ratisbonne, et se repliait sur la rive gauche. Le 6 mai, à Ebelsberg, près de Linz, Hiller fit face à l'armée française et essaya de lui interdire le passage de la Traun; un affreux combat s'engagea, dans lequel Maurice O'Donnell se dis-

1. Ms., f° 22.

tingua par son courage [1]. Après cette journée, Hiller passa sur la rive gauche du Danube pour rejoindre le gros de l'armée autrichienne, tandis que Napoléon, avançant à marches forcées sur la rive droite, occupait Vienne sans combat.

Dans la seconde partie de la campagne, le comte Maurice prit part à la bataille d'Aspern, mais il n'assista pas à Wagram, car il fut nommé à la fin de juin commandant [2] et aide de camp de l'archiduc Maximilien. Il quitta l'armée et arriva le 2 juillet à Pesth, où il rencontra Gentz, qui l'accueillit à merveille et écrivit dans son journal :

« Dimanche 2 juillet. Ce même jour est arrivé à Pesth le fils du comte O'Donnell... officier très distingué qui s'est couvert de gloire dans cette guerre, homme de beaucoup d'esprit, de jugement et de lumière, et dont la conversation a été pour moi d'un intérêt majeur [3]. »

Pendant deux jours, le jeune commandant et le diplomate ne se quittèrent pas, et Gentz a résumé leurs longues conversations sur les opérations militaires en cours. Maurice O'Donnell jugeait fort librement les hommes et les choses, et critiquait violemment l'archiduc Charles, qu'il accusait d'avoir gagné sans le vouloir la bataille d'Aspern et d'avoir « étranglé la Monarchie » [4]. Maurice ajoutait irrévérencieusement que l'Archiduc était hypnotisé par l'île Lobau « comme ces coqs que l'on met sur une table, le bec appuyé à une ligne blanche tirée avec de la craie [5] ». Quatre jours avant Wagram, Maurice prévoyait assez bien les événements. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que quelques jours après, si nous en croyons Gentz, son père, le comte Joseph O'Donnell, devait écrire « une excellente lettre au comte Zichy pour exposer le mal qui résulterait de la conservation des archiducs au commandement de l'armée [6]. »

Le 4, Maurice O'Donnell repartait de Pesth pour aller rejoindre en Transylvanie l'archiduc Maximilien ; pendant son voyage, ses sombres pronostics se réalisaient, l'archiduc Charles était battu le 6 juillet, à Wagram, et le 13, un armistice était signé.

De son côté, madame de Staël n'avait pas cessé d'écrire à son ami, mais naturellement ses lettres se perdaient à travers les pays battus par les armées en campagne. Ce n'est qu'après la cessation des hostilités que la poste reprit son fonctionnement normal, et Maurice O'Donnell, au fond de la Transylvanie, reçut un court billet, daté du 14 juillet, où son amie le priait de la rassurer sur son sort :

1. Sa belle conduite est mentionnée dans le Rescrit Impérial du 28 juillet 1853 conférant le titre comtal autrichien à la famille O'Donnell.
2. A compter du 16 juillet 1809 (Contrôles du 45e Régiment d'Infanterie).
3. Gentz. *Tagebücher*, I, 81, et suiv. (tout ceci est en français.)
4. *Tagebücher*, I, 82.
5. *Tagebücher*, I, 84.
6. *Tagebücher*, I, 108.

LXXIV

C., ce 14 juillet [1].

Je vous ai déjà écrit plusieurs fois, mon cher Maurice, mais qui sait si mes lettres vous sont parvenues? J'ai pourtant besoin que mon anxiété vous soit connue et que vous pensiez une fois à moi pour mille pensées que je vous adresse chaque jour. Si vous pouvez me faire dire comment est votre santé, vous me tranquilliserez si cela est possible à présent. Adieu, adieu, si vous étiez jamais libre, n'est-il pas vrai que c'est ici que vous viendriez?

Maurice répondit assez vite, car le 30 octobre nous trouvons une nouvelle lettre de son amie. Madame de Staël est maintenant résignée, il ne lui reste du passé « qu'un souvenir doux et paisible », mais elle reprend encore son projet de réunion à Coppet, et dans les dernières lignes de sa lettre, on peut trouver encore — *vestigia flammæ* — les restes d'une passion mal éteinte.

LXXV

Coppet, 20 octobre [2].

J'ai revu votre écriture avec une grande émotion; je n'ai pas cessé de penser à vous et de rattacher à vous avant tout les événements de cet été. Qu'allez-vous faire maintenant? Il était bien noble de sacrifier votre santé à la guerre, mais les occupations de la paix n'exigent pas un tel dévouement, ne vous reverrai-je donc pas? J'ai toujours le projet d'un long voyage, mais après un petit voyage cet hiver je passerai le mois d'avril ici, n'y viendriez-vous pas? Mais il faudrait pour cela que vous fussiez comme moi, qu'il ne vous restât du passé qu'un souvenir doux et paisible; peut-être, et je le crois, vous m'avez mal connue, mais aussi je vous ai mal compris et mon âme était si déchirée entre divers sentiments, que je n'avais pas le calme de résolution qui me décide maintenant. Enfin, à quoi sert de rappeler le passé, ce qui est certain, c'est que mon âme est attachée à la vôtre et que nous nous entendrons toujours quand il n'y aura pas d'intermédiaires entre nous. Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles du comte Jean, et puis songez que vous me devez des détails

1. Ms., f° 17.
2. Ms., f° 90.

sur votre santé. Je crois, quoi que vous en disiez, que je suis une des personnes du monde qui vous aime le plus. Je me suis représenté vous malade au fond de la Transylvanie et j'aurais donné tout au monde pour être là près de vous; dans ce lieu là du moins, ma présence vous aurait fait plaisir.

Au mois de mars 1810, Maurice O'Donnell était de nouveau à Vienne [1]. En avril, madame de Staël partait pour la France afin de surveiller l'impression de l'*Allemagne*, et s'installait près de Blois, au château de Chaumont-sur-Loire, entourée d'un véritable cour d'admirateurs et d'amis.

Vers le milieu du mai, elle apprit par les journaux la mort du comte Joseph O'Donnell, ministre des Finances d'Autriche [2] survenue dans la nuit du 4 mai, elle écrivit aussitôt à Maurice une lettre de condoléances extrêmement émouvante par les souvenirs d'amour qu'elle évoque.

LXXVI

Pour le comte Maurice O'Donnell.

Ce 19 mai [3]. Blois, dép. de Loir-et-Cher.

Comment vous exprimer, mon cher Maurice, l'émotion que j'ai éprouvée quand j'ai vu dans les gazettes la cruelle nouvelle qui a frappé si douloureusement votre cœur? J'ai regretté amèrement d'être séparée de vous — vous avez pu me mal comprendre quand des méchants se sont mis entre nous, mais moi, je n'ai jamais cessé de vous comprendre et je sais et je sens tout ce que votre âme souffre en ce moment. Ne pourriez-vous pas voyager pour vous distraire, et de Paris venir où je suis — je passerai l'été à quarante lieues et, avant de quitter le continent, j'aimerais à vous dire adieu et à vous répéter que mon attachement pour vous est inaltérable. Dans un moment où vous avez perdu le plus cher, le plus sacré des liens, peut-être compterez-vous pour quelque chose six ans d'amitié. J'ai senti le souvenir de Venise se renouveler dans mon cœur, et l'état où je vous ai vu par la perte de votre

1. Le 21 mars, Gentz note dans son journal que Maurice est venu le voir (*Tagebücher*, I, 242).

2. Cf. Zinzendorf. Journal, 5 mai. « O'Donnell est mort le 4 à une heure du matin d'une apoplexie nerveuse dans sa cinquante-quatrième année. »

3. Ms, f° 93.

frère me fait trembler sur ce que vous éprouvez. Si vous ne pouvez pas, si vous ne voulez pas venir vers moi, écrivez-moi du moins avec abandon — souvenez-vous du temps ou vous m'appeliez Corinne, et pensez avec douceur à un sentiment qui a résisté à tant d'épreuves.

M. de Balk qui est dans ce moment chez moi demande que je le rappelle à votre souvenir; il y a bien des gens en Europe qui respectent la mémoire de votre père? Hélas, j'ai connu aussi cette triste consolation, mais elle n'a point pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Adieu encore, adieu, je voudrais tant vous revoir!

Loin des salons de Vienne et de leurs médisances, Maurice O'Donnell, écoutant sa loyauté naturelle, avait fini par rendre justice à son amie, et, touché par cette lettre, il reconnut sans doute ses torts; le 24 juillet, madame de Staël l'en remercie, par une belle lettre où la passion apaisée a fait place à une profonde tendresse.

LXXVII

Ce 24 juillet [1].

J'ai été profondément touchée de votre lettre, mon cher Maurice; vous avez pénétré dans un sanctuaire de mon cœur dont jamais aucun souvenir ne s'est effacé, et j'attendais qu'un jour vous rendriez justice à mon affection. Ceux qui se sont mis entre vous et moi m'ont privée de beaucoup de bonheur, car vous savez aimer et c'est une admirable puissance; je vous aimais aussi sincèrement et si je m'étais unie à vous quand vous vouliez bien le désirer, je me serais mise entre les coups du sort et vous, et peut-être vous en aurais-je adouci quelques-uns. Cher Maurice, il ne faut pas permettre à la société d'approcher des sentiments intimes, et quand avec un accent si vrai je vous disais que vous m'étiez cher, vous ne deviez pas écouter tous ces êtres factices dont la vie entière ne vaut pas un jour de vos émotions ni des miennes. Enfin, je partirai; j'ai longtemps hésité, d'anciens sentiments, des nouveaux ont voulu me retenir, mais se marier est si solennel et cependant il n'y a que ce moyen de bonheur. Savez-vous quel

1. Ms., f° 91.

a été mon tort avec vous? C'est de ne m'en être pas tenue simplement à cette idée : voilà ce que Dieu a fait pour notre cœur, et il s'entend mieux que les hommes à ce qu'il nous faut. Tous ces liens de la société sont brisés par elle et l'amour-propre y met ses poisons.

Hélas, je vous parle de moi, et je ne commence pas par l'atroce douleur que m'a causée la mort de la princesse Pauline[1], quelle héroïque fin, et quelles horribles images il y a dans cet événement, toutes les grandeurs et toutes les misères humaines! Cher ami, quel rapide passage de tout l'éclat d'une fête à des monceaux de cendre! — j'en ai été comme folle pendant trois jours, je la voyais à Vienne quand elle jouait avec nous, je la voyais à Dornbach à son jardin, lorsqu'avec vous je la suivais sur le bord d'un étang, et qu'elle me disait que, si j'y tombais, elle s'y jetterait pour me sauver. Ah! quelle légèreté il nous faut pour vivre la première fois qu'un cœur qui nous aimait a cessé de battre, quelle éternelle douleur ne devrions-nous pas en ressentir!

Cher Maurice, combien je m'unis à ce que vous avez souffert, je vous ai vu si malheureux à Venise, je sais si bien que votre âme est sérieuse et profonde, ah! Maurice, avec qui vous unirez-vous? Est-il vrai que vous étiez amoureux de Titine? je ne puis le croire, il y a si peu d'analogie entre vous deux! En recevant votre lettre, l'idée de retourner cet hiver à Vienne m'est venue, mais il faudrait pour cela se décider à n'en plus partir; je ne vous reverrais point avec indifférence, je suis plus sérieuse que je ne l'étais alors; je ne voudrais plus aller dans le monde, votre société et celle de quelques hommes d'esprit me seraient seules douce et nécessaire (*sic*) et vous êtes tellement supérieur en charme à tout ce qui est à Vienne que je reviendrais à vous aimer et que je croirais n'avoir pas cessé — il vaut donc mieux s'en aller — vous devinez ce que je veux faire, ne le dites à personne. Combien je voudrais causer quelques heures avec vous!

Mon ouvrage paraîtra le 1er septembre, je le remettrai au pauvre prince Schwarzenberg, pour vous le faire parvenir.

1. Pauline de Schwarzenberg, femme de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, avait péri le 5 juillet, dans l'incendie qui éclata à l'ambassade pendant un bal, en voulant retirer des flammes un de ses enfants.

Répondez-moi *tout de suite à Blois, département de Loir-et-Cher*, et parlez-moi du fond du cœur. Voulez-vous connaître les habitants de mon château? M. de Montmorency, M. de Sabran, madame Récamier, Benjamin Constant, M. Schlegel, mes enfants; l'aîné a beaucoup d'esprit avec de l'indolence, le pauvre Albert est un peu sourd, ce qui empêche surtout la raison de venir jusqu'à lui, Albertine est charmante; Prosper de Barante, dont je vous ai parlé, vient souvent de la Vendée dont il est préfet ici, et M. de Balk que vous connaissez me[1] fait la cour pour se consoler d'avoir été quitté par sa femme. Un musicien se fait entendre dans le château du matin au soir et c'est l'Isle sonnante que cette habitation entourée de la Loire et que l'on voit de deux lieues de loin. Auguste débute dans l'amour par madame Récamier, M. de Sabran erre comme une ombre au milieu des vivants et tout est assez original dans cette demeure.

Je pense avec douleur à tant d'affections que je laisse sur le continent, mais il faut que j'établisse Albertine dans une ville et je n'en vois guère pour moi dans la France européenne. Vienne est-il resté le même depuis qu'il a pris cette couleur? Parlez-moi du prince de Ligne; c'est de lui, n'est-ce pas, ces mémoires du prince Eugène, qui lui a corrigé son style? Qui l'a rendu semblable au style que je lui ai donné! C'est une bizarre idée de faire du prince Eugène le Prince de Ligne. Il est bien jeune notre Prince, et dans le déclin de la jeunesse on a bien plus l'idée de la mort qu'à son âge. Cher Maurice, j'ai lu beaucoup depuis que je vous ai quitté ces hommes aux saintes paroles qui répandent tant de calme sur les peines, et je ne connais qu'eux qui puissent faire supporter la destinée humaine à des cœurs comme les nôtres![2]

Adieu, je vous ai écrit comme je causais jadis avec vous — il y a des impressions qui sont dans le cœur à jamais et que le moindre souffle fait reparaître. Se pourrait-il que je ne vous revisse jamais! Écrivez-moi tout ce qui vous intéresse, dites-moi si vous aimez, si vous pensez à vous marier, enfin dites-moi tout de vous, car j'y suis toujours intéressée, et j'ai quel-

1. Ms., f° 92.
2. C'est dans le courant de l'année 1809 que madame de Staël a été le plus soumise à l'influence du mysticisme.

que chose pour vous dans le cœur qui ne finira qu'avec moi. Mais, encore une fois, répondez tout de suite, car je ne reste plus ici que cinq semaines. Mille tendresses à votre oncle et au prince de Ligne.

On sait comment l'interdiction du livre de *l'Allemagne* par le gouvernement de Napoléon vint brusquement renverser les projets de madame de Staël; au début d'octobre, elle regagna précipitamment Coppet, et de là écrivit à son ami pour lui raconter ses déboires.

LXXVIII

19 octobre, Coppet, pays de Vaud, Suisse[1].

Comme je quittais Blois, mon cher Maurice, j'ai reçu une lettre de vous que j'attendais depuis longtemps et les marques d'intérêt que vous avez bien voulu me donner m'ont fait un grand bien. Vous avez su ce qui m'est arrivé, mais peut-être en ignorez-vous les détails. J'avais remis mon livre à la censure. M. Portalis qui n'est pas facile, l'avait remis à Pellenc que vous devez connaître de Vienne, tous les deux réunis n'y avaient rien trouvé de mal, et c'est en conséquence de la permission *authentique* de la censure que le libraire avait tiré dix mille exemplaires, il ne restait plus que deux feuilles, et le livre allait paraître, lorsque le Ministre de la Police l'a fait saisir, apporter chez lui, briser les presses, etc., et m'a donné l'ordre, sous prétexte que j'avais une cour à Blois, de retourner à Genève ou d'aller en Amérique. La saison était trop avancée pour prendre ce dernier parti; je me suis décidée à venir passer l'hiver ici, ce qui m'ennuie fort, mais ce qui pouvait être raisonnable à beaucoup d'égards — maintenant il faut ajouter à cela les raisons que le général Savary m'a écrites et qu'il a dites à mon fils, que je ne parlais *pas* de l'Empereur, que je louais trop les Allemands, et qu'enfin j'étais une personne trop marquante dans le temps actuel pour ne pas me décider pour ou contre, etc. Enfin, on n'a pu citer contre le livre que des omissions, mais il n'y avait pas un seul mot qui pût déplaire le moins du monde. Je regrette que vous n'ayez pas vu ce que je disais sur Vienne, et sur le mariage

1. Ms., f° 94.

dont j'ai été témoin, etc. Je suis sûre que vous en auriez été satisfait — enfin dans cette circonstance comme dans toutes les autres, il faut s'en tenir à la devise : *fais ce que dois, advienne que pourra.*

Ils m'ont proposé de m'embarquer, mais la saison était trop avancée et j'ai renvoyé mon voyage au printemps, maintenant je voudrais vous voir pendant cet hiver qui me reste encore sur le continent : ne pouvez-vous donc pas venir passer six semaines en Suisse? J'ai bien le projet d'aller à Töplitz pour voir vous et le prince de Ligne, mais cela est incertain, tandis que cet automne serait sûr. Il me semble que si les Russes ne s'étaient pas mis entre vous et moi nous aurions trouvé dans notre affection réciproque quelque chose d'intime, et si nous passions six semaines ensemble loin de tout le factice de la société, nous nous connaîtrions tout à fait — pensez-y, le voyage est bien facile de Vienne en Suisse, surtout dans ce moment. Écrivez-moi à Coppet, j'écrirai demain au prince de Ligne.

Savez-vous avec qui je me suis trouvée ici le jour de mon arrivée — avec l'impératrice Joséphine. Nous nous sommes fait en qualité de puissances détrônées les plus grandes gentillesses du monde ; elle m'a envoyé madame d'Oudenarde et mademoiselle de Mackau, ses dames d'honneur, moi je ne pouvais guère lui rétorquer que par mon chambellan Schlegel, mais enfin elle a dit des amours sur moi : « C'est une personne sans défauts, a-t-elle dit, si ce n'est son goût pour la célébrité, mais ce goût est bien naturel avec ses facultés. » Elle avait envie de passer l'hiver à Genève, mais l'Empereur veut qu'elle le passe à Novare — la question du libre arbitre est tout à fait résolue depuis qu'il y a la volonté de l'Empereur à la place de toutes les volontés du monde.

Je suis tristement frappée de l'ennui de cet hiver, j'avais dit adieu à toutes les ombres qui habitent ce pays, et c'est rabâcher la vie que les revoir, il me semble qu'on me fait rebrousser chemin sur les plus ennuyeux souvenirs du monde. Ce cadre n'est pas nécessaire pour que votre présence me fût une sensible joie, mais en vérité, si je vous voyais, je croirais parler et entendre ma langue au milieu des sourds et muets. Venez donc, il n'y a dans ce siècle que les choses un peu

bizarres qui réussissent. Mes compliments à votre oncle; madame d'Escars-Nadaillac et moi nous avons beaucoup parlé de lui à Blois où nous avions réuni nos deux exils.

Pardon de mon gribouillage, je suis pressée de vous écrire.

Dans son nouvel exil, qui était presque une prison, madame de Staël échafaudait toutes sortes de plans. C'est ainsi qu'elle conçut le dessein d'acheter des biens ecclésiastiques en Autriche et d'aller s'y établir plus tard; elle consulta Maurice sur ce projet, en s'excusant de lui parler d'affaires.

LXXIX

Ce 12 novembre, Coppet[1].

Vous n'imagineriez pas, mon cher Maurice, qu'une personne aussi poétique que moi vous écrirait pour une affaire. Vous avez dû recevoir une grande lettre de moi de Lausanne[2] dans laquelle je vous disais tous mes désastres littéraires; à présent il me prend envie d'acheter un de ces biens ecclésiastiques qu'on met en vente en Autriche. Je consulte M. Arnstein sur le revenu, etc., mais je vous demande à vous si l'on en achète, si c'est bien fait d'en acheter, si les étrangers ont toute facilité à cet égard, si votre oncle trouve que c'est sage, etc. Enfin, je vous fais une quantité de questions raisonnables, à la suite desquelles j'enverrais mon fils et mon homme d'affaires à Vienne, si je me décidais à cet achat.

Je voudrais bien que vous vinssiez me voir, il me semble que je retournerais avec vous; j'ai envie de vous faire copier le chapitre de Vienne dans mon ouvrage et de vous l'envoyer si vous me promettez qu'il ne sortira pas de vos mains; n'avez-vous donc pas un peu d'envie de causer avec moi? Moi, je serais bien tentée de faire bien du chemin pour passer seulement huit jours avec vous. On dit que vous aimez beaucoup madame Pereyra[3], mais je ne puis me persuader que vous ne me retrouveriez pas plus digne de votre amitié que personne,

1. Ms., f° 95.
2. Je crois que madame de Staël a écrit Lausanne par erreur, et qu'il s'agit de la lettre du 19 octobre, ci-dessus.
3. Madame Pereyra, fille du baron d'Arnstein, était une des plus jolies femmes de Vienne.

car je n'ai jamais cessé, depuis que je vous connais de prendre sous une forme ou sous une autre le plus tendre intérêt à vous.

Par un caprice du hasard, c'est sur ce billet que se termine notre correspondance d'amour, et les autres lettres que madame de Staël écrivit à son ami n'ont pas été conservées. Nous savons cependant d'une façon certaine que la correspondance ne s'est pas arrêtée là, par les souvenirs de la comtesse Thürheim qui rapporte que madame de Staël écrivit à Maurice à l'occasion de son mariage une lettre magnifique [1], et par d'autres témoignages que nous allons citer.

Durant toute l'année 1811, Maurice O'Donnell resta à Vienne, et le 6 novembre, il épousa Titine de Ligne, qu'il aimait depuis longtemps. Dans sa retraite de Coppet, madame de Staël rongeait son frein au milieu d'une solitude croissante, mais elle n'avait pas cessé toutes relations avec l'Autriche, et Gentz raconte qu'au mois de décembre elle lui adressa à Vienne le vicomte de Noailles « qui fuyait Napoléon et nourrissait une foule de projets aventureux [2] ».

***

Après la suppression du livre de *l'Allemagne*, la surveillance exercée par la police de Napoléon sur madame de Staël et ses amis était devenue de plus en plus sévère et le préfet Capelle, secondé par le commissaire de police de Genève, le baron de Melun, faisait garder à vue la femme de lettres dont on craignait la conversation autant que les livres.

L'expulsion de Schlegel, l'exil de Matthieu de Montmorency et de madame Récamier avaient beaucoup affecté madame de Staël, et sa liaison amoureuse avec Jean-François de Rocca, commencée vers la fin de 1810, ne suffisait pas à remplacer pour elle la société de tous ses amis absents. A la longue, ne pouvant supporter plus longtemps « cette impossibilité de respirer librement » dont elle parlait déjà en 1808 dans ses lettres, elle se décida à fuir la tyrannie de Napoléon.

Partie de Coppet le 23 mai, dans le plus grand mystère, elle couchait le lundi 25 à Zurich, et repartait aussitôt pour Vienne, après avoir été rejointe par son fils Albert et Rocca.

Elle arriva à Vienne le 6 juin, et y resta jusqu'au 22, étroitement surveillée par la police, elle gagna ensuite la Russie,

1. Comtesse Thürheim, I, 237.
2. *Tagebücher*, I, 154.

en passant par Brünn et Lemberg, soumise à toute sorte de vexations par les autorités autrichiennes. Le récit détaillé de ses tribulations que je publierai bientôt, d'après les rapports de police, est un vrai chapitre de roman. Madame de Staël perdit dans ce malencontreux voyage toutes les illusions qu'elle s'était faites en 1808 sur l'Autriche.

Après 1812, ses relations avec ce pays paraissent être devenues moins étroites, et on ne trouve dans les archives de Vienne et dans les mémoires de l'époque presque plus rien qui se rapporte à elle. Maurice O'Donnell était marié; Zinzendorf mourait en 1813, le prince de Ligne en 1814. Frédéric Schlegel était à Vienne, mais nous n'avons pas les lettres que madame de Staël lui écrivit[1].

Sa correspondance avec les O'Donnell n'avait pourtant pas cessé, et nous en avons une preuve nouvelle dans deux lettres de Gœthe adressées à la femme de Maurice, Titine et O'Donnell, en 1813[2]. Dans ces deux lettres, Gœthe parle du livre de *l'Allemagne*, dont les O'Donnell avaient reçu une copie en communication avant la publication en Angleterre, qui eut lieu au mois d'octobre. La première lettre ne contient que quelques mots sur ce sujet : « J'aurais volontiers pris part avec vous à la lecture de l'ouvrage de madame de Staël, le peu que j'en connais est intéressant au plus haut degré, et il est instructif de considérer la littérature allemande d'un point de vue étranger et aussi élevé... [3] »

La seconde lettre est plus intéressante : « Je vous envie de connaître le livre de madame de Staël; les fragments que j'en ai vus m'ont fort plu. On apprend beaucoup en voyant sa nation dépeinte d'un point de vue étranger, avec largeur

1. Voici cependant un fragment de lettre conservé à la Staatsbibliothek de Vienne. Autographen, VIII, 25, qui doit faire partie d'une lettre à Fr. Schlegel : « ... la Prusse, c'est aujourd'hui la grande nouvelle, si toutefois l'Europe entière peut balancer la volonté et l'activité d'un homme à la tête des Français; Adieu, mon cher Frédéric, je mets au nombre de mes souhaits les plus constants des circonstances qui me fissent vivre toujours près de votre entretien. Mille amitiés. »

2. Ces lettres ont été publiées dans un livre peu connu : R. M. Werner, *Gœthe und Gräfin O'Donnell*, Berlin, 1884 (contient 18 lettres et quelques poésies de Gœthe).

3. Töplitz, 1er juin 1813. Cf. pour le texte allemand R. M. Werner, *op. cit.*, p. 99.

d'idées et bienveillance. Les Allemands sont à l'ordinaire assez injustes les uns pour les autres, et les étrangers n'ont pas toujours l'idée de leur rendre justice. Il fallait pour cela qu'une femme aussi intelligente que madame de Staël nous estimât au point de se donner de la peine avec nous et pour nous. J'espère cependant que le livre finira tout de même par paraître, pour l'édification de tous[1]. »

On voit par ces textes que madame de Staël était encore en relations avec Maurice O'Donnell et sa femme, et il est fort regrettable que ses lettres se soient perdues, car, à défaut d'amour, elles parlaient sans doute de littérature et de politique.

Pendant que madame de Staël parcourait l'Europe, Maurice O'Donnell continuait régulièrement sa carrière militaire. Il était nommé lieutenant-colonel le 11 avril 1813, et prenait part à la Campagne de France[2]. Fait colonel le 1er juin 1814, il rentrait à Vienne à la fin de l'année, et y passait l'hiver[3], mais en 1815, le retour de l'île d'Elbe venait brusquement interrompre le Congrès, et le comte O'Donnell repartait pour l'armée à la fin d'avril[4]. Au mois de septembre, nous le retrouvons à Paris avec les Alliés[5], il n'a pu y revoir madame de Staël, qui, à la nouvelle du retour de Napoléon, avait gagné aussitôt Coppet, mais il a peut-être fait la connaissance de son fils Auguste, qui a rencontré plusieurs fois Gentz.

Voici ce que nous savons encore de la biographie de Maurice O'Donnell. Le 1er octobre 1816, il reçut le commandement du 45e régiment d'infanterie; en 1822, il fut chargé d'une mission en Italie. Le 9 mars 1828, il fut nommé général de brigade à Vienne, et la même année, on l'envoya de nouveau en Italie. Le 8 mai 1832, il fut transféré à Gratz, et mis à la retraite le 8 mai 1834, avec 500 florins de pension. Le 31 mars 1835, il reçut le grade de lieutenant-général (général de division) *ad honores*. Il mourut à Dresde le 30 novembre 1843, sa femme, Titine, devait lui survivre jusqu'à 1867.

1. Töplitz, 24 juillet 1813. Werner, *op. cit.*, p. 114.
2. Il se distingua au siège de Besançon. Cf. Rescrit impérial du 28 juillet 1853, déjà cité.
3. Gentz, *Tagebücher*, I, pp. 340, 343, 347, 348, 358, 362, 364, 365, 367, 369.
4. Il fit ses adieux à Gentz le 26 avril. *Tagebücher*, I, p. 374.
5. Gentz, *Tagebücher*, I, p. 410, 414.

Quant à madame de Staël, elle eut encore affaire aux autorités autrichiennes. A la fin de 1815, elle était partie pour l'Italie, et on avait célébré en février 1816, à Pise, le mariage de sa fille avec le duc de Broglie. Au mois de juin, elle regagna la Suisse, en passant par Milan. Le gouverneur autrichien de la Lombardie était alors le comte Saurau, à qui Stendhal a emprunté, dit-on, quelques traits du personnage du comte Mosca. Le gouverneur adressa le 17 juin à Vienne[1] un rapport sur le passage de la voyageuse, où il rend compte que madame de Staël s'est arrêtée à Milan la semaine précédente, accompagnée de Rocca, avec qui, dit-on, elle est mariée secrètement, de Schlegel, et de sa fille, la jeune duchesse de Broglie. Elle a manifesté l'intention d'acheter en Lombardie une terre de cinq cents mille francs. A Milan, elle a fréquenté surtout les libéraux, et a vu notamment Monti et Acerbi. Il ressort de ses conversations qu'elle est en politique « révolutionnaire modérée », et le comte Saurau conclut en soulignant l'importance politique croissante que les écrivains ont prise depuis quelques années.

Metternich s'émeut de ce dessein d'acheter une terre dans une province de l'Empire, et ne paraît pas disposé à en accorder l'autorisation à une personne aussi dangereuse. Saurau, plus libéral, répond le 15 septembre que madame de Staël a absolument le droit d'acquérir une propriété en Lombardie, et qu'aucune loi ne s'y oppose.

Madame de Staël abandonna sans doute son projet, car l'affaire en resta là, et après 1816, son nom ne paraît plus dans les registres de la police. Du reste, elle ne devait plus se rendre dans les pays autrichiens. Sa santé était devenue mauvaise, elle tomba malade en février 1817 pour ne plus se rétablir, et elle mourut le 14 juillet. Les gazettes autrichiennes annoncèrent en quelques lignes seulement la mort de la romancière qui avait tant occupé les Viennois quelques années auparavant.

***

Je compte publier bientôt en volume les documents que j'ai réunis à Vienne sur les relations de madame de Staël

1. Archives de la Police, 1816, 205.

avec l'Autriche[1], on y verra quelques détails curieux pour l'histoire littéraire, mais les lettres de madame de Staël à Maurice O'Donnell sont intéressantes surtout parce qu'elles nous montrent sa vie sentimentale et sa physionomie morale sous un jour assez nouveau. On me reprochera, je le crains, d'avoir publié des pages aussi intimes, mais je n'ai pas eu l'impression, en lisant les feuillets jaunis de ces lettres enfiévrées, de commettre une indiscrétion plus grave qu'en lisant *Corinne*, et je ne crois pas que madame de Staël soit diminuée en rien par leur publication. Peut-être même, au contraire, certains lecteurs préféreront-ils à l'image traditionnelle et un peu théâtrale de la Corinne au turban et à la lyre le portrait moins apprêté et plus vivant que tracent ces lettres. Dans ce roman d'amour on trouvera moins de rhétorique, que dans *Corinne* ou *Delphine*. Certes, on n'oublie pas tout à fait en le lisant que madame de Staël est un auteur, mais on y voit aussi qu'elle fut une femme passionnée, certaines pages de ses lettres du mois d'août 1808 sont aussi belles que la correspondance de mademoiselle de Lespinasse, aussi émouvantes que si elles avaient été écrites d'hier, et elles nous aident à comprendre comment les romans de madame de Staël ont pu faire verser des larmes, il y a cent ans. Peut-être aussi y trouvera-t-on une occasion nouvelle de critiquer le désordre passionnel du romantisme; mais durera-t-il encore longtemps, ce dénigrement mesquin de la période la plus riche de notre littérature?

JEAN MISTLER

1. *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, un vol. in-8, qui paraîtra en février chez Calmann-Lévy.

TABLEAUX DE PARIS

As. — Une table autour de laquelle se trouvent réunis des « as » français, en l'honneur du colonel de Pinedo, l'aviateur italien qui a si brillamment réussi le raid Rome-Tokio. Hier encore, les aviateurs anglais le fêtaient à Londres. Le Roi même a exprimé le désir de le recevoir. Les rois, qui vivent en reclus, sont des sortes de provinciaux lointains, au cœur des capitales. Ils ont, on ne peut pas dire la surprise, mais l'habitude de se voir maintes fois reproduits dans les magazines, avec, hélas! des déformations qui ne leur sont pas toujours agréables. Pourtant, ils conservent la curiosité de connaître, en chair et en os, ces héros dont ils ne voient l'image, la plupart du temps, comme les simples mortels, que dans les journaux illustrés. Hier, à Londres, le roi George V a donc fait retarder son départ au colonel de Pinedo afin de le féliciter. Les rois sont friands de l'actualité, lorsqu'ils n'en sont pas les vedettes.

Donc, Pinedo, qui préside à Paris ce dîner, était hier encore à Londres, à Buckingham. Le roi Georges, qui collectionne les photographies, et qui a le goût de l'actualité, aurait de quoi se satisfaire, ce soir, à cette table de M. Léon Bailby, autour de laquelle figurent également, parmi de jeunes dames élégantes, françaises de nom et italiennes d'origine, le capitaine Pelletier Doisy, le capitaine Pinsard, qui vient d'être promu officier de la Légion d'honneur, ce qu'on est bien surpris qu'il ne fût pas encore, lui qui a, je crois, trente-sept avions ennemis descendus pendant la guerre, homologués — ce qui en représente officieusement une soixantaine. Il y a là, encore,

deux autres bien jeunes officiers de la Légion d'honneur, le premier en civil, un bras « engourdi », des suites d'un accident d'auto : le lieutenant Lemaître, le héros du raid Paris-Dakar; l'autre, en uniforme, avec toutes ses décorations et un ruban de croix de guerre, couvert de tant de palmes, qu'il lui tombe à la ceinture : Haegelen.

Haegelen, qui parle peu, sinon d'un sourire, un timide langage des yeux, comme si la parole lui était inutile. Haegelen qui arrive du Maroc où il vient de voler, car il a quitté femme, enfant, travail lucratif, sans hésiter, pour retourner où l'on pouvait avoir besoin de lui.

Nous l'avions vu, à la veille de partir pour Casablanca, un soir du dernier été, après une de ces froides après-midi de pluie qui font croire à l'automne, au seuil d'août. Il avait volé tout le jour et s'était abattu sur une plage déserte, à cause de je ne sais quelle petite panne qui lui était survenue, dix kilomètres avant le but fixé. Plusieurs fois blessé pendant la guerre, la mâchoire, le visage en partie « refaits », à demi silencieux et souriant, il n'avait guère parlé pendant le repas. L'une de ces femmes de la société qui, à toutes les époques, ont su tout voir, connaître ce qui méritait d'être connu, approché ceux qui marquaient par les dons comme par la naissance, — et qui semblent faire naître les événements, tant elles s'y intéressent, — madame de Chevigné, assistait à ce dîner. Au dessert, Haegelen parla. Il parla de son mécanicien, qui avait voulu rester dans le sable, à l'approche de la nuit humide, dans l'obscurité qui suintait comme la muraille d'un réservoir d'eau, afin de mettre l'appareil à l'abri pour la nuit.

On entendait souffler le vent. La pluie cinglait les contrevents et dans la cheminée dansaient les premières flammes bleues et or de la saison. Un domestique annonça que le mécanicien venait d'arriver dans l'auto qu'on avait envoyée le prendre. Nous demandâmes qu'on le fît venir aussitôt. En parlant de lui, Haegelen l'appelait par son surnon de *la Volaille*... Surnom donné à cause du commerce de ses parents, marchands de volailles. Les dames étaient intriguées. Haegelen avait ce sourire qui évoque un rayon de soleil sur une banquise. La Volaille parut, trempé, comme un personnage d'une

comédie de Robert de Flers et Francis de Croisset. Il paraissait dix-huit ans, bien qu'il en eût dix de plus et fût marié, lui aussi, et père de famille. C'était le type du gamin de Paris. L'enfant des Halles. Minceur de poulet, lèvre gouailleuse, œil vif, nez pour flairer le vent de toutes les entreprises, avec enthousiasme et mépris des dangers. Il raconta — en quels termes! — sans la moindre gêne, comment il avait fait venir des paysans et garé l'appareil. Le récit était charmant, pittoresque. Il y pointait, à chaque instant, cette émotion que procure ce qui est là, tout cru, à vif devant les yeux et qui a le rythme des palpitations du cœur.

Une dame demanda :

— Voulez-vous partir avec monsieur Haegelen, pour le Maroc?

— Bien sûr.

— Je ne sais pas s'il pourra venir, — dit Haegelen, — il y a des formalités d'engagement difficiles.

— Non, sans blague, — s'écrie La Volaille...

— Ce sera dangereux, — dit une dame, — monsieur Haegelen a des projets... Il peut y rester, — ajoute-t-elle avec intention.

— Oh! mourir avec lui, moi je veux bien! — risposte la Volaille...

Il y eut un silence... Une dame essuya furtivement une larme et je l'entendis qui murmurait, avec un accent intraduisible :

— Beau dîner!

... Ce soir, à Paris, à ce repas en l'honneur de Pinedo, Haegelen, retour du Maroc, est là, porteur de son même sourire d'arbre en fleur qui s'évade des neiges...

Pelletier Doisy et Lemaître, l'un large d'épaules, frais de teint, le visage épanoui, bon mangeur; l'autre, plus mince et brun, se racontent, à travers la table, des épisodes de leur récent séjour en Amérique, pour je ne sais quel raid. La vie américaine racontée par les sportifs prend un relief curieux. Et puis, Pelletier Doisy parle de caviar ou, plutôt, Lemaître lui reproche de l'aimer trop, mais lui indique, à l'instant, une maison où il est meilleur — et de moitié moins cher qu'autre part!

Il fait plaisir de coudoyer le héros lorsqu'on a vécu son aventure au cinéma. Nous avons suivi sur l'écran, à travers le Sahara, ce raid de Pelletier Doisy, mesuré du regard, sous les ailes de l'avion, des pistes bientôt brouillées comme des sillages dans la mer, parmi des lames soulevées sur le sable par les simouns et qui semblent pétrifiées... Mais nous ne sommes point surpris de trouver un personnage un peu de Rabelais, un de ces héros sans aucune morgue et pour lesquels le courage est une qualité si naturelle qu'ils n'en font aucun état.

Avec M. de Pinedo, qui parle si admirablement français, même indifférence pour tout ce que l'on pourrait appeler le *métier*. Ah! que nous sommes loin de certains gens de lettres, que le *tirage* des confrères préoccupent si douloureusement; des comédiens, pour lesquels rien ne semble, la plupart du temps, exister que le théâtre; et d'autres, confinés étroitement dans leur profession. Un peintre qui parle théâtre et un littérateur qui donne ses impressions sur la peinture ou la cuisine, sont de meilleure fréquentation et, certainement, d'intelligence plus étendue, plus ouverte, que ceux pour lesquels le monde est borné à l'horizon de leurs possibilités de travail.

C'est un plaisir de s'entretenir de sciences psychiques ou de littérature avec madame Simone. Je me souviens de n'avoir parlé que d'auto avec Mæterlinck, et le docteur de Martel n'a de plus grand délassement, après une journée pendant laquelle il a fait dix opérations, que de parler boxe, foot-ball et autres sports... Je lisais, hier, dans le volume : *Prose et Vers*, de Stuart Merrill, que madame Stuart Merril vient de faire paraître et qui est si évocateur de la période *symboliste*, je lisais que Gauguin ne parlait jamais de peinture, à peine d'un voyage aux Antilles, qu'il avait fait « au pied du mât », c'est-à-dire en qualité de matelot, et préférait donner des démonstrations de boxe et de savate.

... Nous écoutons le colonel de Pinedo parler de Gabriele d'Annunzio. Brun, légèrement grisonnant, rasé, maître de soi, éduqué, sobre de manières, le héros de Rome-Tokio est arrivé chez d'Annunzio, dans la villa du lac de Garde, en avion, une nuit. Mais le poète est un nocturne. Il passe qua-

rante-huit heures au travail sans ressentir aucun besoin de sommeil. Il s'est donc trouvé là pour accueillir l'aviateur, comme s'il eût été midi...

Ce récit de la visite de M. de Pinedo à l'auteur qui restera toujours celui de *l'Enfant de Volupté*, il faudrait pouvoir en exprimer la délicatesse d'accent, la précision des termes. Lorsqu'on n'a point visité quelque habitation dont plusieurs personnes vous ont parlé en termes dithyrambiques, lorsque tous les détails qu'on en peut donner émanent de conceptions uniquement cérébrales, il est bien difficile de se faire une idée exacte, encore moins de la faire partager.

La description de sa demeure, il faudrait Gabriele d'Annunzio lui-même pour l'écrire. A condition de ne jamais aller voir les salles peintes, la chambre du sommeil et celle où le poète doit être déposé après sa mort. Lorsque Michel-Ange ni Rodin n'ont passé par là, ni Giotto ni Tintoret, ni même Tiepolo ou Puvis, mais que la collaboration seule d'amis bien intentionnés les mène à bonne fin, ces décors nous laissent sceptiques. Gabriele d'Annunzio a renoncé à sortir de chez lui pour n'être pas importuné. Mais il ne connaît plus du monde extérieur que ce qui peut de ce monde pénétrer jusqu'à lui...

Et pour parler de la villa dont les lauriers trempent dans le lac de Garde, l'aviateur qui franchit 53 000 kilomètres d'un seul élan, lève un peu la main, — comme s'il reprenait le volant...

***

Le Palais du Peuple. — Vers huit heures du soir, au delà du boulevard Auguste-Blanqui, je crois, une longue et large avenue, aperçue dans les pénombres des faubourgs d'hiver, où le rez-de-chaussée qui brille n'est jamais qu'une boutique de marchand de vins. De loin en loin, la faible lueur d'un réverbère. La neige marbre le bord des trottoirs. Le nom espagnol de Maurice Utrillo accompagne dans l'esprit le nom italien de Raffaelli, pour traduire nos impressions dans des réminiscences picturales parisiennes. La buée opalise les vitres du taxi. On devine d'informes passants que la casquette fait paraître de taille identique, ombres fluides et denses, selon

l'éloignement ou la proximité d'une lumière. La voiture s'est engagée dans une rue plus étroite. Nous arrivons, je pense, rue des Cordelières. La Bièvre coule là, tout près. Dans l'air humide et piquant, un globe électrique a l'air d'une bille de glace éblouissante. Sa froide lumière augmente l'impression de la bise et du gel. On l'imagine au-dessus d'une crèche communiste et cubiste, remplaçant l'étoile qui indique leur chemin aux mages accourus pour saluer Jésus. Cette étoile glacée est accrochée à la façade d'une sorte d'hôtel moderne de bonne apparence, avec cinq fenêtres de façade, un fronton, un portail. Bien des commerçants enrichis en trois ans de trafic ne désirent pas d'autres logis — et même d'honnêtes boutiquiers, ayant longtemps travaillé. Mais ces derniers sont plus modestes.

L'incandescence de la lumière repousse l'atmosphère assez misérable de la rue et c'est comme un cercle brun au delà du globe rayonnant. Quelques hommes pénètrent sous le portail. La clarté est déjà moins vive ici. Les arrivants se sont arrêtés à gauche, devant un guichet, dans l'ouverture duquel on aperçoit le visage d'un homme compréhensif, non d'un bureaucrate. Une barrière de bois ne permet d'aller plus avant qu'après avoir payé au guichet pour les « nouveaux » ou donné son nom lorsqu'on est « locataire ». Le vestibule est profond, le froid de la rue nocturne y pénètre en remous.

Sur les murs, vous lisez : *Palais du Peuple.*

Un homme jeune, vêtu d'un uniforme noir à col droit où sont brodés deux S sous le menton, nous fait monter deux marches et pénétrer dans une vaste salle commune... Vers le fond du vestibule froid, des hommes continuent de se diriger, dont on ne voit que le dos expressif des misérables, le cheveu inégal et long, l'épiderme gris, le dos voûté.

Dans la salle commune, au delà des tables rectangulaires, la muraille est décorée par M. Burnand, le fils de celui qui a fixé, dans tant de portraits si exacts, les uniformes et les types des hommes venus de toutes les latitudes pour combattre avec les Alliés. Brebis et grands espaces aérés. La peinture témoigne d'un louable effort. M. Burnand, le père, trouverait à peindre ici les types les plus expressifs d'une

armée de la Misère, tout aussi composite, disparate, que celle qui formait, de l'Adriatique à la mer du Nord, un si long rempart vivant.

Aux approches de Noël, par une température glaciale, sur les flancs bruns et boueux d'une ville illuminée, il faut avoir respiré l'air de ces bâtiments, qui représentent, pour tant de misérables, une halte presque heureuse, quelques soirs de repos, les premières sécurités de quelques jours d'oreiller, une perspective sur l'avenir qui ne soit pas, dans sa noire intransigeance, pareille aux chemins de l'Enfer.

Des livres sur une table, des journaux du soir, des jeux de dominos et de dames, — et le silence, dans une température adoucie, moite, qui fait oublier à l'âme le corps qui la détient. Un petit lavabo voisin permet d'avoir les mains débarbouillées de la crasse d'une longue journée de labeur ou de l'oisiveté errante, forcée, qui espère en tout, pour qui tout est présage et qui n'étreint jamais, en ouvrant les bras, que des lambeaux de néant.

A l'extrémité de cette salle, une sorte de restaurant, celui des hommes favorisés, repas de riche presque, à quatre francs, café compris et un véritable menu. Les dîneurs y sont moins nombreux que dans une autre salle, plus loin sous la voûte, où l'on mange pour vingt-cinq sous et dans laquelle nous allons bientôt pénétrer. Des degrés existent, comme pour la fortune, entre tous les paliers de la misère. En nous enfonçant un peu plus sous la voûte du palais du peuple, nous venons de descendre quelques échelons vers les profondeurs de la fatalité. Il semble à l'homme, instinctivement, qu'il faille monter pour atteindre au bonheur. Les régions plus longtemps éclairées par le soleil paraissent préférables. Pourtant, il est, vers les hauteurs, des limites, rapidement atteintes. Il vient un niveau où les végétations cessent de croître et c'est la neige éternelle, sereine, mais dans laquelle l'homme ne peut subsister. La poursuite du malheur précipite, au contraire, toujours plus bas, dans de plus épaisses ténèbres, également mortelles. Le sage essaie de se maintenir à mi-flanc d'un coteau.

Il faudrait des initiateurs à la misère, et que ceux qui écrivent consentissent plus fréquemment à laisser leurs occupa-

tions ou leur bien-être pour aller frayer avec ceux qu'une poigne implacable maintient dans leur silo et ne laisse jamais remonter.

J'ai depuis longtemps tressé cette fibre opaque et sombre du malheur, à la palme vermeille des plaisirs. Un initiateur qui « lève » la misère comme le souffle du printemps soulève les feuilles mortes et boueuses de l'hiver pour laisser apercevoir des primevères déjà fleuries, un ami, qui débusque des malheureux à soulager avec des mains aimantées, nous procure l'impression (jamais éprouvée dans les bureaux de bienfaisance) que le malheur n'est pas incurable. Il montre l'infortune, il fait un geste, il se penche et ceux qu'il entraîne après lui versent leur sensibilité avec tant de plaisir que recevoir leur paraît une sensation stérile, auprès de celle qui consiste à donner près de lui. Un misérable est pour lui le seul hôte de qualité. Un puissant, un riche l'ennuient s'il ne les sent susceptibles de devenir des auxiliaires, dans cette inconsciente flânerie qu'est son existence, à la poursuite d'une chimère qui vautre dans la boue son cœur de flammes, en levant vers l'azur une tête étoilée. Il a, comme Dostoïewsky, pour de pauvres prostituées, un penchant qui lui fait découvrir aussi, parmi celles-là, les plaies que le christianisme a jadis couvertes de baume. Je l'ai depuis longtemps baptisé *Saint-Vincent de Poules*... Il en a souri. C'est lui qui m'a conduit ce soir à ce *Palais du Peuple* dont il connaît le labyrinthe et dont il montre avec le sourire des mystiques, les abîmes, comme il ferait, en habit noir, les honneurs d'une série de loges de ballerines à la mode.

... Au fond de la salle aux tables nues, un guichet ouvre sur la cuisine. L'homme qui peut dîner là pour ving-cinq sous (et qui ne le peut sans doute pas tous les soirs), s'est muni d'un ticket en pénétrant sous le portail. Il va le tendre au guichetier. Il reçoit un petit plateau sur lequel son repas est préparé. Ce soir, de la viande avec des haricots blancs, un morceau de fromage, du pain. L'homme tient le plateau des deux mains, contre lui. Il a posé son chapeau ou sa casquette à la place qu'il occupera. Il y revient muni de son viatique. Les dents sont serrées, les narines pincées, le cerne gris s'est allongé sous l'orbite, les paupières sont brunes. Il

pose le plateau sans regarder les voisins. Il s'attable. Il s'accoude, tête-à-tête avec ces haricots et ce pain. A-t-il eu le temps de lire la maxime évangélique, qui sert de frise sous le plafond?

L'Armée du Salut, qui a édifié et qui entretient cet établissement, multiplie les citations de l'Évangile. Ainsi les Anciens invoquaient les Dieux à la face du Monde. Les épicuriens de la Renaissance ont, plus tard, fait inscrire des vers d'Horace dans le marbre ou dans le bois de leurs frontons... Les Salutistes remplacent fréquemment une citation par un seul mot, un ordre, un conseil, qui devient peut-être plus éloquent, plus impérieux qu'un discours : *Agis. Travaille. Espère. Prie.*

Nous sommes de nouveau sortis sous le portail, au fond de la voûte. Nous allons pénétrer dans la partie réservée au sommeil. L'inutile, l'oisif cherchent à prix d'or les occasions de le fuir. Le travailleur y tombe, bras ouverts. Le malheureux attend sa venue avec l'enivrement de goûter à l'oubli et l'inquiétude du prochain réveil, tout mêlés. Dès huit heures, les « pensionnaires » accourent demander à l'oreiller des forces pour vaincre demain la destinée et l'oubli de cette dernière journée, qui ne leur a pas encore apporté le bonheur, qui a peut-être même fixé plus définitivement l'infortune dans leur destinée. Il n'y a pas que des habitués, des fidèles, parmi ceux que je vois passer. D'abord, un jeune homme dont la barbe n'a pas été faite depuis trois ou quatre jours. Il est coiffé d'un feutre noir comme on en rencontre beaucoup aux environs de l'École des Beaux-Arts. Il serre sous son bras un carton à dessin. Derrière lui, un monsieur, un monsieur de noir vêtu, portant une serviette de cuir et qui a l'air de sortir d'une étude... Il baisse les yeux. Nos regards se croisant furtivement, les siens voudraient être aveugles, à l'instant... Et puis, des tâcherons... Et des sans-abri de naissance, qui ont servi à Steinlen pour illustrer Bruant...

Notre guide salutiste nous fait pénétrer dans une sorte d'antichambre peu éclairée. A droite, une porte vitrée : *lavabos*; à gauche, une porte pleine : *dortoir*.

Nous entrons dans le dortoir. Quatre-vingts lits alignés,

sur quatre rangs : de pied, de flanc, couverts d'une laine brune et flanquée chacun d'une petite armoire en fer, étroite et basse. Le dormeur y enfouira ses trésors, pour les retrouver au réveil, après que le sommeil lui aura prodigué ceux qui s'évaporent avec l'aube. Des dormeurs font entendre déjà leur sourde respiration sous les couvertures. D'autres hôtes sont occupés à se dévêtir, précautionneusement, avec lenteur, comme font les gens qui ne possèdent que ce qu'ils ont sur le dos. Du lavabo, nous arrivent les accents chaleureux et bruyants d'un homme à voix de basse, qui laisse s'exhaler une sorte d'informe et pesante joie de vivre. Elle résonne étrangement entre ces murs et s'en va mourir dans le ronflement d'un dormeur précipité dans l'indifférence à tout ce qui est de ce monde. Je devine dans la pénombre sa bouche ouverte entre des poils noirs. Sur chaque armoire, une plaque émaillée de bleu d'azur porte le nom du donataire du lit et de l'armoire : un prénom de femme, presque toujours; et au milieu de tant de gris, de brun, les petites taches azurées sont pareilles à ces morceaux de ciel que laisse, à l'approche du soir, dans une vieille route défoncée, une averse de printemps.

Pour un franc, un homme peut passer la nuit là. Mais il arrive qu'il ne possède pas ce franc. Alors, avec un charmant sourire, notre compagnon nous dit qu'on ne renvoie jamais personne...

Mais c'est au premier étage que se trouve la partie certainement la plus intéressante de cette organisation. Une préoccupation morale s'y révèle, autre que de faire dormir à l'abri des hommes qui, peut-être, n'ont jamais désiré d'autre repos ni plus de confort, ni aucune amélioration à leur état. Pour soixante-quatre francs par semaine, versés d'avance, le *Palais du Peuple* donne une chambre, le petit déjeuner du matin et le repas du soir, le lavabo, la douche et même un système qui permet de sécher rapidement le linge qu'on a pu savonner soi-même... Tous les efforts des *Salutistes* ne tendent qu'à pêcher, parmi les hôtes passagers ou habituels du dortoir, des « clients » pour leur hôtellerie du premier étage : « Lorsque vous nous avez versé soixante-quatre francs, disent-ils, vous avez devant vous toute une semaine

assurée, une semaine pendant laquelle vous pourrez travailler sans inquiétude, ébaucher quelques économies, afin de pouvoir vous vêtir mieux et remonter de quelques échelons vers une situation meilleure. »

Les chambres ne sont pas vastes, ce sont des boxes clos et fermés, avec un lit, une chaise, la même armoire de fer, un ou deux porte-manteaux et, toujours, au-dessus du lit, quelque carré de bristol, décoré d'une branche légère de myosotis ou de roses de mai, sur lequel est calligraphié une phrase d'apaisement, de consolation, un appel au courage.

Dans une de ces chambres, ouvertes au hasard, avec le passe-partout de notre cicérone, nous apercevons, au porte-manteau, une vieille culotte de velours et un chapeau de paille, un de ces chapeaux de paille dit *canotier*, sur lequel tant d'averses et de soleils ont passé qu'il n'a plus ni forme ni couleur.

Ailleurs : une visite. Une voix de femme derrière la porte. Un vieil aveugle demeure là, depuis deux mois, « comme un petit rentier », et, sa journée de travail terminée, sa nièce vient lui donner le baiser du soir. Elle lui a même apporté quelques bonbons. L'aveugle nous tend le sac de papier. Il rit. Il est joyeux...

Prie. Travaille. Espère!

— En Angleterre, — dit notre compagnon, — l'expression est meilleure que *Palais du Peuple*, nous disons *People's Palace*.

Palaces... Palaces!... En ces jours de fêtes, que vous me semblez loin... Sous le portail s'engouffre, avec les malheureux qui viennent dormir, le froid implacable de la nuit, — dans la lumière blafarde de ce globe électrique rayonnant qui nous évoque l'étoile de Bethléem.

***

Centenaires. — Laissons David de la mort duquel on célèbre le centenaire et qui fut un grand réformateur, un artiste d'énergie, de volonté, un portraitiste incomparable, — mais qui nous apparaît toujours après les « peintres » du XVIIIe siècle, de Watteau à Robert, comme la Convention après la Monar-

chie. Il est l'homme de Napoléon, son peintre. Il est romain. Il ramène Corneille dans la baignoire de Marat. Il fait aussi de la politique. Les artistes vivent dans un monde plus imaginaire que réel. Ils s'accommodent, avec toute la gentillesse française et toute la *gentillezza italiana*, de ses imperfections, sans dresser des guillotines au coin des rues. Un artiste doit être de naturel évangélique. Ce que nous admirons dans Courbet, ce n'est pas le déboulonnage de la colonne Vendôme. Un peintre doit faire des allégories, représenter même, dans toute leur réalité, les mœurs ou les événements de son temps, — mais en spectateur, non en acteur. Il peut être partial, il peut suivre le courant populaire, — voyez Beaumarchais, — mais parce qu'il est avec le plus faible. Le jour où le lion est frappé, c'est le lion qui enflamme sa pitié... Et jamais il ne trempe les mains dans le sang. Et puis, la vie imaginative des artistes est trop importante pour qu'ils puissent devenir des hommes publics bien sérieux.

David ramène à la ligne, à la simplicité, après les bergers vêtus de satin rose et les bergères à falbalas, qui traînaient des houlettes enrubannées, dans un fumier arrosé de bergamote. Mais David reste parmi les hommes; il ne monte point jusqu'aux dieux. Il diminue le rayonnement de Napoléon plus qu'il ne le grandit. La *Sacre* est une belle gravure. Mais je me fais du Sacre une tout autre image. Ce Napoléon a l'air quelque peu d'un cocher de cirque sur la toile de David, — pour laquelle, d'ailleurs, il n'eut jamais le temps de poser. Si je l'imagine, au jour du Sacre, prenant des mains du Pape qu'il a traîné de Rome à Paris, la couronne qu'il tient à placer lui-même sur le front de sa chère Créole, inféconde, sensuelle et fanée, je vois, je devine aussitôt, aux commissures des lèvres, ce demi-sourire voluptueux, amer, désabusé et si doux que le masque moulé sur la face refroidie de Sainte-Hélène nous exprimera avec une pénétration infinie.

Non, ce qui manque à David, ce sont des ailes, ce Romain est pétri dans le ciment des thermes de Caracalla.

Fêtons un autre centenaire, celui d'une naissance : la naissance de Gustave Moreau, né en 1826. Ici, nous pourrions dire : que d'ailes... trop d'ailes!... Mais leur mouvement fait entendre dans l'air une sorte de concert de frissonnements,

des unissons de violons, qui effacent les rumeurs que, pour un instant, nous ne voulons pas entendre.

Et puis, Gustave Moreau nous a légué sa maison. Je dis nous (vous et moi), parce que dans la remise à l'État d'une telle demeure, qui compte 797 peintures, 350 aquarelles, 7 000 dessins et 23 cartons divers, se devine une telle suite de visiteurs, d'amis, de curieux, d'indifférents d'abord, mais qui peuvent devenir influençables, que vous et moi prenons, selon la pensée du maître, notre part de son legs et nous trouvons chez lui, chez nous.

Il faut passer d'abord sur une première désillusion, en pénétrant dans la maison de la rue La-Rochefoucauld. Les œuvres sont demeurées, les ébauches sont là, mais elles ressemblent à un cercle de morts autour du vide. Dans la demeure d'un grand peintre, la personnalité de celui-ci compte autant que ses toiles mêmes. Leur ensemble, leur air de famille, les murs qui les ont vues jaillir, transparentes et informes, du cerveau et de la main, le jour du vitrail qui les éclaira, l'ambiance qui procédait à leur éclosion, les condamnent en quelque sorte à n'être point chacune en soi-même un tout complet. Dans un musée, au milieu de tableaux disparates, de maîtres divers, une toile est un espace limité, et doit exprimer en elle seule tout ce que le peintre est susceptible de traduire de vérité commune, ou de la fantaisie, du rêve qui lui sont personnels. Ici, chaque toile est comme une phrase d'un récit. Toutes s'enchaînent, se confondent. L'une semble le complément de sa voisine. Plusieurs sont des répliques, le recommencement d'un même thème. Il ne faut point pénétrer ici comme dans un autre musée. L'œuvre de Gustave Moreau offre quelque parenté avec l'œuvre wagnérienne. C'est une forêt sur laquelle l'inspiration promène deux ou trois courants qui reviennent et repassent fréquemment : la Mort, la Fatalité, la Tentation...

Sur les premiers contreforts de la Butte, à l'endroit où l'on faisait jadis commencer Montmartre. Quartier, jadis, de peintres, presque exclusivement. Chenavard, villa Frochot; Alfred de Dreux, rue La-Bruyère; plus haut, Henner et Puvis de Chavannes, sur la place Pigalle, — avant que les établissements de nuit n'eussent créé là, pour les Américains du Nord

et du Sud et pour d'autres visiteurs étrangers, une ville nocturne parasite. Le décorateur P.-V. Galland, qui était aussi célèbre en Russie et en Espagne, où il avait décoré des palais, qu'il était peu fêté en France (on lui donna cependant une salle, à l'Hôtel de Ville, et une fresque au Panthéon)... Que d'artistes ont vécu là, de Géricault à Fromentin, d'Hébert à Toulouse-Lautrec et à Degas, dont les ombres blanches ont été chassées par le bruit des portières claquantes des autos, les échos des *jazz* et le sinistre tumulte des nuits de « fête »!

Rue La-Rochefoucauld, l'une des plus inclinées de Paris, se trouve la façade muette, la porte toujours close de la maison de cet artiste, qui éblouit et troubla nos aînés.

Non sans une réelle magnificence d'imagination, — sans cesse prostituée d'ailleurs aux maîtres de la Renaissance italienne, — Gustave Moreau évoqua les héroïnes de l'antiquité païenne ou biblique, les amoureuses enchantées, Léda ou Salomé, avec cette sorte de fureur sensuelle qui enfante, chez les cérébraux, des chefs-d'œuvre de crime ou de beauté. On imagine la fougue léonine de Michel-Ange, créant dans la clarté. Vinci engendre des constellations géométriques dans une sorte de brume, à travers laquelle se devinent des enlacements félins pendant des concerts invisibles.

Le cérébral Gustave Moreau a plus de sensualité encore, mais le véritable génie, qui ordonne et mesure, lui manque. Il pousse ses évocations tourmentées jusqu'à la sensation du crime prochain. Il profane par dévotion. Il auréole du nimbe des Jean-Baptiste et des Sébastien, le cygne ou le taureau qu'enlacent les bras souples de Léda ou de Pasiphaé. Il semble lire la Mythologie dans un antiphonaire. Et l'on voit sortir une jambe, qu'on ne sait à quel sexe attribuer, du lambeau de bure qui drape les reins flagellés d'un stylite. Moreau fut le peintre de Mallarmé, de Huysmans, de Jean Lorrain, de Wilde. Mais, comme tout est bizarrerie dans le talent, celui qui semble ignorer davantage l'influence qu'il exerce, c'est Gustave Moreau lui-même.

Je possède la pemière lettre qu'il décida d'écrire à Huysmans, après que celui-ci eut longuement parlé de son œuvre dans *A rebours* et dans un article enthousiaste, dont j'ai le

plaisir de posséder également une partie du manuscrit, sur papier à en-tête du Ministère.

La lettre de Moreau est courtoise, aimable, mais réservée, d'une main paisible et d'une encre qui ne rappelle point celles dont usait Barbey. Le tourmenté, c'est évidemment Huysmans, dont l'écriture est acérée et bouclée.

Le musée Gustave Moreau est une bonne maison bourgeoise, assez triste et sans mytère. Le labeur d'une longue existence y est rassemblé, dans un éclairage terne. Les plus grandes toiles de ce « musée » sont demeurées inachevées.

L'inquiétude régissait la création de cet artiste. Il demeurait toujours insatisfait. Il terminait plus aisément une enluminure qu'une toile, comme, par exemple, la série des Fables de La Fontaine, les soixante-dix aquarelles que lui fit exécuter M. Rioux. Peut-être les ouvrages de grandes proportions ne sont-ils pas à sa toise? Il s'égare dans leurs dédales. Il complique, sans se lasser. Il ajoute quelque ornement à un diadème. Il filigrane des pendeloques de ceintures dans la pénbmbre des cuisses. Il intaille le marbre des colonnes. Il mosaïque le revêtement des murs et le sol. Il faut regarder certaines parties de ses tableaux à la loupe. Ils manquent d'équilibre dans l'ensemble. La qualité du métier de peintre n'est pas excellente, malgré la connaissance de la technique des anciens maîtres. C'est la faiblesse majeure de ses compositions. La précision du dessin les sauve. Mais une de ces chimères paraît toujours plus vivante, si l'on veut, plus humaine, que ces prêtresses de l'amour qui avancent sur un monde souillé de sang et traînent dans ses fanges des tuniques fleuries de lys et brodées d'escarboucles, où l'on trouve moins le sceau de Salomon que celui de Worth. L'ombre de Paul Baudry passe devant ces ballets olympiques et bibliques, — et même l'ombre de Charles Garnier décore le palais d'Hérode.

On pense à un Mantegna pour financiers étripés par Forain et qui avaient leur loge à l'Opéra, au temps de M. Grévy. Cependant, Mantegna, et avant lui Gozzoli, peignaient dans des scènes de l'Écriture des personnages de leur temps. Leur imagination était tributaire de la réalité.

La maison de la rue La-Rochefoucault, qui est surveillée par un fonctionnaire « qui a connu M. Moreau », est bien

chauffée. On n'y trouve jamais un visiteur. La femme du garde est aimable. Elle ouvre des portes. L'air sent la cuisine. On est bien vite à l'aise dans les petits appartements du rez-de-chaussée, consacrés aux ébauches peintes et aux dessins. Au temps où les héroïnes de romans avaient deux ou trois heures d'après-midi à consacrer à l'adultère, au temps de *Mensonges* et de *Cruelle Enigme*, le musée Gustave Moreau eût fait un chapitre de rendez-vous en or. Mais les célibataires (et les hommes mariés) savent que l'adultère est aussi démodé que les robes longues. Le five o'clock des femmes n'appartient plus au dangereux mystère des rendez-vous qui pouvaient être surpris. Les femmes — ni les hommes — n'ont plus de temps à perdre à des aventures... A moins que les heures de rendez-vous n'aient changé et que nos cyniques contemporains ne sachent mieux dissimuler!

Mais la maison de Gustave Moreau n'est point pour gens de ce temps-ci. Diomède dévoré par ses blancs chevaux furieux ne touche plus des visiteurs dont l'automobile est à la porte; non plus que Galathée étendue au fond de sa grotte ou le poète qui se mire dans l'eau, tandis qu'une sirène dressée lui caresse le front. Nos jeunes gens, du *Stade* ou du *Racing*, trouvent les athlètes de Moreau bien émaciés!... Et que d'écueils autour des formes nues, gaînées de gemmes, autour de ces cavaliers de la Chimère aux ailes azurées. Ce monde enchanté s'est éloigné des hommes depuis trente ans, depuis le triomphe de la Science sur la Vie, la victoire de l'industriel sur l'artiste. Les chimères de Moreau peuvent contempler le vide, la jeunesse sait aujourd'hui que, pour s'envoler, il faut les ailes de l'avion et le moteur à essence... Gustave Moreau restera comme un dernier et attardé rêveur, après Watts, un mélange de Parnassien et de Symboliste, un Delacroix morbide, mais dont les œuvres, qui ont exercé à un moment de l'art une influence incontestable, sont déjà devenues classiques et presque au-dessus de nos jugements.

***

L'Homme au Sable. — Une gaze est tendue sur le devant de la scène, ce qu'on nomme *manteau d'Arlequin*. Elle reçoit

les rayons de lampes logées au fond de la salle et qui projettent sur elle, cinématographiquement, le décor. Derrière cet écran, passent les personnages violemment éclairés par des réflecteurs placés entre les portants. Ils transparaissent sur le décor comme s'ils étaient au premier plan. Les lampes installées dans la cabine des loges projettent des grottes aux parois extérieures ensoleillées. Des brasiers se devinent dans leur profondeur. Ils s'animent et gagnent en incandescence, jusqu'à ce que de hautes flammes ondoyantes s'y déploient.

Des gens ont fait fortune avec des trouvailles de rien, et qui leur continuent personnellement d'immenses bénéfices. D'autres n'ont vécu que pour renouveler une première invention et l'ont portée sans cesse à des perfectionnements nouveaux. Ils ont été copiés, servilement imités, pillés par tous, tour à tour — et ne s'enrichiront jamais.

Le désintéressement est un luxe qui n'est pas à la portée des âmes vulgaires. Il n'est pas de faste plus réel parce que rien ne l'impose aux regards.

L'unique souci, le seul plaisir de ces créateurs réside dans la pénétration toujours plus profonde de leur œuvre. Ils s'enfoncent dans une découverte, avec cette sorte de frénésie enivrée qui possédait les navigateurs, lorsqu'ils abordaient pour la première fois une terre que les pieds de l'homme n'avaient jamais foulée avant eux. Ils en absorbaient les espaces, s'abreuvaient des eaux, s'enivraient des végétations, comme des lèvres, des regards et du corps d'une maîtresse adorée. Mais ils devaient éprouver quelque autre enivrement de plus, qu'on imagine n'avoir été connu que des conquistadores, des chefs, dans le feu d'une victoire, et qui devient supérieur à toute joie physique, parce qu'il se dérobe et se livre plus complètement qu'une créature ne se donne et ne se garde dans l'amour.

Je pensais à ces êtres d'exception en suivant, avec une surprise, un plaisir renouvelés, les phases d'une sorte de ballet que la Loïe Fuller donnait sur la scène du Théâtre des Champs-Elysées, devenu music-hall, et que, malheureusement, trop peu de gens auront été voir.

Dans mon enfance, j'ai vu danser, en matinée, miss Fuller sur la scène des Folies-Bergères, dans un ample tissu d'une souplesse extrême, qu'elle agitait avec beaucoup d'adresse, lui faisant décrire des spirales, des courbes de plus en plus élancées, que traversaient des rayons incandescents et multicolores, venus de tous les points des coulisses, du cintre et du sol même, à travers des plaques de verre. Cette *danse du feu* n'était pas à proprement parler une danse. La Loïe Fuller ne prétendait point rivaliser avec les ballerines en renom. Elle courait, elle s'agitait, de manière à donner plus d'ampleur à ses étoffes dépliées et offrir ainsi un large écran aux faisceaux de ses lumières traversant des écrans colorés. On ne saurait énumérer les adaptations qui, depuis elle, ont été faites de la lumière de couleur. Aucune n'a surpassé ce que miss Fuller avait inventé. Mais il est à remarquer combien ce monde immatériel qu'elle ouvrit devant nous est demeuré localisé dans ses danses. Les poètes allaient tirer parti de ces astres vers lesquels ils avaient tant de fois et si péniblement monté dans l'éther, sur les marches ciselées des alexandrins. Les décorateurs allaient s'en emparer pour nous donner d'autres rayons de soleil que ceux produits par un phare embusqué derrière l'embrasure d'une fenêtre, dans la coulisse, et qui éclairait les acteurs à bout portant. M. Antoine a fait de ces procédés un abus qui semble un peu puéril, aujourd'hui que l'enthousiasme s'est enfin refroidi sur ce réalisme banal. Oui, voilà ce que le théâtre donnait, après les trouvailles de miss Fuller : les mises en scène naturalistes du boulevard de Strasbourg, sur lesquelles on s'est beaucoup extasié, en ce temps-là.

Miss Fuller resta donc une danseuse qui jouait avec le feu, et ses procédés ne lui furent empruntés par aucun directeur de théâtre.... Pas plus par madame Sarah Bernhardt que par Coquelin. Nous fûmes élevés à voir sur la scène des amoncellements de roses artificielles, des cyprès peints par Jusseaume et, lorsqu'on arrivait à faire couler un peu d'eau d'un robinet dans un seau, en plein milieu de la scène, la perfection semblait atteinte dans ce qu'on appelait *le vrai*. Le vrai, qui doit être dans le jeu des artistes et dans le talent des auteurs, mais qui ne doit être que d'évocation, de *suggestion*, dans

la mise en scène. C'est ce qu'une Loïe Fuller apportait à des directeurs hypnotisés par les salons du faubourg Saint-Antoine, fournis à crédit — cela s'appelle : *en publicité!* — et les cartonnages de diorama. Toutes ces batteries de cuisine, dont on s'ingéniait à ne pas oublier un ustensile, évoquaient un Bazar fameux. Mais il est aisé d'imaginer ce qu'on eût donné de mystère et de poésie à des ouvrages, auxquels on s'appliquait, avec autant d'aveuglement que de persistance, à enlever, précisément, tout mystère et toute poésie.

La petite féerie muette que donne ce soir la Loïe : l'*Homme au Sable*, est de deux écrivains, qui sont poètes : M. René Bizet, l'auteur du *Sang des Rois*, et M. Jean Barreyre, auquel les *Amis des Lettres françaises* viennent de décerner leur prix annuel pour son émouvant *Navire aveugle*, l'un des livres les plus originaux qui aient paru dans l'année. Le tort de miss Fuller, non le leur, c'est de ne vouloir compter que sur ses propres moyens, de ne se servir que de ses élèves et de méconnaître l'appoint que lui apporteraient le verbe et le chant. Mais il y a des raisons d'économie, sans doute. Et cette excellente et noble miss Fuller fait comme elle peut. Mais, lorsqu'on voit le tableau du feu dans l'*Homme au Sable*, on songe à ce que miss Fuller pourrait faire à l'Opéra, dans la *Walkyrie*, par exemple, ou dans *Parsifal*, dans *Tristan* même... Il est bien surprenant que Wagner ait pris en France la place qu'il y tint si longtemps, alors que miss Fuller inventait ses féeries, et que l'on n'ait point fait collaborer ces deux forces, destinées à s'unir. On peut voir là combien les gens de théâtre sont routiniers et comme il était à prévoir qu'ils se laisseraient voler par le cinéma et le music-hall une clientèle qui ne demandait pourtant qu'à leur demeurer constante.

ALBERT FLAMENT

LES FINANCES, LE MINISTÈRE ET LE PARLEMENT

Il ne faut pas se faire illusion sur la détente qui s'est manifestée depuis une quinzaine de jours. M. Briand a un désir d'apaisement qui est hors de doute. Il a proclamé son intention de rester au pouvoir et de remplacer rapidement les ministres qui voudraient l'abandonner. Il a réussi à faire accepter par le Conseil des ministres tout entier les projets financiers de M. Doumer. Il a montré en différentes circonstances, et notamment lors de la cérémonie au cours de laquelle monseigneur Ceretti a reçu la barrette cardinalice à l'Élysée, la volonté de politique conciliante qui a marqué toute sa carrière ministérielle depuis vingt ans. Si l'on s'en tenait aux apparences, on pourrait donc croire que nous allons sortir des agitations cartellistes et que nous entrons dans une période meilleure. Mais la réalité est moins simple. Tel qu'il est, le ministère Briand marque une halte dans la crise politique : le lendemain demeure plein d'incertitudes.

Le public a un tel désir d'en finir avec les folies politiques de ces vingt derniers mois qu'il a mis un empressement généreux à témoigner de ses espérances. Il s'est plu à constater une légère modification des changes; il a jugé que l'air du Palais-Bourbon paraissait se renouveler un peu; il a appris avec satisfaction que les souscriptions des bons du Trésor avaient été plus abondantes durant les semaines qui viennent de s'écouler. On a déjà oublié l'inflation, les embarras du Trésor, les impôts même. Il est certain que la confiance ne

demande qu'à renaître. Mais elle ne peut refleurir que dans des conditions qui n'existent pas encore. La bonne volonté d'un chef de gouvernement ne suffit pas : il y a le Parlement, il y a les partis, il y a le trouble profond causé par l'entreprise révolutionnaire et les convulsions du Cartel. Quand un pays a été gravement remué et inquiété comme le nôtre depuis près de deux ans par les socialistes et les radicaux, il ne retrouve la sécurité qu'après une explication totale, et par un renouvellement net de la politique. En d'autres périodes de notre histoire, de sérieuses modifications ont pu s'accomplir par des évolutions lentes, et il était possible de faire sa part à l'œuvre du temps. C'est ainsi que M. Briand, après les excès de la politique combiste, a assuré avec adresse le succès de la politique d'apaisement. Mais le problème financier, qui domine notre vie publique, s'accommode mal de ces délais et de ces transitions : quand la confiance est ébranlée, elle ne peut se rétablir que par l'effet d'événements clairs et d'actes décisifs. Entre la politique de désorganisation qui fut celle d'hier et la politique de redressement qui devrait être celle de demain, il n'y a pas une simple différence de degré; il y a une différence de nature.

Le débat général qui se poursuit devant le Parlement et devant la nation entière met aux prises, à propos des finances publiques, les représentants de deux conceptions, de deux méthodes absolument opposées. Qu'on les nomme comme on voudra : collectivistes d'un côté, et républicains de l'autre, partisans de la révolution ici, et là partisans de l'ordre social, peu importe et le nom ne fait rien à l'affaire. Il y a deux groupements : le premier appuyé par les communistes, les socialistes et un certain nombre de radicaux socialisants, le second formé par une grande partie des radicaux et tous les modérés. L'un veut imposer une politique théorique et faire l'essai du socialisme; l'autre veut suivre une politique traditionnelle de conservation sociale. Entre les deux, il peut y avoir des trêves provisoires, mais il n'est pas de compromis possible. Le conflit ne fait que commencer; il peut durer longtemps; il ne se terminera que par l'avantage net de l'un des deux partis en présence, qui après sa victoire pourra exercer le pouvoir un certain nombre d'années, jusqu'à

ce que le mouvement continu des sociétés amène de nouveaux problèmes et de nouveaux changements. On conçoit que, dans ces conditions, ce n'est pas trois semaines de détente qui suffisent à régler le grand débat qui est ouvert.

Le Cartel règne depuis vingt mois : mais il n'a obtenu qu'un résultat clair, qui a été de répandre l'inquiétude. Politiquement, il n'a réussi que dans l'art d'utiliser les bénéfices du pouvoir, c'est-à-dire dans les questions de personne et dans les questions de propagande électorale. Financièrement, il a complètement échoué : après avoir tout promis, il n'a rien pu tenir; après avoir tout annoncé avec une inconscience peu compréhensible, il a dû édulcorer son programme. Ayant tué trois ministères en dix-huit mois, et cinq ministres des Finances durant la même période, le Cartel essoufflé s'est arrêté, embarrassé certes, mais non repentant. Il suffit de lire les journaux qui expriment le plus fidèlement sa pensée pour se convaincre qu'il n'a pas perdu le goût des aventures et des mésaventures. Mais comme il a épuisé successivement la politique de capitulation à l'égard des socialistes sous la direction de M. Herriot, la politique des majorités de rechange avec M. Painlevé, puis de nouveau la politique de capitulation avec le second ministère Painlevé, il est au bout de ses ressources. Une seule expérience reste à faire, celle d'un ministère socialiste. Avec une grande humilité, un certain nombre de radicaux, prenant acte officiellement de leur impuissance, sont résignés à cette épreuve. Avec une grande complaisance pour l'opportunisme, un certain nombre de socialistes sont tous prêts à cet essai. C'est le dernier-né des projets du Cartel. Depuis trois semaines, il est soutenu avec un zèle empressé, et s'il ne tenait qu'à ses partisans, il serait mis demain en pratique.

Peut-il devenir une réalité? Le parti socialiste est très hésitant, très divisé. Lorsque, après l'effondrement du ministère Herriot, les socialistes ont rompu avec la politique de soutien, ils n'ont pas obéi à un caprice. Ils ont eu un dessein réfléchi. Ils ont jugé qu'il était trop tôt pour accepter la responsabilité du pouvoir. D'abord, les temps sont difficiles, les mesures à prendre sont peu agréables et ne seront pas populaires. Ensuite, les socialistes connaissent leurs forces et la limite de leurs

forces; ils n'ont pas eu huit cent mille voix aux élections sur neuf millions d'électeurs: ils ont besoin encore d'un long effort de propagande pour recruter des troupes et ils ont plus de chance d'en conquérir en restant dans l'opposition qu'en faisant un essai de gouvernement dans des conditions défavorables. Leur plan est d'attendre les élections et de tenter à ce moment de s'assurer une partie de la vieille clientèle radicale, mécontente de ses représentants et dépourvue de chefs. Quelques mois ont passé depuis la chute du ministère Herriot. La situation a-t-elle changé? Certains socialistes l'ont cru et étaient tout prêts, après la chute du ministère Painlevé, à entrer dans un second ministère Herriot. Les doctrinaires du parti leur ont froidement barré la route, en posant des conditions tellement énormes qu'elles devaient aboutir à un refus. C'est le moment, encore tout récent, où le parti socialiste a ouvertement proclamé son intention de dictature et sa volonté d'aller jusqu'à un coup d'État contre la Constitution et le Sénat. A cette époque, il a paru que par là les socialistes désiraient rendre impossible toute collaboration avec les radicaux.

Depuis quelques jours nous assistons à une nouvelle entreprise. La question de la participation est posée. Elle est discutée au moment même où ces lignes sont écrites, dans le Congrès socialiste du 10 janvier, qui renferme toutes les espérances des cartellistes. Si les socialistes consentent à être ministres, les cartellistes se croient certains, à tort ou à raison, de renverser le ministère Briand et de constituer le prochain Cabinet. Mais si les socialistes refusent une fois de plus, les radicaux ne voient plus de recours et avouent avec mélancolie que le Cartel sera disloqué. Un très grand effort a été fait pour décider les socialistes. Il ne semble pas que les fédérations provinciales, dans leurs réunions préparatoires, soient en majorité favorables. Si l'on s'en tient aux opinions connues jusqu'à ce jour, il est probable au contraire que le parti socialiste demeurera fidèle à sa doctrine révolutionnaire et intransigeante. M. Blum a fait connaître que, malgré l'insistance des opportunistes et de M. Renaudel, il combattrait la motion qui permet la participation. Le parti socialiste, comme nous l'avons noté bien des fois, voit plus loin que le ministère, plus

loin que la législature : il suit une politique logique et obstinée. Il faudrait un coup de théâtre pour qu'il changeât soudain d'avis.

Quelle est la position du Cabinet Briand au moment où les Chambres rentrent? Il a contre lui les communistes, les socialistes, et une partie des radicaux, plus ou moins forte selon que le Cartel a ou n'a pas de chance de se reconstituer avec les socialistes, environ cent cinquante à deux cents voix. Il a pour lui un certain nombre de socialistes indépendants, de radicaux et de radicaux modérés, environ cent cinquante à deux cents voix. Restent les deux cents voix modérées sans lesquelles il ne peut vivre. Mais lui sont-elles acquises? Le problème qui est posé aux partis modérés est très complexe et très délicat. On leur demande en somme de venir au secours d'un ministère qui a été entièrement formé en dehors d'eux, et de réparer les erreurs d'une politique dont ils ne sont pas responsables. Est-ce eux qui sont cause de l'inflation, est-ce eux qui ont provoqué la crise de confiance? Non. Ils sont en dehors du gouvernement; ils ont voté contre presque toutes les mesures qui ont été prises depuis dix mois. Aujourd'hui il faut des impôts nouveaux. M. Doumer a fait certainement un effort méritoire pour éviter les innovations révolutionnaires; il a écarté l'idée de la faillite, l'idée du moratoire, l'idée du prélèvement sur le capital, toutes trois condamnées par les Chambres; il a eu le courage de parler d'impôts indirects et d'en établir. C'est assurément quelque chose. Et cependant ce sont là des charges nouvelles, qui pèseront sur tous et dont l'électeur ne sera pas reconnaissant au Parlement. Qui donc va prendre la responsabilité de les voter? Les socialistes, réfugiés dans l'opposition, vont s'empresser de déclarer qu'ils y sont hostiles et que leur système aurait été meilleur, si seulement on avait voulu l'adopter. Les radicaux, du moins en partie, vont se garder de se compromettre et se réserver le facile avantage d'assurer qu'eux aussi ils avaient des projets bien préférables. Les modérés ne voient pas pourquoi ils encourraient seuls le mécontentement de l'électeur en votant des impôts, qui sont le résultat d'une politique qu'ils ont combattue. Il faut avouer que leur raisonnement s'explique.

Ce n'est pas dire qu'ils se refusent aux sacrifices nécessaires

ni au vote d'impôts indispensables. Mais tout se tient : les sacrifices ne valent que s'ils doivent servir au salut commun; les impôts ne sont acceptables que liés à toute une politique dont le public sente la valeur et comprenne les bienfaits. Or la domination du Cartel a désorganisé à ce point toute la vie publique qu'on ne discerne aucune continuité possible dans les affaires nationales, aucune garantie pour le lendemain. Toutes les fois qu'on a pu espérer une amélioration, elle a été immédiatement compromise par une réapparition des forces cartellistes et par une menace socialiste. Il est impossible de sortir d'embarras et de rétablir le crédit public en de pareilles circonstances. C'est cette situation générale qui pèse lourdement sur le ministère de M. Briand. Quelles que soient les bonnes intentions de M. Briand, et ses vues d'avenir, il traîne avec lui un ministère invraisemblable. Peut-être n'a-t-il pas souhaité le ministère qu'il a formé, et peut-être n'a-t-il pas pu faire mieux. Mais on est bien obligé de tenir compte de ce qui est. Et ce qui est, c'est un Cabinet où sont rassemblés tous les naufragés du ministère Herriot, tous les naufragés du cartellisme. Il faudrait être bien optimiste pour imaginer qu'ils se sont convertis en quelques semaines, par la seule vertu des sortilèges de M. Briand. Ce qu'ils ont fait hier donne à penser ce qu'ils feront demain. Rien ne les instruit. Et pour que nul n'en ignore, ils parlent. M. Chautemps, ministre de l'Intérieur, a fait à Annecy un des plus mauvais discours qu'un membre du gouvernement puisse prononcer en ce moment. C'est le résumé de la plupart des erreurs du Cartel. M. Briand a beau être bien disposé personnellement et avoir de grandes ressources d'esprit parlementaire : jamais il n'arrivera à donner une impression de détente durable et de changement souhaitable avec l'équipe qui lui fait cortège.

M. Briand a eu quelques jours avant le 1er janvier une occasion de refaire son Cabinet : il ne l'a pas saisie. Le Cartel avait imaginé toute une petite conspiration. Il avait décidé que les projets financiers de M. Doumer étaient inacceptables et que par conséquent, si M. Doumer restait en place, quatre ou cinq ministres représentant le parti de M. Herriot donneraient leur démission. Tout était préparé pour cette grande

manifestation. Ce fut une journée des dupes. M. Briand connaît son métier. Il est allé se promener dans les couloirs de la Chambre, et, d'un air détaché, il a fait connaître d'abord qu'il n'abandonnerait pas son ministre des Finances, et ensuite que, s'il avait l'affreuse infortune de perdre quelques ministres, il leur donnerait immédiatement des successeurs. Ce langage est tout naturel de la part d'un chef de gouvernement. Il paraît qu'il a semblé extraordinaire à un Parlement où les Présidents du Conseil étaient depuis dix mois aux ordres des coteries. Le petit discours de M. Briand a produit un effet immédiat : aussitôt les projets de M. Doumer ont paru tout à fait satisfaisants et aucun ministre n'a donné sa démission.

C'est là, du point de vue si spécial des histoires parlementaires, un très joli ouvrage. Mais combien le résultat aurait été plus profitable si M. Briand avait laissé partir les ministres en mal de démission! M. Briand avait une occasion agréable de se débarrasser de collaborateurs qui compromettent son Cabinet et qui le mèneront à sa perte. La politique départementale, la politique administrative demeure cartelliste et elle ne peut pas être autre, étant donnés les titulaires de la plupart des ministères. Aucune amélioration réelle ne peut donc être obtenue, tant que le Cabinet sera composé comme il l'est. Tout effort, si sincère et si méritoire qu'il soit, paraîtra toujours précaire. Le public ne cessera pas de se demander ce qui l'attend demain, au cas où M. Briand quitterait la Présidence du Conseil. Si M. Briand, recomposant entièrement son Cabinet, avait fait appel au concours de tous, s'il avait formé ce ministère d'union nationale qui paraît de plus en plus nécessaire, s'il avait demandé à tous les partis de prendre la responsabilité des impôts nouveaux, il aurait pu espérer une majorité stable. Mais c'était toute une direction politique à prendre et à définir publiquement. La position de M. Briand, en raison même de la composition de son Cabinet et des risques politiques qu'elle représente, demeure incertaine.

Il faudra fatalement un jour en venir à ce ministère d'union, constitué d'après un programme précis, et inspiré par une politique non socialiste. On peut douter que le parti socialiste consente jamais à s'y associer : il fera lui-même la preuve

de son isolement. On peut croire au contraire qu'une partie des radicaux s'y ralliera, car le parti radical doit choisir entre la révolution et la conservation sociale, et il ne peut plus, à cause de la nature même des problèmes qui se posent, demeurer à l'état amorphe entre deux partis plus puissants que lui. Ce sont les événements et la logique inexorable des questions financières qui amènent la division de la nation, comme de tant d'autres nations, en deux groupements rivaux. Toute l'incohérence de la Chambre vient de ce qu'elle contient un trop grand nombre de petits groupes entre lesquels il est difficile de distinguer. Seuls les socialistes avec leurs cent voix et les modérés avec leurs deux cents voix y forment des masses définies. A l'heure présente, la Chambre n'a plus de majorité. Elle est encore capable de s'opposer à certaines mesures, elle n'est pas capable d'agir ni de faire vivre un gouvernement. Rien n'indique qu'elle puisse sortir de cet état d'inorganisation. C'est ce qui a sans doute incité les socialistes à proclamer audacieusement leur désir de dictature. N'espérant pas obtenir une majorité, ils étaient résolus à s'en passer et à remplacer les lois qu'ils étaient impuissants à faire voter, par ces décrets-lois qui jadis soulevèrent leurs véhémentes objections. C'est une solution. Elle est absolument contraire à tous les sentiments démocratiques et aux susceptibilités républicaines que les socialistes affichaient jadis et elle prouve que les doctrines de Moscou ont fait des adeptes chez les voisins du communisme. Elle est en tous cas la preuve que les socialistes eux-mêmes reconnaissent l'impuissance de la Chambre du onze mai.

En dehors de cette solution, il n'y en a qu'une autre : c'est de recourir à de nouvelles élections. Cette idée a fait de grands progrès. Mais elle se heurte encore à beaucoup d'objections. Le Sénat ne consentira, dit-on, à voter la dissolution de la Chambre que si le scrutin d'arrondissement est rétabli. Or le scrutin d'arrondissement n'a pas de majorité à la Chambre. Beaucoup de députés pensent qu'il est impossible de revenir à un régime électoral décrié et condamné. Beaucoup d'autres se demandent si le scrutin actuel, tout imparfait qu'il est, ne facilite pas la constitution de deux grands partis, sans lesquels le parlementarisme se détraque, et si en outre, dans

des temps difficiles, il ne permet pas à de grands courants d'opinion de se manifester. Le scrutin d'arrondissement n'aurait une chance d'être voté à la Chambre et par une très faible majorité que si un gouvernement s'engageait à fond et posait la question de confiance. Mais personne ne souhaite qu'un gouvernement mette ainsi la Chambre en demeure, et si le Cabinet Briand était soupçonné d'avoir réellement cette intention, ce serait pour lui une cause supplémentaire de faiblesse. Il courrait le risque d'être renversé avant qu'il n'ait le temps de mettre la réforme du scrutin à l'ordre du jour.

Il y a une autre raison pour laquelle la dissolution de la Chambre n'est pas prochaine, c'est que les socialistes et surtout les radicaux ont le souci de l'éviter. On comprend assez pourquoi : ils sont préoccupés de l'état de l'esprit public. Bien qu'ils parlent encore de la victoire du 11 mai, et qu'ils fassent l'apologie de leur gestion, ils sentent bien que l'opinion n'est pas dupe. Les élections partielles dans les régions les plus diverses de la France ont donné des résultats qui leur sont défavorables. Des manifestations publiques organisées par leurs adversaires politiques ont attiré dans différentes villes de province des auditoires inattendus. Autant de signes troublants. En outre l'idée de la faillite soutenue par le Cartel et vantée par les socialistes a été nettement impopulaire. Le succès du 11 mai a été dû aux suffrages des petits commerçants, qui n'étaient pas satisfaits et des fonctionnaires, qui étaient inquiétés par les économies. Aujourd'hui les petits commerçants ne sont plus pour le Cartel, et une partie appréciable des fonctionnaires l'abandonne. Ni les socialistes ni les radicaux ne se soucient de risquer des élections générales en de pareilles circonstances. Ils feront tout pour éviter la dissolution; il n'est pas dit qu'ils y arrivent. Il y a désormais pour le public un élément nouveau, qui emporte tout, qui crée les brusques mécontentements, qui amène les revirements d'opinion : c'est le cours des changes. Le Cartel n'a pas encore trouvé le moyen de le placer sous sa domination, ni de le faire obéir aux désirs de M. Herriot.

On peut donc dire que la crise politique continue, et qu'il n'y a ni majorité stable, ni gouvernement stable. Si M. Briand

voulait modifier la situation, il lui faudrait prendre des décisions rapides et en donner des signes ostensibles. Il est bien probable qu'il se rend compte de ce qui est indispensable, mais il n'est pas sûr qu'il veuille risquer une opération de cette envergure. Le Parlement n'a pas encore compris. Il est absorbé par ses préoccupations électorales; il est éloigné des véritables préoccupations du public. Il n'a pas une vue nette des solutions politiques qu'exige la restauration de nos finances. Il prétend au contraire subordonner la restauration de nos finances à des conceptions de parti. Les Cartellistes sont dans la situation de médecins consultants qui voudraient obliger un malade à guérir non par l'effet d'un traitement approprié, mais par la vertu magique du traitement préféré par eux personnellement. Le patient se moque des théories et veut se rétablir. La France est encore vigoureuse et pleine de ressources : elle s'apercevra que sa situation n'a rien de désespéré, mais qu'elle a besoin d'un bon gouvernement. En attendant qu'elle manifeste sa volonté, les pouvoirs publics paraissent voués à user un temps précieux avant de consentir aux résolutions qui s'imposent : ils y viendront un jour, la nécessité étant, de tous les dieux, celui qui inspire le plus sûrement la clairvoyance et la volonté.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Christianisme et la Révolution française,
par **A. Aulard.**

M. Aulard a repris ici, en l'élargissant, le sujet qui l'avait sollicité au début de sa carrière d'historien, lorsqu'il étudiait le *Culte de la Raison et de l'Être suprême.* — La Révolution a ébranlé profondément en France le christianisme : la tentative des Constituants de lier par la Constitution civile du clergé l'Église gallicane à l'État, bouleverse l'Église de France, trouble sa conscience et y déchaîne le schisme, au moment où la nationalisation de ses biens vient de la ruiner et de changer profondément sa vie matérielle. Mais bientôt le culte de la patrie, qui s'associe d'abord — lors de la fête de la Fédération — au culte traditionnel, s'oppose à ce dernier et se substitue à lui, à mesure que les prêtres, assermentés comme insermentés, deviennent suspects. Une campagne de déchristianisation se déchaîne en 1793 et pendant l'an II; les églises sont fermées, souillées; c'est alors que se propagent le culte de la Raison, et, pendant la dictature de Robespierre, le culte de l'Être suprême. La Convention thermidorienne sépare l'Église de l'État, et institue un régime de liberté et de laïcisation qui durera sept années, jusqu'à la conclusion du Concordat. — Comment, après tant de siècles de domination exclusive du catholicisme dans notre pays, de telles tentatives ont-elles pu se manifester? Comment le christianisme a-t-il failli, en quelques années, être déraciné? Plus on lit de documents, et plus on est frappé « de la facilité avec laquelle le peuple français commençait à perdre, en 1794, ses habitudes de culte ». Et dans un chapitre très suggestif sur l'état religieux de la France à la fin de l'Ancien régime, M. Aulard montre la persistance, dans les villes, semble-t-il, d'un très ancien courant de libre-pensée, que vient renforcer le mouvement philosophique dans les campagnes, l'existence d'une religion traditionnelle, mais mêlée de vieilles survivances païennes, et faite surtout d'habitude, — et d'amitié pour le clergé; il note la disparition des confréries, la diminution des ordinations. Peut-être faudrait-il relever aussi, parmi cet affaissement du *tonus* religieux du pays, la décadence des ordres et congrégations, et la diffusion dans le clergé d'un hyperrationalisme peu propice à la vie spirituelle. De sorte que le terrain était préparé aux campagnes des représentants en mission et des sociétés populaires, et la crise qui rendit évident ce mouvement à vaste amplitude aurait eu, pense M. Aulard, des résultats décisifs, si les événements extérieurs avaient

exigé quelques mois encore la continuation de la Terreur. — De telles études sont singulièrement intéressantes et actuelles, si l'on songe aux faits qui se déroulent sous nos yeux : en Russie, un régime révolutionnaire, de philosophie matérialiste, a ébranlé profondément par le schisme et par une propagande antireligieuse, non seulement l'Église orthodoxe, mais le Judaïsme. Et en France même, il semble aussi qu'un de ces mouvements lents, à vaste amplitude, succédant à la recatholicisation poursuivie depuis la Restauration jusqu'au premières années de la République, se manifeste à son tour, si l'on se reporte aux conclusions si précises du tout récent Congrès pour le recrutement sacerdotal.

On lira avec plaisir cet exposé clair et aisé, où l'on croit retrouver l'écho de l'enseignement si élégant de forme et d'inspiration si objective que le maître historien a donné si longtemps en Sorbonne.

La Révolution française, T. II. La Gironde et la Montagne, par A. Mathiez.

Voici le deuxième volume de l'excellent précis de M. Mathiez sur la Révolution française, qui renouvelle, par une critique approfondie des documents, et par une importance plus grande donnée aux faits économiques, l'étude de cette période. L'auteur, dans le récit qu'il fait de la fin de la Législative et des premiers mois de la Convention jusqu'à la chute de la Gironde (10 août 1792-2 juin 1793), incorpore quelques-uns des résultats de ses recherches sur Danton et sur Robespierre. On en mesurera mieux l'importance dans le cadre de cette vaste synthèse.

Autour de Robespierre, par Albert Mathiez.

Les douze études que renferme ce livre « ne sont dispersées qu'en apparence. Toutes contribuent à nous faire mieux connaître l'homme en qui s'incarna ce qu'il y avait de meilleur dans le parti montagnard et dans la France révolutionnaire. Toutes ont pour objet de rectifier des jugements précipités contre lesquels s'insurgent les textes et les faits ». C'est ainsi que l'auteur définit ses intentions, avec ce mélange de passion contenue et de précision scientifique qui caractérise sa manière. On lira particulièrement le chapitre consacré au culte de l'Être suprême, qui définit la position de Robespierre devant le problème religieux, et « met en évidence les raisons toutes politiques de ses actes ». Cambacérès disait que le procès de Robespierre n'avait pas été plaidé. M. Mathiez s'est efforcé d'apporter des matériaux « au dossier de ce grand procès que l'histoire impartiale finira bien par juger un jour... »

La Mirlitantouille. Épisodes de la chouannerie bretonne, par G. Lenotre.

Au delà de Moncontour, et à trois cents pas de la crête du Mené, là où commence la lande immense, se trouve un hameau de deux maisons, la Mirlitantouille, au carrefour de quatre chemins, celui de Moncontour, celui de Plœuc par Plémy, conduisant à la forêt de Lorges, celui de Collinée et celui de Loudéac. De là une vue infinie au nord vers Saint-Brieuc, au sud vers le Morbihan. La Mirlitantouille fut un des refuges les plus sûrs sur ces lignes de communication clandestines établies par le marquis de la Rouerie au travers de la Bretagne, et perfectionnées à partir de 1793 par Joseph de Puisaye. C'est autour de ces masures solitaires, et dans la région de Moncontour et de Saint-Brieuc, que se sont déroulés trois épisodes tragiques de la chouannerie bretonne. Ils s'enchaînent dans le temps, et vont des luttes de la Convention jusqu'au Consulat. C'est d'abord l'histoire de Boishardy, ancien lieutenant au Royal-Marine, à qui le marquis de la Rouerie avait confié le commandement de la division des Côtes-du-Nord, qui, pendant la Terreur, tient la campagne à la tête de bandes de paysans, négocie avec le général Humbert et avec Hoche lors de la tentative de pacification de l'année 1795, et qui succombe dans une embuscade tendue par les Bleus en juin de la même année. Récit mouvementé et vivant, où l'historien, riche d'une documentation très étendue, connaissant les lieux et sachant les dépeindre, croit pouvoir user de la technique du romancier : le portrait de l'héroïque Boishardy, la silhouette romantique de sa fiancée, mademoiselle de Kercadio, s'opposent à leurs ennemis, les deux magistrats jacobins Leroux et Besné, dessinés sans indulgence. La haute et noble figure de Hoche, celle, fruste et pittoresque, du général Humbert, semblent incarner un moment l'âme de la patrie, avide de réconcilier tous ses enfants. — L'histoire du lieutenant Duviquet, déserteur de la 184e demi-brigade, mène le lecteur du désastre de Quiberon jusqu'à l'été de 1798. Après l'écrasement de Charette et de Stofflet, Hoche jette sur la Bretagne toutes ses troupes disponibles. Il ne reste plus que les irréconciliables, chefs secrets, d'apparence paisible comme Legris-Duval, successeur de Boishardy, — ou des aventuriers mercenaires, « Chouans de la décadence », à l'existence vide et trouble, pilleurs de perceptions, dévaliseurs de diligences, bandits de grands chemins. Le 18 fructidor ranime la chouannerie qui s'éteignait. C'est le lieutenant déserteur qui mène la lutte dans le département des Côtes-du-Nord, jusqu'au jour où il est pris au voisinage de la Mirlitantouille, condamné à mort par un conseil de guerre et exécuté à Saint-Brieuc. — Après lui un dernier sursaut de résistance pendant la nuit du 4 brumaire an VIII à Saint-Brieuc :

un millier de Chouans s'empare de la ville, force la prison, et délivre les royalistes qui y étaient enfermés. — Mais le Consulat rend toute résistance impossible; Legris-Duval, l'insaisissable, bénéficie de l'amnistie en février 1800; suspect à Georges Cadoudal et à ses anciens frères d'armes, il disparaît mystérieusement en mai 1803. Et les dernières pages du livre, plus poignantes dans leur vérité qu'aucun ouvrage d'imagination, nous disent la fin tragique, lamentable ou mesquine des protagonistes de ce long drame.

A Coblence, ou les émigrés français dans les Pays rhénans de 1789 à 1792,

par **Pierre de Vaissière.**

C'est un autre théâtre de la lutte de l'ancienne France contre la Révolution qui fait le sujet de ce petit volume, le premier d'une collection, les *Cahiers rhénans*, consacrée aux rapports franco-allemands sur la rive gauche du Rhin, particulièrement de 1789 à 1815. L'auteur a pu reconstituer, à l'aide de pièces d'archives et de mémoires de contemporains, les aspects successifs de l'émigration de la noblesse française dans les petits États allemands tassés entre le fleuve, la Lorraine et les Provinces-Unies. Dès la fin de 1789 et pendant toute l'année 1790, c'est une lente pénétration pacifique de familles riches, partout bien accueillies, et qui viennent, oisives et pleines d'espoirs, prolonger indéfiniment, à Spa, à Aix-la-Chapelle ou à Trèves, une saison agréable, en attendant que leurs affaires se rétablissent en France. Dès la fin de 1791, les événements intérieurs, le découragement des officiers nobles de l'armée de ligne, les projets du comte d'Artois et du prince de Condé qui se fixent sur le Rhin, amènent un redoublement d'émigration, mais d'espèce tout autre. Alors se constitue cette « France étrangère, cette nation sans territoire », qui campe, s'organisant militairement, à Coblence, — où se côtoient la misère des petits hobereaux de province, et le luxe insolent, le gaspillage et l'immoralité des grands chefs —, à Worms, puis dans les cantonnements des bourgades et des villages des électorats de Trèves et de Mayence, et du Palatinat. La difficulté du logement, le prix des vivres, la misère, l'hostilité de l'habitant envers ces hôtes faméliques revivent à petites touches précises. A la fin de 1791 s'ouvre l'ère des plus pénibles déceptions, des épreuves, et bientôt des revers décisifs. Les menaces de la France contre les émigrés et ceux qui leur donnent asile, les hésitations de l'Empereur et des princes allemands inquiets rendent très difficile la vie des Français en exil, précisément au moment où se déverse sur la rive gauche du Rhin le flot des émigrés expulsés des Pays-Bas autrichiens. La mort de Léopold II et la guerre, qui raniment un instant l'armée

de Condé, n'amènent que de nouvelles amertumes : son rôle subalterne pendant la campagne de France, l'hostilité croissante entre Français et Prussiens, puis après Valmy, après Jemmapes, après l'offensive de Dumouriez et de Custine, le redoublement de la propagande révolutionnaire en Rhénanie, et la lamentable dispersion. Quelles traces laissa l'émigration dans l'histoire des rapports franco-allemands et quelle influence eut-elle sur l'assimilation ultérieure de la rive gauche du Rhin? Bien peu de chose assurément, conclut M. de Vaissière, des sympathies momentanées, mais plus encore des malentendus et des conflits d'intérêts. L'hostilité croissante des populations rhénanes contre leurs hôtes fut sans doute, à défaut de sympathie politique, une des raisons de leur adhésion si rapide aux actes et aux principes révolutionnaires.

J. POIRIER

Les Influences orientales dans la peinture,
par **Gustave Soulier.**

Les rapports de l'Orient et de notre civilisation occidentale sont à l'ordre du jour chez les historiens et les archéologues. L'introducteur de la Chaldée dans l'histoire de la civilisation, Léon Heuzey, qui, après les intuitions de Longpérier, fut le principal précurseur, intitulait le livre auquel il ajoutait tous les quatre ou cinq ans un chapitre et qu'il laissa inachevé : *Les Origines orientales de l'Art.* Ce n'est pas seulement l'art grec qui a eu des origines orientales. Courajod, Strzygowski, Émile Bertaux, M. Gabriel Millet, M. Émile Mâle ont lancé dans le monde de la science des idées qui ont fructifié. Dans le gros volume que publie M. Gustave Soulier, certains pourront juger les thèses trop systématiques, mais tout le monde appréciera un travail patient et passionné de quinze ans, qui nous livre une masse énorme de documents, d'observations ingénieuses et de rapprochements originaux. Il y a là de quoi faire discuter — et réfléchir — les plus compétents des spécialistes en plusieurs matières et aussi tous ceux qui, voyant dans l'histoire de l'art autre chose que des faits sans lien, s'efforcent d'y saisir quelques-uns des témoignages psychologiques les plus émouvants sur la marche de l'esprit humain.

D'après M. Soulier, l'action de l'Orient sur l'art occidental ne s'est pas seulement exercée par les intermédiaires gréco-romains, puis byzantins : elle a été directe et sans cesse renouvelée. Notre auteur prend pour champ d'expérience l'art italien et, en Italie, cette Toscane qui ne semblait, ni par son caractère propre ni par sa position géographique et politique, appelée à être un réceptacle d'influences lointaines. Mais la Toscane est l'héritière de l'Étrurie et l'art étrusque est oriental; jamais les attaches profondes n'ont été rompues. Aussi quand, dès le haut moyen âge, des apports dérivés de l'antique Assy-

rie par les Persans et les Sassanides parvinrent en Europe, ils trouvèrent en Toscane un terrain privilégié. Plus tard, des artistes réellement orientaux, établis sur place, contribuèrent à la formation des écoles régionales de peinture. Des relations constantes avec l'Orient, une abondante importation d'objets orientaux de toute sorte, favorisèrent une mode orientale qui se marqua dans le costume, dans les étoffes, dans le décor des habitations et jusque dans les pompes des fêtes publiques. Les artistes italiens, aux XIVe et XVe siècles, vivant dans un tel milieu et partageant de tels goûts, appliquèrent à la peinture un style volontairement oriental. C'est par une erreur de point de vue et de méthode que, dans l'évolution picturale de l'art toscan, la part principale a été jusqu'ici attribuée à l'humanisme classique, lequel ne fut qu'un élément secondaire, superposé à une tout autre tradition fondamentale.

X. X. X.

***

Chanoine Schmitz et Dom Norbert Nieuwland : Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg.

Le huitième et dernier volume de cette importante collection vient de paraitre, apportant la dernière pierre à cet édifice élevé suivant la méthode inlassable et sûre des Bénédictins. Restés sur place lors de l'invasion allemande, le chanoine Schmitz et dom Norbert Nieuwland eurent séparément l'idée de recueillir tous les témoignages relatifs aux événements sanglants qui marquèrent à travers la Belgique martyre le passage de la plus formidable machine de destruction qu'ait encore vue l'humanité. En certains endroits, notamment à Dinant, ils commencèrent leur enquête au lendemain même des journées tragiques. Par la suite, ils mirent en commun la documentation déjà rassemblée et l'exploitèrent en collaboration. En laissant parler les faits, ils ont dressé le plus formidable réquisitoire contre les armées du Kaiser.

Voici les deux chiffres qu'on ne saurait oublier. Dans les provinces sur lesquelles se sont étendues les investigations des deux ecclésiastiques, l'invasion allemande provoqua la mort de 2 812 victimes civiles innocentes, et l'incendie de 6 937 maisons.

L'enquête a montré que cette accumulation de forfaits est due uniquement au manque de sang-froid des troupiers allemands ou aux abominables théories de leurs chefs qui, cherchant à agir sur l'opinion publique, et indirectement sur les gouvernements, prétendirent abréger le conflit en faisant régner la terreur. Sauf dans un ou deux cas, nulle part on ne peut parler de provocation venant des habitants : il s'agit toujours de l'exécution d'un plan prémédité

par les autorités allemandes (incendie et sac de localités annoncés à l'avance) qui ne voulaient pas admettre que des détachements français avaient seuls infligé des pertes à des détachements allemands, — ou bien d'un affolement ou d'un désir de vengeance peu explicables chez des troupes qui auraient eu les qualités éminentes dont leurs historiographes leur font une gloire.

Est-ce le moment, dira-t-on, au lendemain des accords de Locarno, de signaler une semblable publication? On doit répondre oui sans hésiter. Comme le font très justement remarquer le chanoine Schmitz et dom Norbert Nieuwland dans un appendice, le pardon pourrait venir si les Allemands ne cherchaient pas à entretenir les légendes. Les populations indignées ont dû renoncer au juste châtiment des coupables; doivent-elles accepter la calomnie? Aujourd'hui encore, les ouvrages officiels allemands prétendent entretenir la légende d'une organisation de la guerre de francs-tireurs réalisée par les autorités belges : l'ouvrage du chanoine Schmitz et de dom Norbert Nieuwland réfute victorieusement ce mensonge qui devra disparaître si le peuple allemand veut que l'oubli se fasse sur les crimes de ses armées.

Ajoutons qu'il s'agit ici en même temps d'une œuvre historique de premier ordre, les auteurs s'étant attachés à replacer les événements locaux dans leur cadre général. S'il y a peu de révélations, du moins y trouve-t-on une somme complète de toutes les sources historiques relatives aux événements des premiers jours de la guerre. Ceci rend une telle lecture particulièrement attachante pour le lecteur français, et l'on est reconnaissant à l'Académie d'avoir couronné ce magnifique ouvrage.

Jacques Ladreit de Lacharrière : Le Rêve d'Abd-el-Krim

Depuis plus de huit mois que les hostilités ont commencé entre Abd-el-Krim et les forces du protectorat français, l'opinion a été en somme peu éclairée sur l'importance de la partie qui se jouait, sur les avantages de notre adversaire, sur les atouts que nous avons en main. On a bien senti confusément en France que c'était toute l'Afrique du Nord qui était en jeu, et avec elle toutes nos possessions africaines. Mais les données précises du problème échappaient à la plupart des Français. Cette ignorance tenait principalement à ce que les régions désignées sous le nom de Riff sont parmi les plus mal connues du Maroc. En dépit des progrès récents que l'aviation a pu faire réaliser à la cartographie de ces contrées, la géographie humaine, le peuplement, la politique locale nous sont restés fermés. Aussi accueillera-t-on avec une particulière faveur le très

remarquable ouvrage de M. Ladreit de Lacharrière, un des rares Français qui aient une connaissance personnelle précise des hommes et des choses du Riff.

On peut dire qu'Abd-el-Krim est un rogui, un prétendant au trône, comme il y en a tant eu dans l'histoire du Maroc. Mais les circonstances géographiques, politiques et économiques, ont donné à sa tentative un caractère original. La côte méditerranéenne du Maroc, en bordure de laquelle s'étend le Riff proprement dit (M. Ladreit de Lacharrière maintient très justement l'opposition entre tribus riffaines et Djebella), présente un intérêt tout particulier dans la politique européenne et même dans la politique mondiale : les facteurs principaux en sont, à l'heure actuelle, le désir de l'Angleterre de maintenir ouverte la porte de Gibraltar, et le désir de l'Italie d'empêcher la France d'augmenter encore l'étendue des côtes de la Méditerranée qui sont sous son autorité. D'autre part, le Riff passe pour renfermer les plus belles richesses minières du Maroc, et depuis de longues années des hordes d'aventuriers se sont lancées en enfants perdus, avec l'appui, secret ou avoué, de puissantes entreprises internationales. Qu'on ajoute à cela la division artificielle du Maroc en trois zones, l'une française, l'autre espagnole (dessinée d'ailleurs avec une complexité singulière), la troisième neutralisée, qu'on ajoute aussi le réveil de l'Islam occasionné par l'impuissance des nations victorieuses dans la guerre mondiale en présence du Ghazi ottoman Mustapha Kémal : on verra combien les circonstances étaient favorables à une tentative de grande envergure destinée à renverser le sultan de Fez.

Le jeu d'Abd-el-Krim, avec ses astuces et ses maladresses, montre l'ambitieux qui cherche à utiliser une situation exceptionnelle. M. Ladreit de Lacharnière l'analyse avec une précision et une habileté incomparables. Son livre est d'une utilité incontestable au moment où l'on doit songer à la campagne du printemps.

Henry Bloud : Le Problème cotonnier et l'Afrique occidentale francaise.

E. Bélime : La Production du coton en Afrique occidentale francaise.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié les politiques auxquelles ont donné lieu le programme des coloniaux français, notamment en ce qui concerne l'Afrique Occidentale. Le souvenir des services que nous ont rendus nos colonies africaines, l'intérêt que présente pour une puissance maritime en décadence la possession d'un empire colonial relié à la Métropole par des communications

empruntant surtout la voie terrestre, maintiennent de semblables problèmes à l'ordre du jour. Les deux ouvrages de MM. Bloud et Bélime étudient un des aspects les plus intéressants du développement de l'Afrique Occidentale.

Fondés l'un et l'autre sur les mêmes données officielles, les deux livres traitent des questions analogues dans un esprit un peu différent. Pour M. Bloud, l'aspect économique général du problème est le plus important; pour M. Bélime, il s'agit surtout des possibilités de réalisation, et çà et là, dans son ouvrage, apparaissent des velléités d'apologie personnelle.

Le problème du coton est à la fois un problème mondial et un problème français. Problème mondial en ce que les besoins de la consommation générale ont augmenté dans des proportions considérables, au point de dépasser actuellement la production de 4 millions de balles (20 millions contre 16) : nous sommes obligés de vivre sur des réserves qu'il sera difficile de renouveler à moins d'une exceptionnelle série de récoltes heureuses; par suite, il serait nécessaire de découvrir et mettre en culture de nouvelles aires aptes à la production du coton. Problème français singulièrement grave aussi : notre pays vient au second rang en Europe pour la filature du coton en ce qui concerne le nombre des broches; cette industrie occupe un grand nombre de travailleurs; son arrêt ou seulement son ralentissement auraient des répercussions inquiétantes; or, les huit dixièmes du coton utilisé en France vient des États-Unis où la production indigène brute tend de plus en plus à être tranformée sur place, le contingent disponible pour l'exportation allant en diminuant : même en dehors de toute considération tirée de la situation sur le marché des changes, la France doit donc se préoccuper de ses approvisionnements en matière première.

Pour cela, elle ne peut s'adresser qu'à ses colonies; pour des raisons économiques et géographiques (relations avec le Japon, coût élevé des transports), l'Indo-Chine ne saurait fournir la solution. Reste l'Afrique occidentale. Diverses régions de cet ensemble administratif produisent déjà du coton. Le problème se ramène donc à chercher les voies et moyens permettant de transformer en une production industrielle la culture du coton qui est aujourd'hui pratiquement limitée à la satisfaction des besoins locaux.

Les premiers efforts des autorités françaises au Sénégal remontent à plus de cent ans : c'est en 1820 qu'elles procédèrent aux premières distributions de matériel agricole et de graines de semence. Une nouvelle tentative fut faite en 1860 par Faidherbe sous l'impulsion des événements de la guerre de Sécession qui entravaient la production américaine. Il fallut ensuite attendre les toutes dernières années

du XIXe siècle pour que la question fût à nouveau posée. A partir de ce moment, une énorme documentation fut réunie dans tous les domaines : choix des espèces, du mode de culture, de l'outillage, recrutement de la main-d'œuvre, organisation du travail, de la production, des communications. On trouvera sur tous ces points, dans les ouvrages de MM. Bloud et Bélime, une foule de renseignements du plus haut intérêt.

Le problème actuellement le plus grave tient à ce qu'il semble nécessaire de développer la culture irriguée en aménageant les ressources du bassin du Niger. Il s'agit de travaux extrêmement importants et dispendieux. Pour un seul des canaux envisagés, on parle d'une dépense de plusieurs centaines de millions. Cela suffit à faire critiquer très fortement à l'époque les projets établis en 1922 par M. Bélime à la suite d'une mission d'étude. Aujourd'hui, ayant revisé et complété ses premières conclusions, M. Bélime considère qu'une réalisation progressive de son programme est techniquement possible et qu'ainsi, l'effort pouvant être réparti sur un certain nombre d'années, l'introduction de la culture industrielle du coton en Afrique Occidentale française est parfaitement réalisable.

Il ne nous appartient pas de prendre parti. Mais nous tenons à signaler l'intérêt qui s'attache à de telles études poursuivies grâce à une collaboration étroite des autorités officielles et de l'initiative privée. L'opinion, sans laquelle on ne peut rien, doit être éclairée, et l'on ne saurait trop recommander la lecture d'ouvrages consciencieux et solides, à des titres divers, comme ceux de MM. Bloud et Bélime.

Charles Rivet : Fais ta vie.

L'aspiration au bonheur est une des plus naturelles à l'homme, si même elle n'est pas sa tendance fondamentale. A toutes les époques, écrivains et moralistes ont cherché à définir le bonheur et à montrer le moyen d'y parvenir. Définitions et moyens ont varié suivant les époques, suivant les conceptions, suivant les générations. La plus grande force des religions basées sur la croyance à une autre vie était de repousser au delà de la tombe la réalisation du bonheur parfait, le temps passé sur la terre n'étant qu'une période d'épreuves pendant laquelle le croyant pouvait s'acquérir des titres à la félicité éternelle ou relative. En dehors de toute pensée religieuse, on doit reconnaître la valeur psychologique d'une telle attitude d'esprit. Elle ne suffit plus cependant à beaucoup d'hommes d'aujourd'hui. Et, dans *Fais ta vie*, M. Charles Rivet se propose formellement de tracer un système qui puisse remplacer celui qu'offrait la religion.

Un des arguments qu'il présente pour montrer la nécessité d'une telle substitution est assez peu convaincant : la croyance au bonheur dans une autre vie endormirait, paralyserait les énergies, et serait contraire à l'action. Que certaines religions conduisent à la résignation, c'est exact en un sens; mais la soumission aux volontés d'un Dieu n'est pas un pur fatalisme; et l'exemple des croisades chrétiennes, celui de la conquête arabe, suffisent à montrer que la religion peut provoquer de grands mouvements ethniques et économiques.

Cette réserve faite, on doit reconnaître que l'ouvrage de M. Rivet est un des plus intéressants qui aient paru ces derniers temps dans un genre difficile. Non que l'auteur apporte des idées nouvelles; lui-même avoue n'avoir rien inventé, il a seulement médité sur le sujet : et son livre est daté 1906-1925. C'est donc le résultat d'une longue expérience et comme tel l'ouvrage ne saurait être indifférent, d'autant mieux qu'il vient d'un homme qui, par profession et par goût, a beaucoup vu. On y trouve un mélange de philosophie sans prétentions métaphysiques et de petites recettes pratiques destinées à augmenter la force et la puissance de la personnalité.

C'est vers ce but, en effet, qu'est orientée toute la pensée de M. Rivet. Son livre est un long acte de foi dans la puissance de l'homme en tant qu'individu. Vu son postulat quant à la religion, M. Rivet était forcé de faire cet acte de foi : chaque individu est maître de sa destinée et sa volonté consciente doit constamment diriger son action dans le sens d'un enrichissement perpétuel de sa personnalité. Mais pour M. Rivet (et là nous croyons qu'il a pleinement raison) « la volonté en soi n'existe pas »; pour employer le langage philosophique il n'y a que des « volitions », c'est-à-dire des décisions prises en connaissance de cause dont on poursuit énergiquement la réalisation. Cet individualisme, qui marque une réaction heureuse contre le socialisme grégaire auxquels trop d'hommes de notre temps ont adhéré, n'est cependant pas anarchique : fondé sur la connaissance, il tend à donner à l'homme les moyens de se développer dans ses justes limites, en éclairant son action. La réalisation des possibilités personnelles de chacun doit s'intégrer dans l'ensemble des réalisations individuelles pour le plus grand bien des parties et du tout.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

Décembre. — Le général Gamelin est nommé Commandant supérieur des troupes de Syrie. — M Paul-Boncour expose à la Commission le désarmement de la S. D. N. la thèse française. — Démission du Cabinet allemand. — En Syrie les troupes françaises se sont emparées d'Hasbaya. — Ouverture des travaux de l'Assemblée constituante persane. — Importante conférence militaire à la Présidence du Conseil au sujet des opérations au Maroc et en Syrie, de la réorganisation de l'armée et de l'occupation rhénane. — Le Conseil de la S. D. N. crée une Commission préparatoire pour la conférence du désarmement.

— M. Loucheur dépose deux projets financiers qui sont renvoyés à la Commission. — M. Henry Bérenger est nommé ambassadeur à Washington. — Le Conseil de la S. D. N. ratifie les conclusions de la Cour de Justice internationale de La Haye dans la question de Mossoul; le caractère obligatoire est refusé à sa décision par le délégué turc.

— Le Conseil de la S. D. N. trouve dans la question du désarmement une formule transactionnelle conciliant les points de vue français et anglais.

— M. Rakowsky, ambassadeur de l'Union des Soviets à Paris, présente ses lettres de créance à M. Doumergue. — M. Loucheur dépose deux nouveaux projets de lois financières. — Mort de M. André Beaunier.

— M. Painlevé remplace M. Bergson comme membre de la Commission de coopération intellectuelle de la S. D. N.

— M. Parker Gilbert expose à la Commission des réparations les résultats du plan Dawes au cours de la première année d'application. — M. Luther renonce à former le nouveau Cabinet allemand. — Reza Khan Pehlavi est nommé shah de Perse par l'Assemblée Constituante.

— M. Fehrenbach, chef du centre allemand, décline la mission de former le nouveau Cabinet du Reich.

— Nouvelle entrevue de M. Briand avec M. Tchitchérine. — M. Koch, chef du parti démocrate, accepte de former le nouveau ministère allemand. — Le pape Pie XI tient un Consistoire secret.

— Démission de M. Loucheur. — Reprise des négociations commerciales franco-allemandes. — Le Gouvernement britannique accepte pour vingt-cinq ans la prolongation de son mandat sur l'Irak.

— M. Doumer est nommé ministre des Finances. — Le prix Goncourt est décerné à M. Maurice Genevoix. — Le Conseil de la S. D. N. rend sa sentence dans l'affaire de Mossoul.

— Remise de la barrette cardinalice à Mgr Cerretti. — M. Haeberlin est élu président de la Confédération helvétique. — Les troupes japonaises s'opposent à la marche des armées chinoises sur Moukden.

— Un arrêt du Conseil d'État déclare illégale la constitution d'unions syndicales de fonctionnaires.

19. — A la Chambre, discussion du budget de la Guerre: M. Ossola annonce le dépôt prochain du projet de loi sur l'organisation générale de l'armée; les Commissions des Affaires étrangères et de la Guerre entendent les explications de M. Briand sur l'accord de Locarno. — Un accord de principe intervient dans les négociations commerciales franco-allemandes.

20. — A la suite de la discussion des interpellations sur les événements de Syrie, le Cabinet obtient un vote de confiance. — Signature d'un accord commercial provisoire entre l'Allemagne et la Turquie. — A Moscou, dès l'ouverture du XIVe Congrès du parti communiste soviétique, des dissensions se manifestent entre les dirigeants de Leningrad et ceux de Moscou.

21. — Meetings de protestation organisés par l'Union des Intérêts économiques contre les projets fiscaux excessifs. — Mort de M. Jules Méline. — M. Tchitchérine confère avec M. Stresemann à Berlin. — En Chine, le général chrétien Feng est battu par Tchang Tso Lin.

22. — M. Doumer communique au Conseil des ministres ses projets financiers. — M. Baldwin confère avec l'ambassadeur de Turquie en vue d'un arrangement anglo-turc pour les affaires de Mossoul. — La presse soviétique publie le texte d'un traité d'entente entre la Turquie et l'Union des Soviets conclu à Paris entre Tewfik Rouchdy bey et M. Tchitchérine.

23. — A Coblence installation du nouveau Commissaire d'empire pour les territoires occupés.

24. — Nombreuses soumissions de tribus dans la région du Haut Ouergha. — Au Vatican, clôture de l'année jubilaire.

25. — Nombreuses protestations des chambres de commerce contre l'éventualité de nouvelles charges fiscales. — Au Congrès du parti communiste russe les divergences de vues s'accentuent entre Leningrad et Moscou.

26. — En Syrie, des négociations sont entamées en vue de rétablir la paix.

27. — Mort de madame Cognacq.

28. — Le Président du Conseil reçoit une lettre du capitaine Gordon Canning prétendûment chargé d'une mission par Abd-el-Krim.

29. — Le Conseil des ministres approuve les projets de M. Doumer. — Mort du poète Stephen Liégeard et du peintre Félix Valloton. — Entrevue de MM. Mussolini et Chamberlain à Rapallo. — Centenaire du peintre Louis David.

30. — A la Chambre, important débat sur le Maroc. — Les troupes britanniques s'installent à Wiesbaden.

31. — Le prince Charles de Roumanie renonce à ses droits au trône. — Clôture du Congrès communiste de Moscou.

1er Janvier. — Réception du corps diplomatique à l'Élysée.

2. — Les inondations prennent un caractère grave dans les pays de l'Europe occidentale.

3. — Important discours politique de M. Chautemps, ministre de l'Intérieur, à Annecy. — En Grèce, le général Pangalos se proclame dictateur.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	98 »	50 »	26 »

Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie : 115 » 60 » 32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **5** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.